

GENEVIEVE
DUHAMELET



Les INÉPOUSÉES

PRIX :

1^{fr.} 50



Éditions du
"Petit Écho
de la Mode"
1, Rue Gazan
PARIS (XIV^e)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode"
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.

:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::

Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

RUSTICA

Revue universelle illustrée de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les mercredis.

C'est le magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.

16 pages, dont 5 en couleurs, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis.

16 pages dont 4 en couleurs.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis.

16 pages dont 4 en couleurs.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Magazine bimensuel pour fillettes et garçons.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le 2^e et le 4^e dimanche de chaque mois.

Le petit volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

LISTE PAR NOMS D'AUTEURS
DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- Paul ACKER : 174. *Les Deux Cahiers*.
Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 28. *Le Devoir du fils*. —
56. *Monette*. — 76. *Tante Babilole*.
Henri ARDEL : 41. *Deux Amours*.
M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Gratienna*.
Jean d'ARVERS : 156. *Madeline*.
G. d'ARVOR : 124. *Le Mariage de Rose Duprey*.
Lucy AUGÉ : 112. *L'Heure du bonheur*. — 154. *La Maison dans le bois*.
Silva du BÉAL : 18. *Trop petite*. — 160. *Auteur d'Yvette*.
Lya BERGER : 157. *C'est l'Amour qui gagne !*
BRADA : 91. *La Branche de romarin*.
Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et oïser*. — 25. *Illusion masculine*. —
34. *Un Réveil*.
André BRUYÈRE : 161. *Le Prince d'Ombre*. — 179. *Le Château des
lentilles*.
Clara-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte*.
Rose-Nouchette CAREY : 171. *Amour et Fierté*.
Mme E. CARO : 103. *Idylle nuptiale*.
A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse*.
Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Marcossia*.
CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 113. *Ancelise*. — 180. *Le Crime de
Mlle Boulllaud*.
Comtesse CLO : 137. *Le Cœur cheminé*.
Jeanne de COULOMB : 60. *L'Aigue d'or*. — 170. *La Maison sur le roc*.
Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré*.
Jean DEMAIS : 1. *L'Héroïque Amour*.
A. DUBARRY : 132. *La Mission de Marie-Angé*.
Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence*.
Jean FID : 116. *L'Ennemi*. — 152. *Le Cœur de Ludoline*.
Zénobie FLEURIOF : 111. *Marga*. — 136. *Petite Belle*. — 177. *Ce
pauvre Vieux*.
Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aîmée ?* — 32. *Lequel l'emporte ?* —
54. *Romanesque*. — 63. *Carmenella*. — 83. *Meurtre par la vie !*
— 100. *Dernier Atout*. — 121. *Femme de lettres*. — 142. *Bonheur
méconnu*. — 159. *Fidèle à son rêve*. — 173. *Orgueil vaincu*.
E. FRANCIS : 175. *La Rose bleue*.
Jacques des GACIONS : 148. *Comme une terre sans eau*.
Pierre COURDON : 140. *Accusée !*
Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonner*. — 58. *Le Cœur n'oublie pas*.
— 110. *Les Trônes s'éternisent*. — 166. *Russe et Française*. —
176. *Maldonne*.
M. de HARCOET : 37. *Derniers Rameaux*.
L. de KÉRANY : 16. *Le Sentier du bonheur*. — 131. *Pignon sur rue*.
Jean de KERLECQ : 139. *Le Secret de la forêt*.
M. LA BRUYÈRE : 165. *Le Rachat du Bonheur*.
René LA BRUYÈRE : 105. *L'Amour le plus fort*.
Mme LESCOT : 95. *Mariages d'aujourd'hui*.
Georges de LYS : 124. *L'Exilée d'amour*. — 141. *La Logis*. — 162. *Les
Raisons du Cœur*.
(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (Suite).

- William MAGNAY : 168. *Le Coup de foudre.*
Philippe MAQUET : 147. *Le Bonheur-du-Jour.*
Hélène MATHERS : 17. *A travers les siècles.*
Raoul MALTRAVERS : 135. *Chimère et Vérité.*
Eve PAUL-MARGUERITTE : 172. *La Prison blanche.*
Prosper MÉRIMÉE : 169. *Colomba.*
Jean de MONI. *Un Héritage.*
Lionel de MOVET. *Un Héros de turquoises.*
B. NEULLIÈS : 128. *Le Roi de l'amour.*
Claude NISSON : 52. *Les Deux Amours d'Agnès.* — 85. *L'Autre Route.* — 129. *Le Cadet.*
Lady A. NOEL : 184. *Un Lâche.*
Francisque PARN : 151. *En Silence.*
Fr. M. PEARD : 153. *Sans le savoir.* — 178. *L'Irréso-lue.*
Pierre PERRAULT : 8. *Comme une épave.*
Alfred du PRADÉIX : 99. *La Forêt d'argent.*
Alicia PUJC : 2. *Pour lui !* (Adapté de l'anglais.)
Jean SAINT-ROMAIN : 115. *L'Embardée.*
Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
Pierre de SAXEL : 123. *Georges et Moi.*
Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mari de Violane.*
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette.*
Emmanuel SOY : 181. *L'Amour en deuil.*
René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend...*
Guy de TÉRAMOND : 119. *L'Aventure de Jacqueline.*
J. THIÉRY et H. MARTIAL : 183. *Une Heure sonnera.*
Jean THIÉRY : 88. *Sous leurs pas.* — 109. *Tout à moi !* — 138. *A grande vitesse.* — 158. *L'Idée de Suzie.*
Maria THIÉRY : 57. *Rêve et Réalité.* — 133. *L'Ombre du passé.*
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la symphonie.*
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La Petite.* — 42. *Odette de Lymaille.* — 50. *Le Mauvais Amour.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Arlotte, jeune fille moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du Moulin.* — 163. *Le Retour.*
André VERTIOL : 118. *Le Hibou des ruines.* — 150. *Mademoiselle Printemps.*
Camille de VERZINE : 167. *Les Yeux clairs.*
Jean VÉZÈRE : 155. *Nouveaux Pauvres.*
M. de WAILLY : 149. *Cœur d'or.*
A.-M. et C.-N. WILLIAMSON : 182. *Le Chevalier de la Rose blanche.*

EXIGER PARTOUT la "Collection STELLA".

REFUSEZ les collections similaires qui peuvent vous être proposées et qui ne sont pour la plupart que des contrefaçons ne vous donnant pas les mêmes garanties.

DEMANDEZ bien "STELLA". C'est la seule collection éditée par la Société du "Petit Echo de la Mode".

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS. ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25

GENEVIÈVE DUHAMELET

Les
Inépousées



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV)

la glorieuse mémoire
de mon Frère d'adoption,
Robert LANCELIN,
Agrégé ès lettres,
Sergent d'Infanterie.
Mort au Champ d'Honneur,
le 22 Août 1914.

Les Inépousées

They had entered the thorny wilderness and the golden gates of their childhood had for ever closed behind them.

Ils entraient dans le désert épineux et les portes d'or de leur enfance étaient refermées derrière eux.

George Eliot.

Le Moulin sur la Floss.

PREMIÈRE PARTIE

Bernard Hautier, de l'embrasure où il s'était réfugié, regardait autour de lui avec le léger effarement d'un myope qui craint de commettre des impairs.

Autour de lui, c'était le salon réputé du vieux poète Claude de Kervilly.

De hautes fenêtres donnaient sur le jardin de l'hôtel, un étroit jardin de la rive gauche, aux arbres centenaires au pied desquels fleurissaient de maigres hégonias.

Le salon et la serre qui lui faisait suite étaient envahis par une foule élégante. Bernard reconnaissait au passage un maître de la littérature, une femme peintre, un acteur célèbre... Il se penchait un peu pour les nommer à sa sœur Monique, assise devant lui.

Au milieu d'un groupe, le maître du logis discourait, agitant avec lenteur sa tête blanche et triste. Dans un angle, sous des palmiers

immenses, le buffet était déjà entouré par les amateurs de chocolat, le chocolat célèbre des mercredis littéraires.

M^{me} de Kervilly, très vieille marquise aux cheveux d'argent, frappa dans ses mains :

— Un peu de silence : on va dire des vers !

Une jeune femme s'avancait, longue et mince dans une robe de nuance vive. Elle disait avec beaucoup d'art des vers qui n'avaient rien de remarquable. Pourtant, on applaudissait...

Toute une école s'épanouissait dans ce salon. La loyauté du vieux maître, sa sincérité profonde attiraient à lui les jeunes talents. Dire des vers chez Claude de Kervilly les faisait connaître. Beaucoup profitaient de cette bienveillance comme d'un commode tremplin. D'autres, pourtant, comme Bernard Hautier, aimaient, admiraient et vénéraient leur vieux maître et marchaient à sa suite.

Bernard venait de faire éditer son premier volume de vers : *La Vieille Maison*. Ce n'étaient pas des vers d'amour. À peine y discernait-on un frémissement, un secret appel vers celle qui serait l'âme de la vieille maison.

Mais, à chaque page, on sentait à quel point ce jeune Parisien était traditionnaliste, attaché au village normand, pays de ses aïeux ; à chaque page, on comprenait mieux par quel chemin il entendait marcher pour maintenir l'intégrité de sa vie et de sa foi.

Un tel poème devait attirer l'attention de M. de Kervilly, apôtre de la poésie spiritualiste. Pourtant, il fallut, pour que Bernard fût reçu rue de Varenne, un de ces hasards comme en ménage souvent la vie parisienne.

M^{me} Hautier, la mère de Monique et de Bernard, était veuve depuis de longues années, et sa fille aînée, Marie-Josèphe, veuve aussi, était revenue habiter chez sa mère avec son petit garçon de sept ans. Leur situation était modeste. Marie-Josèphe voulait, pourtant, que son petit Michel fit de bonnes études, et pour payer le lycée, elle donnait des leçons de piano.

Une de ses meilleures élèves avait été Jacqueline Lezoux, fille unique et fort gâtée d'un fabricant d'automobiles. M^{lle} Lezoux, impulsive et capricieuse, s'était prise d'amitié pour le petit Michel. Force avait été à M^{me} Hautier, réservée et peu mondaine, de répondre aux amabilités de M^{me} Lezoux.

Lors de la parution du livre de Bernard, les Lezoux avaient proposé de présenter le jeune homme à Claude de Kervilly. Bernard, ébloui, avait accepté, et Monique était heureuse de l'accompagner rue de Varenne.

... Les applaudissements s'étant apaisés, quelqu'un se mit au piano, et un jeune homme chanta. C'était un ténor italien qui soupirait, dans sa langue maternelle, une romance sauvage et tendre.

On écoutait la musique moins religieusement que la poésie. Le piano, d'ailleurs, faisant plus de bruit, on pouvait se permettre de causer. Aussi, quand la mélodie s'arrêta net, il y eut un murmure surpris; puis, de nouveau, docilement, la grêle des applaudissements. Et, comme les gens applaudissent d'autant plus fort qu'ils ont moins écouté, cela fit une vraie ovation au ténor, qui s'inclinait d'un air modeste et satisfait.

Dans le brouhaha et les exclamations, un nouveau groupe entra dans le salon. Bernard toucha l'épaule de sa sœur.

— Monique, la voilà.

— Qui?

— M^{lle} Lezoux, là, le chapeau noir...

Jacqueline entra, en effet. Elle saluait M^{me} de Kervilly d'une révérence un peu raide, puis, tout de suite, cherchait des yeux son poète.

Jacqueline était une brune au teint mat, aux yeux brillants d'Égyptienne; sa robe étroite exagérait sa minceur juvénile; un peu de noir allongait ses paupières; un peu de rouge accentuait ses lèvres minces. Un je ne sais quoi de factice nuisait à sa très réelle beauté; mais, tout de même, elle était chic et charmante, cette petite Parisienne.

Elle tendit la main à Monique, s'assit près d'elle, et, par-dessus son épaule, interpella Bernard en brandissant un livre à couverture jaune.

— J'ai vos œuvres ! dit-elle, avec une emphase amicale. Le Maître m'a demandé de dire de vos vers aujourd'hui. Lesquels faut-il choisir ?

Bernard devint tout pâle. Ce grand garçon au teint blême ne rougissait jamais ; mais les moindres émotions faisaient affluer tout son sang au cœur et lui chaviraient le visage.

Monique le considérait avec le regard calme et perspicace des mères et des sœurs aînées. Elle avait, pourtant, un an de moins que Bernard, mais elle l'admirait et l'aimait si profondément qu'elle sentait avec lui. Volontiers elle eût dit de son frère comme Eugénie de Guérin disait du sien :

— Quand il tousse, j'ai mal à sa poitrine...

— Eh bien, décidez-vous ! Lesquels ? répéta M^{me} Lezoux avec un peu d'impatience.

— Choisissez vous-même, répondit-il d'un geste évasif.

Alors, si vous le voulez, *Les Pommiers* et *Le Vieux Puits fleuri de roses*. Bon ! le Maître me fait signe ; je vous quitte. Et elle traversa vivement le salon.

Un instant après, on entendait M^{me} de Kervilly qui frappait dans ses mains et répétait sa phrase :

— Un peu de silence : on va dire des vers...

Jacqueline, d'une voix chantante et étudiée, se mit à lire les vers de Bernard.

Et Bernard, les mains crispées au dossier de la chaise de sa sœur, écoutait ses vers, qui lui paraissaient tout nouveaux, dits par cette voix, au milieu de cette assemblée.

C'étaient deux tableaux naïfs de leur chère vie des vacances dans cette ferme normande qui venait du grand-père Hautier, et penchait ses pommiers noueux sur une colline du pays de Caux.

A les écrire, ces vers, Bernard avait goûté la plus pure joie. Il les avait notés d'abord sur un cahier qu'il cachait dans son pupitre. Puis il

s'était enhardi, les avait lus à sa mère, à ses sœurs, à des amis. On l'avait engagé à les publier.

Mais l'émotion de lire imprimées les syllabes sonores qu'il avait ciselées lui-même, l'odeur de l'encre fraîche, les soucis de la correction, la joie des dédicaces, les entrefilets dans les journaux, rien ne l'avait bouleversé, charmé et troublé autant que la voix précieuse de M^{lle} Lezoux détaillant ses vers dans le salon de M. de Kervilly.

Quand Jacqueline se tut, ce fut l'habituel défilé des bravos. Puis le Maître lui-même vint avec un sourire tirer Bernard de sa retraite. Forcé lui fut donc de saluer ses applaudisseurs.

D'ailleurs la moitié au moins du succès revenait à la jolie interprète, Bernard le lui dit, et un sourire satisfait éclaira le visage de M^{lle} Lezoux.

La fin de la séance approchait. On commençait à s'en aller. M^{me} de Kervilly, imperturbable et sereine, recevait les adieux et répétait à chacun :

— Au revoir, Monsieur; au revoir, Madame. A mercredi.

Bernard était comme soulevé d'une exaltation intérieure.

— Travaillez, mon cher enfant. Vous serez quelqu'un dans le monde poétique de France, lui avait dit Claude de Kervilly, en guise d'adieu.

Et cette parole d'un maître qu'il admirait et qu'il aimait avait bouleversé Bernard. Ainsi, il avait donc du talent ! La voix secrète qui lui parlait dans le silence de son travail ne le trompait donc pas. Les plus hautes espérances lui étaient permises. Il se sentait un courage invincible devant la vie.

... Il s'en revenait maintenant avec sa sœur jusqu'au quartier Montparnasse où ils habitaient, et, la beauté du jour les tentant, ils firent un détour pour traverser le jardin du Luxembourg.

Ils marchaient vite tous deux et d'un pas paternellement balancé. Leurs visages se ressemblaient, au demeurant.

Bernard, cependant, était plus grand, plus brun que sa sœur.

Monique avait d'admirables yeux couleur feuille morte, des cheveux presque roux aux tempes, un teint délicat comme un pétale à peine rosé.

Bernard avait les yeux noirs derrière un lorgnon de myope, les tempes larges, le front haut. Son teint pâle n'était point maladif : il le devait à une lointaine hérédité espagnole. Son bisaïeul, capitaine au long cours, avait épousé aux Antilles une jeune fille castillane. Sa petite-fille, la mère de Bernard, avait hérité de ses yeux et de son teint et les avait transmis à son fils. Marie-Josèphe, l'aînée, était blonde comme ses grands-parents Hautier, et Monique avait réuni les traits des deux familles.

Il était six heures et demie quand ils arrivèrent au Luxembourg.

Bernard se taisait, mais son cœur était plein de joie. Monique marchait en silence près de lui. Elle avait une robe de légère soie grise, un chapeau couleur de blé mur.

Dans le jardin, plusieurs jeunes hommes se retournaient pour l'admirer. Son âme délicate eut besoin de protection, et, malgré son désir de ne jamais troubler les rêveries de son frère, elle passa son bras sous le sien et lui dit timidement :

— Tu es heureux, mon Bernard ?

Le jeune homme tressaillit.

— Oui, bien heureux. Claude de Kervilly a été si bienveillant ! Crois-tu sincèrement qu'il dise vrai, Monique ?

Elle répondit gravement :

— Oui, mon frère.

Et Bernard sentit trembler la petite main qui se posait sur sa main.

— Ma chérie, dit-il, tout ému, comme tu m'aimes !

— Oui, Bernard, je t'aime, répéta la jeune fille, de sa voix légère et profonde. Je crois que Dieu a mis en toi des dons qu'il faut cultiver. Faisons fructifier les talents que le Maître nous confie. Rappelle-toi la parabole. Tu écriras de

belles choses, et ceux qui te liront deviendront meilleurs.

Ils étaient, à présent, sur la terrasse des tilleuls. Une odeur de miel tombait des arbres. La foule se hâtait en un double courant. La journée avait été chaude et les visages de ceux qui passaient portaient des traces de fatigue et de découragement.

Les femmes, plus nerveuses et plus habituées à se dominer par coquetterie, ne montraient pas toute leur lassitude, mais les hommes, rouges ou pâles au sortir du bureau ou de l'atelier, respiraient avidement l'air parfumé et poussiéreux du jardin.

Parfois, une femme et un homme passaient, enlacés, appuyant leur fatigue au bras l'un de l'autre; ils étaient jeunes et se rejoignaient en un long regard.

Les grilles franchies, Monique et Bernard remarquèrent les terrasses des cafés, les zincs des marchands de vin, les bars regorgeant de monde. Un phonographe exhalait une voix glapissante. Déjà des gens faisaient la queue devant des cinémas.

— Vois-tu, disait Monique à son frère, tous ces gens-là cherchent à jouir de la vie, à oublier leurs misères. Il faut leur dire, il faut leur crier qu'il y a autre chose dans l'existence que tout cela, que tout cela...

Là, d'un mouvement vif et jeune, elle désignait, en levant le menton, les femmes équivoques qu'ils croisaient en montant la rue, les tables chargées de verres, les affiches multicolores des cinémas.

— Oui, dit Bernard, les pauvres gens! Ils ont oublié tout idéal. Il faudrait leur rapprendre le vrai sens de la vie; déjà on s'est occupé de grouper les jeunes gens. A propos, l'abbé Martin organise des conférences à son patronage. Il veut que les conférenciers soient des jeunes, et il m'a prié d'en être. Oh! ce sera très modeste, tu sais! Puis il organise des leçons de gymnastique. Nous aurons un terrain près de Clamart. Mon ami Jean

Manson doit y enseigner la méthode du lieutenant Hébert. L'abbé est ravi. Pense qu'il a déjà trois cents jeunes gens, dont cinquante ont de vingt à vingt-cinq ans !

— Tu verras, Bernard, nous referons la France, dit Monique dont les yeux mordorés brillaient d'une lueur vive. Maman dit que jamais en aucun temps on n'a fait ce que l'on fait maintenant. Les jeunes filles ont leurs œuvres. Marthe Jacquin a suivi des cours de Croix-Rouge et va même dans un dispensaire. Moi, je me contente des patronages et des catéchismes, comme Thérèse.

Monique avait eu sur ce nom un imperceptible accent. Bernard n'avait pas bronché.

— J'aime beaucoup Thérèse, appuya-t-elle. Et toi, Bernard ?

— Elle est très gentille, répondit Bernard, de son ton le plus naturel. C'est la mieux des trois sœurs : la petite Colette n'est qu'une gamine, et Claire Arnoux, la femme de notre ami Pascal, est un peu froide, à mon avis.

Monique ne répondit pas. Ils atteignaient la porte de leur maison.

II

Thérèse Orcines, le même soir où Bernard prononçait son nom avec un ton si détaché, était, après le dîner, dans son jardin de La Varenne, accoudée à la terrasse qui dominait la Marne.

Les coteaux de Champigny et de Chennevières s'arrondissaient en un cirque verdoyant; de gracieuses maisons s'étagaient entre les arbres.

Au pied de la terrasse, de l'autre côté de la berge gazonnée, l'eau coulait rapidement, faisant frémir au passage les branches courbées des

saules; parfois un canot passait, enlevé par de vigoureux rameurs.

Ce ruban de rivière était aristocratique; les remorqueurs et les trains de bateaux l'évitaient; c'était la boucle de la Marne, encombrée, le dimanche, de promeneurs bruyants, mais si calme en semaine qu'elle ressemblait à une rivière de province. Là-bas, vers Paris, le soleil se couchait, baignant le ciel de pourpre.

Thérèse, le menton dans sa main, prolongeait sa rêverie.

Thérèse avait vingt-quatre ans, un an de plus que son amie Monique; mais elle paraissait plus jeune. Ses yeux verts aux longs cils avaient un regard enfantin. Ses cheveux épais et bruns, où brillait çà et là une mèche plus blonde, étaient nattés et roulés sur les oreilles, ce qui dégageait sa nuque mince et duvetée.

Non loin d'elle, Colette, sa jeune sœur, se penchait, dans les dernières lueurs du jour, sur un livre de classe. Brune et vigoureuse, Colette, à seize ans, était plus grande que Thérèse.

Les deux mains enfoncées dans ses épais cheveux, un pli volontaire entre les sourcils, ses yeux noirs fixés sur son livre, elle bourdonnait entre ses dents comme font les écoliers quand ils apprennent leurs leçons.

Brusquement, elle se redressa, gamine.

— Je sais ma leçon. Thérèse, maman, qui veut me faire réciter?

Thérèse, docilement, tendit la main pour prendre le livre, mais M^{me} Orcines, qui brodait près de ses filles, s'en saisit.

— Aujourd'hui c'est moi, Colette; car Thérèse est trop indulgente.

M^{me} Orcines était petite, un peu forte. Son visage, légèrement empâté, était encore agréable; et ses cheveux, après avoir été d'un blond éclatant, se cendraient peu à peu. Ils ne blanchissaient pas, eût-on dit; ils s'éteignaient sous une poudre impalpable et grise.

Très jeune encore, elle avait rencontré en Normandie, chez son amie M^{me} Hautier, un jeune

industriel qui était tombé amoureux d'elle. Il la demanda en mariage, elle ne dit pas non; et, après vingt ans d'une union admirable, la mort de son mari avait été le premier chagrin qu'il lui eût causé.

Abîmée de douleur, elle se fût cloîtrée dans son deuil, sans le souci qu'elle avait d'élever ses filles et de les marier.

Claire, l'aînée, avait seize ans; Thérèse, quatorze, et la petite Colette six ans seulement.

A la mort de son mari, la veuve avait donné congé de son appartement parisien, et, toute l'année, habitait cette maison de La Varenne qui venait des grands-parents Oreines et n'avait été, pendant des années, qu'une charmante résidence de vacances.

Depuis deux mois, Claire Oreines avait quitté la jolie maison du bord de l'eau. Elle était mariée et habitait la Normandie.

Colette, les mains au dos comme une écolière appliquée, commençait à réciter sa leçon :

O laci l'année à peine a fini sa carrière,
Et, près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde, je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir...

... Elle scandait dans chaque vers le nombre exact de syllabes, annonçait un peu, par endroits, mais la plainte immortelle s'échappait malgré tout et planait au-dessus de la terrasse, au-dessus du fleuve où s'étiraient les derniers rougeoisements du couchant, au-dessus des peupliers dorés, au-dessus de ces molles collines. Le bleu du ciel s'effaçait à force de pâlir, et Thérèse, accoudée à la balustrade et les deux mains jointes sur sa bouche, écoutait passionnément :

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise : « Ils ont aimé ! »

Colette se tut, et, moqueuse, se tourna vers sa sœur :

— Eh bien, tu dors ?
Thérèse secoua la tête.

— Non, je ne dors pas, je pense !

Elle n'osait pas dire : « je rêve » ; et cette nuance peignait exactement sa petite âme pudique et un peu sauvage.

La nuit était tout à fait venue.

Le ciel pâle s'obscurcissait, maintenant. Une étoile parut au-dessus des collines. Un vent frais s'élevait, faisant frémir l'eau qui continuait sa course éternelle. Les peupliers de la berge se mirent à chuchoter. Un crapaud lança vers le ciel sa note d'argent. Là-bas, à l'horizon, là où le soleil s'était éteint, une nouvelle lueur rougeâtre s'était élevée. C'était Paris qui se révélait par cette aurore de pourpre.

— Rentrons, mes enfants, dit M^{me} Orcines, qui s'enveloppait d'une écharpe.

Docilement, les jeunes filles obéirent. Colette franchit d'un bond les marches du perron ; c'était encore une gamine.

Thérèse la suivait, plus lente, toujours occupée d'un songe intérieur.

Quand elles furent dans leur chambre, Colette se déshabilla vivement, fit sa prière, se mit au lit.

Thérèse prétextait de la correspondance à faire. Elle s'assit à son petit bureau, attira à elle un cahier et se mit à écrire. Or, voici ce qu'elle écrivit :

Mon grand Ami, mon cher Inconnu, comme j'ai éprouvé, ce soir, combien je vous aime ! Pourquoi n'étiez-vous pas là, près de moi ? Il nous eût été si doux d'attendre la nuit ensemble !... Comment se peut-il que vous ne sentiez pas mon amour, ô vous qui vivez, à cette heure, je ne sais pas où ? Peut-être êtes-vous triste aussi, mon cher Amour ; peut-être pensez-vous à moi. Peut-être écrivez-vous, comme moi, des mots qui s'envolent dans la nuit et m'environnent comme des baisers. Je suis toute seule, voyez ; et je tends mes mains vers vous. Que Dieu vous garde pour moi, ô mon bien-aimé que je ne connais pas !

Ces mots écrits, Thérèse rêva encore un peu, devant son journal.

La respiration de Colette endormie, le tic tac

monotone de la pendule, le bruit de l'eau et du vent la berçaient. Avec un soupir, elle se leva, rangea son cahier et vint jeter à la nuit un fervent baiser. Puis elle s'agenouilla au pied de son lit.

Thérèse avait une foi simple et solide, avec une piété un peu mystique. Ses sœurs et ses amies l'aimaient pour sa douceur, son humeur égale, une gentille façon qu'elle avait de rendre service. Mais on connaissait peu son âme.

Elle-même n'aimait pas à se livrer. Une sorte de crainte étouffait parfois sur ses lèvres la confiance. Elle se gardait elle-même pour le bien-aimé qui viendrait.

Tout ce qui était grand en elle, elle le dédiait d'avance à son amour. Elle devait à cet Inconnu qui la hantait sa fierté un peu sauvage, sa bonté de chaque jour, son goût de la pureté. Elle lui rapportait toute chose, et, riche de vie intérieure, elle associait à ses joies comme à ses sacrifices l'image imprécise et réelle de l'homme qu'elle aimerait.

Tandis que certaines de ses amies gaspillaient leur cœur ou leur fantaisie en petites intrigues sentimentales, elle passait dans la vie, enveloppée de son rêve comme d'un chaste voile, grave, se-reine, un peu craintive, à cause de l'Amour qu'elle attendait.

III

Ainsi, en cet été de 1914, Monique Hautier et son frère Bernard échafaudaient leurs rêves d'art et de charité, Thérèse Orcines portait son cœur entre ses mains comme une lampe ardente, et Marthe Jacquin, amie à la fois de Thérèse et de Monique, se donnait tout entière à de graves études.

Ses parents n'aimaient guère la voir ainsi s'absorber dans ses livres. Le père, fier, pourtant, de l'intelligence de sa fille unique, ne se montrait pas satisfait de sa science : mais c'était surtout M^{me} Jacquin qui se désolait de voir Marthe toujours inclinée sur un bouquin ou bien courant d'une école à une autre, sans cesse préparant de nouveaux examens, comme si, disait naïvement la mère, elle avait besoin de gagner sa vie avec ses diplômes.

Déjà M^{me} Jacquin avait protesté, lorsque Marthe avait préféré le baccalauréat aux brevets. Mais, lorsque, à dix-huit ans, la jeune fille avait manifesté le désir de continuer ses études en Sorbonne, ç'avait été un vrai drame dans la famille Jacquin.

— Voyons, maman, c'est toi-même qui as désiré que je fisse des études solides!

— Oui, concédait la mère. Je voulais te voir instruite; mais c'est suffisant, maintenant. Je veux que tu sois une bonne femme de ménage : tu dirigeras la maison, tu apprendras à faire tes chapeaux, tes chemisettes, la cuisine; il y a des cours pour cela. Et puis, si tu veux, tu suivras aussi quelques conférences de littérature et d'histoire...

— Non, répondait Marthe, têtue, je ne veux pas de ces cours-là où l'on ne va que par snobisme. Je veux du vrai travail; je veux me mesurer avec des gens qui savent quelque chose, je veux passer des examens, je veux être quelqu'un, enfin.

M^{me} Jacquin se laissait difficilement convaincre. Elle avait rêvé autrement la vie de sa fille.

— Pourquoi ne pas profiter de la bonne petite existence tranquille que nous pouvons te procurer? disait souvent M^{me} Jacquin. Ah! ma pauvre chérie, quand j'avais ton âge!...

M^{me} Jacquin, à l'âge de sa fille, grossoyait, tout le jour, dans un bureau, pour faire vivre son père et sa mère. Elle avait eu bien des épreuves dans sa vie, cette bonne M^{me} Jacquin.

Prosper Hulot, son père, était un de ces êtres

chimériques que le peuple juge bien, quand il dit, dans son rude bon sens, qu'ils ont une case en moins. Evidemment, dans le cerveau de cet ingénieur aux larges idées, il devait manquer la case où loge la faculté de réalisation. Sa fonction sur terre était d'inventer, seulement d'inventer... et Dieu sait combien il inventait !

Parmi les brevets déposés aux Arts et Métiers, il doit s'en trouver au minimum cinquante qui sont signés Prosper Hulot. Il avait résolu la navigation aérienne (c'était encore un problème en ce temps-là). Il fabriquait à vil prix des pierres précieuses; il dotait nos cuirassés de cloisons étanches absolument miraculeuses. Il doit y avoir, aussi, dans tout ce fatras, des projets de batteuse mécanique, l'esquisse d'un bateau plat mû par un moteur à vapeur, destiné à rendre d'immenses services en cas d'inondation.

Cela, c'étaient les grosses affaires, celles qui devaient rapporter des centaines de mille, enrichir la famille, permettre de doter la fille, d'établir le fils.

Entre temps, il y avait les petites bricoles sans importance, le bouton de manchette perfectionné, l'agrafe contournée pour attacher les dossiers, le canif à vingt-cinq lames, tire-bouchon, foret et cure-dents. Car l'activité de l'inventeur était infatigable : il s'attachait à tout, se passionnait pour tout, entreprenait tout.

Seulement, l'affaire des ballons manquait; le bateau plat, construit à gros frais, ne flottait pas, le bouton de manchette lui-même n'obéissait pas au ressort !...

— Il s'en manquait d'un rien, juste ça, disait l'inventeur en faisant claquer son ongle sur ses dents; juste ça... et ça viendra.

Seulement, ça ne venait jamais. La merveilleuse affaire restait en route, et l'argent filait...

La femme du grand homme, humblement éprise de son mari, n'osait rien dire et voyait se fondre entre ses mains les ressources du ménage.

Les enfants, fils et fille, ignoraient tout cela. La mère leur avait inculqué, avec l'amour filial,

une profonde admiration pour leur père; et, tant qu'elle le put, elle cacha la situation.

Un jour vint, cependant, où le dernier titre de rente fut vendu. Le fils avait dix-sept ans, la fille, Marie, la future M^{me} Jacquin, en avait vingt.

Justement, le père venait de manquer une affaire merveilleuse, un procédé de teinture pour les soies. La préparation était presque achevée (il s'en manque d'un rien, juste ça); mais les échantillons, plongés dans le liquide pendant un nombre d'heures donné, en sortirent brisés jusqu'au dernier fil. Encore une fois, c'était l'échec.

Alors la mère, prudemment, avec des précautions oratoires, dut expliquer à sa fille qu'il faudrait bien qu'elle se mit à travailler : ce pauvre papa avait besoin d'argent pour ses expériences, et le revenu ne suffirait bientôt plus à la vie matérielle.

Marie Hulot exigea des précisions et connut bientôt, dans toute son étendue, la catastrophe qui les atteignait. C'est alors qu'elle montra une énergie peu commune. Sans diplômes, presque sans instruction, ayant fait d'aimables et insignifiantes études, elle put, cependant, entrer dans une banque où elle obtint un emploi, modeste mais sûr. Son frère ne lui céda en rien pour le dévouement : dès ses dix-huit ans, il quitta le lycée, où il préparait Saint-Cyr, et s'engagea, pour n'être plus une charge à sa famille.

Pendant quinze ans, Marie travailla ainsi, tous les jours et toute la journée, à des besognes insipides et fastidieuses dans le troisième sous-sol d'un grand établissement de crédit.

Le soir, quand elle rentrait, l'inventeur, qui n'avait jamais été qu'un grand enfant égoïste, réclamait de l'argent. Il avait une idée merveilleuse, quelque chose qui devait les sortir de la gêne, leur assurer une vieillesse heureuse, permettre à Marie de quitter la banque... Il ne lui fallait que deux cents francs pour ses expériences.

C'était plus que les émoluments d'un mois! Marie, naturellement, refusait, mais au prix de

quelles terribles luttes ! Sa mère, aigrie par les privations, lui reprochait de les laisser sans argent, de garder pour elle tout ce qu'elle gagnait.

Le cœur serré, les yeux brûlants de larmes retenues, la pauvre Marie ne cédait pourtant jamais à ces jérémiades. Elle savait trop ce qui fût arrivé, si elle avait laissé de nouveau le père gaspiller ses économies.

Alors, c'étaient des scènes à n'en plus finir dans le petit logement, des criailleries de la mère, des reproches pleurards de l'inventeur que la paralysie envahissait lentement et qui, en essayant de porter sa main à sa bouche, répétait :

— Un rien, juste ça...

Un jour, Marie reçut du chef de service, M. Jacquin, qui avait déjà les cheveux gris, une lettre par laquelle il lui expliquait qu'il était veuf, sans enfants, et que, ayant songé à se remarier, il lui demandait si elle voulait devenir sa femme.

La jeune fille (elle avait près de trente ans) crut rêver en lisant cela. M. Jacquin était un des employés principaux de la banque. Il avait un visage triste et calme dans une barbe grise. Ses manières étaient distinguées, sa voix douce. M^{lle} Hulot avait pour lui une grande sympathie, jamais avouée.

Elle comprit qu'un grand bonheur lui advenait. Mais il y avait les parents; elle ne pouvait les abandonner. Elle répondit donc, de sa belle écriture commerciale, une lettre de refus à M. Jacquin : seul soutien de ses parents (car son frère, adjudant, ne pouvait compter pour une aide), elle ne pensait pas pouvoir donner suite à la demande qui l'honorait.

M. Jacquin ne répondit pas. Seulement, la première fois qu'il dut faire venir son employée dans son bureau, quand il eut réglé avec elle les affaires de service et qu'elle fit mine de s'éloigner, avec sa pile de dossiers sous le bras, il la rappela d'un geste :

— Mademoiselle, j'ai encore un mot à vous dire : j'attendrai.

Et il attendit, en effet, qu'elle fût libre.

C'est ainsi que Marie Hulot se maria, à trente-six ans, quand elle eut achevé sa tâche filiale.

IV

De sa jeunesse triste et laborieuse, M^{me} Jacquin n'avait gardé seulement que le grand désir de rendre heureuse cette fille qu'elle avait eue si tard. Marthe ne travaillerait pas, Marthe aurait la vie libre et oisive des jeunes filles riches, puisque M. Jacquin, directeur maintenant de la banque, pouvait assurer une existence large à son enfant.

Et voici que Marthe, par un caprice de l'hérédité, avait reçu en partage l'esprit curieux et profond de son grand-père l'inventeur, avec, en plus, une faculté merveilleuse de réalisation et d'assimilation. Elle avait fait en se jouant les études habituelles des jeunes filles; mais cela ne suffisait pas à son esprit avide : il lui fallait les fortes études des jeunes gens, les trésors des bibliothèques, la préparation des difficiles examens.

Elle lutta longtemps.

Mince et blonde et d'une apparence frêle, Marthe Jacquin était, au contraire, très tenace et très énergique. Elle s'entêta. Le père intervint, intercêda pour elle.

— Mais enfin, ma pauvre enfant, jeta M^{me} Jacquin comme suprême argument, ce n'est pas ainsi que tu trouveras à te marier.

Marthe éclata de rire.

— Tu crois, ma pauvre maman? Oh bien, tant pis! Je resterai avec vous toujours.

M^{me} Jacquin hochait tristement la tête, qu'elle avait déjà toute blanche.

— Et après nous, ma pauvre enfant?... Vois comme est triste la vie d'une vieille fille. Nous ne

hommes pas éternels, hélas ! Je me sens bien fatiguée, parfois ; et ton père n'est plus jeune. Que deviendras-tu ? Nous voudrions te voir un bon mari, un foyer, de beaux enfants.

Marthe s'était attendrie aussi, elle avait embrassé sa mère ; mais dans ses yeux bleus se lisait une résolution arrêtée.

Marthe, la sage Marthe au cerveau solide, avait aussi sa secrète chimère.

Un jour de vacances chez les Hautier, tandis qu'ils se reposaient de leurs jeux à l'abri d'une meule de blé, un mot avait décidé de sa vie.

Marthe, en fermant les yeux, revoyait la falaise, la ligne lointaine de la mer, la masse sombre des arbres autour de la maison, l'éclat du jour sur le tennis. Elle entendait les cris alternés de Colette et de Monique qui faisaient une partie ; elle voyait la tache blanche que mettait dans l'herbe la robe de Thérèse assise auprès d'elle. Et, surtout, elle percevait la voix un peu sourde de Bernard.

Deux phrases étaient demeurées cristallisées en elle et qui vibraient, lorsqu'elle y resongeait, comme une cloche endormie vibre quand on l'éveille.

D'abord, c'était un mot admiratif, presque un compliment :

— Penchez la tête, Marthe... vos cheveux sont de l'exacte couleur du blé.

Puis cette autre phrase, après une conversation à bâtons rompus :

— J'aime qu'une femme soit très instruite.

Oui, c'était pour plaire à ce Bernard taciturne que, depuis six ans, Marthe Jacquin s'était jetée à corps perdu dans l'étude. Peut-être qu'un jour il comprendrait ainsi à quel point elle l'aimait et depuis si longtemps.

Elle avait connu Monique en pension, Bernard étant au collège.

Marthe éprouvait une grande douceur à retrouver dans sa mémoire les images successives de son ami : Un Bernard en costume de marin, le cou dégagé et les mollets nus ; puis un Bernard

un peu pâle, grandi par le pantalon long, avec un cierge et un brassard de soie blanche; et, plus près, un Bernard adolescent en flanelle rayée, échangeant avec elle des balles au tennis; un Bernard en habit, un gardénia à la boutonnière, l'invitant à son premier bal; un Bernard en uniforme d'officier d'infanterie, lors de son service militaire; un Bernard en jaquette disant ses vers chez les Lezoux...

Et voici qu'en pensant à lui, elle refaisait inconsciemment un geste qui lui était familier : il laissait tomber sa main ouverte, la refermait d'un geste las; puis, lentement, il l'élevait au-dessus de sa tête et, rouvrant les doigts avec le même mouvement lent et rythmé, il offrait à sa nuque l'appui de sa paume.

Marthe surprenait aussi dans sa propre voix les inflexions de la voix de Bernard, les mots dont il se servait. Certes, elle mettait une sorte de piété à le copier, mais, tout de même, c'était presque à son insu qu'elle était devenue un peu lui. Cet amour habitait son âme, la peuplait comme le chant d'un oiseau emplît le vallon.

Jamais Bernard n'avait donné à entendre à Marthe qu'il l'aimait, et Marthe, trop éprise pour n'être pas tremblante, redoutait l'aveu qu'elle attendait.

Personne n'avait reçu les confidences de Marthe, ni Thérèse, qui l'aimait tant, ni Monique, de qui la sollicitude fraternelle avait su deviner chez Bernard un intérêt trop tendre pour Jacqueline Lezoux.

Ses cours, ses devoirs, ses lectures occupaient tous les instants de Marthe. Ce n'était pas assez. L'étrange hantise de son amour silencieux lui imposait une activité presque fébrile.

Une Société de Croix-Rouge ouvrit des cours dans son quartier : elle voulut les suivre, passa les examens, et, se donnant à sa nouvelle tâche comme à l'autre, voulut connaître les fatigues du dispensaire.

Une nouvelle opposition de sa mère ne l'arrêta pas; à nouveau, l'indulgente faiblesse paternelle

la fit triompher; et, deux fois par semaine, Marthe, en coiffe blanche, se penchait sur les misères du peuple dans une banlieue misérable.

Les ulcères de la vieille blanchisseuse, les engelures du petit chiffonnier, les bobos de l'écolière connurent la douceur de ses mains.

De ce contact fréquent avec la souffrance, Marthe devint plus douce. Elle abdiqua un peu cette fierté qui lui servait à dissimuler son secret.

Sa mère la trouva plus affectueuse et s'en réjouit; les études redoutées ne lui enlevaient pas son enfant, et c'était l'essentiel, après tout, pour cette tendre mère qui avait presque l'âge d'une aïeule.

D'être élevée ainsi par des vieux parents, Marthe avait couru le risque d'être attristée, comprimée dans son épanouissement, tenue trop sévèrement. Mais M. et M^{me} Jacquin avaient précisément voulu que leur fille ne sentît point la contrainte. Ils l'avaient laissée pousser à sa guise, en pleine liberté; et, sauf pour cette question des études, dans laquelle, au demeurant, la mère avait cédé à la fin, Marthe était indépendante comme rarement l'était une jeune fille en cet an de grâce 1914.

V

Ce dimanche de juin, M^{me} Orcines avait invité le Hautier et les Jacquin.

Mais son mari souffrant d'une crise de rhumatismes, M^{me} Jacquin s'était excusée. M^{me} Hautier s'offrit pour emmener Marthe.

Il faisait un temps radieux. Thérèse et Colette, vêtues de blanc, coiffées de grands chapeaux de paille, attendaient leurs hôtes à la station.

Le train arriva, bondé de Parisiens qui profitaient du beau dimanche.

Marthe et Monique sortirent les premières de la gare. Elles aussi étaient vêtues de blanc. Monique avait un chapeau blanc où s'enroulaient des coquelicots, Marthe un chapeau noir sous lequel ses cheveux paraissaient plus blonds.

Les cheveux de Marthe étaient à eux seuls toute sa beauté. Son visage était mince et ses traits menus; ses yeux, d'un bleu délicat, n'étaient pas très grands; mais ses cheveux (de l'exacte couleur du blé, avait dit Bernard, avec un peu de préciosité), ses cheveux étaient comme une mousse légère et soyeuse. Ils voilaient le front, et, toujours ébouriffés, l'entouraient d'un nimbe de lumière, comme on voit sur les tableaux l'aurole des jeunes saintes. Dans la clarté de ce jour d'été et sous l'ombre du chapeau noir, les cheveux de Marthe rayonnaient comme de l'or vivant.

Derrière Marthe, Bernard parut avec sa mère à son bras, puis un jeune homme au visage maigre, les yeux clairs sous des sourcils en arcade, la moustache rousse, les cheveux épais et blonds.

— Tiens, c'est M. Manson! s'écria Colette. Bonjour, Monsieur.

M^{me} Hautier dit en souriant :

— Jean est venu ce matin me demander à déjeuner. Il était avec Bernard à je ne sais quel patronage. C'était trop tard pour prévenir votre maman... mais je l'ai amené tout de même.

La longue amitié de M^{me} Orcines et de M^{me} Hautier autorisait cette liberté.

Tandis qu'ils se dirigeaient de la gare à la maison Orcines, Colette causait et riait avec les jeunes gens et Monique. Marthe marchait près d'eux, silencieuse. Thérèse avait pris le bras de M^{me} Hautier et réglait son pas sur le sien.

Ce n'était pas la simple politesse qui faisait que Thérèse restait ainsi en arrière pour accompagner la mère de ses amis; elle n'aimait rien tant qu'une causerie avec M^{me} Hautier.

Une telle sérénité émanait des yeux noirs, du maigre visage brun, de toute la personne à la fois ardente et calme de M^{me} Hautier! Toute pe-

lité, Thérèse aimait s'asseoir à ses pieds, dans son fauteuil de bébé, et écouter les belles histoires que racontait la mère de Bernard. C'étaient les épisodes de l'Ancien et du Nouveau Testament, les récits des Bollandistes, Ruth et Noémi, le Bon Samaritain, le Miracle des Roses.

Ses premières émotions religieuses, Thérèse les devait à cette douce femme qui savait mettre la parole de Dieu à la portée des petits. Aussi Thérèse enfant aimait-elle M^{me} Hautier d'une de ces tendresses profondes qui ressemblent à de la passion.

Elle se souvenait d'avoir pleuré toute une nuit (elle avait alors six ou sept ans) parce que M^{me} Hautier lui avait dit, sans y prendre garde, cette phrase :

— Lorsque tu seras grande et que je serai morte...

Et Thérèse, arrosant de pleurs son oreiller, se répétait avec désespoir :

— Je ne veux pas qu'elle meure jamais, jamais, j'en mourrais de chagrin.

O profondeur des tendresses enfantines !

Depuis ce temps-là, Thérèse avait grandi, et elle avait été obligée d'admettre qu'un jour viendrait où lui serait enlevée la vieille amie qu'elle aimait, et que, ce jour-là, elle-même, quoique ayant une grande peine, ne mourrait pas de cette mort.

Mais, pour être devenue plus calme, l'affection de Thérèse pour M^{me} Hautier n'était pas moins grande; et celle-ci paraissait avoir une prédilection pour la jeune fille. Peut-être songait-elle quelle charmante femme Thérèse eût pu faire pour Bernard ?

Ils atteignaient la grille du jardin. M^{me} Hautier s'expliqua avec son amie; le jeune homme s'excusa. Mais M^{me} Oreines l'interrompit.

Elle était très heureuse, disait-elle, d'accueillir un ami de Bernard.

— D'ailleurs, conclut-elle gaiement, plus on est de fous, plus on rit. Amusez-vous, mes enfants.

Mais il y avait peut-être, dans sa franche hos-

pitalité envers Jean Manson, une petite arrière pensée.

Cette mère admirable n'avait qu'une idée : marier ses filles. Thérèse disait d'elle, en riant :

— Maman n'est pas logique avec elle-même : elle nous a donné à toutes trois des noms de religieuses et elle ne cesse de nous parler de nos futurs maris.

Depuis leur petite enfance, en effet, Claire, Thérèse et Colette n'avaient entendu que des phrases comme celles-ci :

— Quand tu seras mariée...

— Ton mari, tes enfants, ton intérieur...

Avec un contentement justifié, M^{me} Orcines avait accueilli favorablement la demande de Pascal Arnoux, qui avait rencontré Claire au Roc-tel, chez les Hautier. Il avait paru touchant à la veuve, toujours attachée à ses souvenirs d'épouse, que sa fille aînée connaît le bonheur dans la maison qui, presque trente ans plus tôt, avait vu ses heureuses fiançailles.

Pascal, sérieux, honnête, était directeur d'une importante usine; il lui avait paru le gendre rêvé.

Mais, maintenant que l'aînée était casée, selon l'expression familièrement expressive, la mère n'eût pas été fâchée de caser la cadette.

Pour cela, elle ne négligeait rien, elle entretenait des relations mondaines, elle conduisait Thérèse au bal, laissant au logis Colette, parce qu'elle était trop jeune pour aller dans le monde et, aussi, parce que son éclatante fraîcheur de brune pouvait faire tort à sa sœur. Ce n'était pas du premier coup qu'on découvrait le charme des yeux couleur de mer, de la bouche grave, du calme et timide sourire de Thérèse.

Or, ce Jean Manson, ami de Bernard, orphelin, riche et parfaitement bien élevé, ne lui semblait pas un convive désagréable, au contraire.

Même, elle s'arrangea pour le placer à côté de Thérèse, et, sans en avoir l'air, vanta discrètement un store brodé par sa fille et l'entremets préparé par elle.

Seule, Thérèse comprit l'innocent manège de

sa mère et en fut secrètement troublée et contrariée. Après le déjeuner, M^{me} Orcines proposa une promenade.

— Vous allez voir, dit Colette, railleuse, maman va vous offrir d'aller au monument de Champigny. C'est la *great attraction* du pays !

M^{me} Hautier répondit vivement à la gamine :

— Ta mère a raison; c'est une belle promenade; et puis c'est aussi un pèlerinage. Connaissez-vous le monument, Jean ?

— Oui, Madame. J'y suis venu encore, en décembre dernier, entendre Déroulède, pour la suprême fois, hélas ! J'y retournerai bien volontiers.

L'après-midi tenait les promesses de la matinée. Un air sec et chaud embrasait les berges encombrées de promeneurs. Le pont était sillonné d'autos, de voitures; un tramway, par instant, le traversait, lourd et rapide; et l'on sentait frémir l'armature de fer.

M^{me} Hautier et M^{me} Orcines suivaient les jeunes gens, et, complaisamment, admiraient leur groupe animé.

Par les vieilles rues de Champigny, ils atteignirent le plateau. Le chemin montait, ils allaient plus lentement et s'arrêtaient de temps à autre.

Dans un pré, au bord de la route, une chèvre blanche bêlait, tirant sur sa corde. Les jeunes filles la flattèrent de la main. Elle se dérobait, baissant son front cornu, inaccoutumée aux caresses. Pourtant, elle consentit à brouter une poignée d'herbe dans la main de Thérèse.

— Votre douceur l'apaise, Mademoiselle, dit Jean.

Thérèse tressaillit. Elle était seule avec le jeune homme; les autres avaient continué leur chemin.

— Vite, courons pour les rattraper, dit-elle.

Et, en effet, elle se mit à courir d'une allure souple et balancée, distançant le jeune homme, qui, lui, ralentissait le pas, pour l'admirer plus à son aise, peut-être.

Ils se retrouvèrent tous à l'entrée de la crypte.

Le monument de Champigny est une vaste plate-forme bétonnée, d'un style sévère. Les quatre

angles sont flanqués de canons; une petite pyramide s'élève sur la façade. Deux portes basses donnent accès dans la chapelle souterraine.

Celle-ci est faiblement éclairée en son milieu par une coupole de verre au-dessus du petit autel. Autrefois, on célébrait la messe en ce lieu.

Seigneur, il n'était presque pas besoin de pierre sacrée; le sol même de ces catacombes n'est-il pas la cendre des martyrs?

Contre les murs, des plaques sont apposées, avec des noms, des couronnes, des palmes se fanent dans l'ombre où des drapeaux froissés étincellent d'inscriptions d'or. De-ci, de-là, des cartes de visite sont piquées aux fleurs, hommage bizarre des vivants aux morts. La plupart des cartes sont françaises; pourtant, quelques-unes portent des lettres gothiques.

C'est que cet ossuaire réconcilie dans la mort les adversaires.

Sur le sol, là-haut, dans la pluie d'hiver, ils s'entre-tuèrent pendant trois jours. Toute la fleur de la jeunesse wurtembourgeoise périt, dit-on, tandis que nos moblots de Normandie et de Côte-d'Or, avec l'armée de Paris, tombaient en chantant leurs refrains célèbres.

Mais, dans le religieux mystère du sol, leurs ossements blanchissent ensemble; et nous tolérons, sur cette tombe, les couronnes aux inscriptions gothiques et les cartes de visite allemandes.

Les jeunes gens accomplissaient en silence le pèlerinage. Les lèvres de Monique remuaient faiblement; elle priait. Thérèse, dans un coin d'ombre, arracha quelques immortelles d'une couronne française.

— Que fais-tu? chuchota Marthe.

— Je prends quelques fleurs pour Jeanne d'Arc; tu sais, la petite statue de ma chambre... Cela lui fait plaisir d'avoir sur son socle un peu de ces couronnes-là.

Jean et Bernard, qui marchaient les premiers, allaient sortir de la crypte; déjà ils atteignaient la marge dorée que le soleil découpa sur le seuil, quand, tout à coup, le frère de Monique

s'approcha vivement d'une carte de visite, à demi dissimulée dans les fleurs. Il l'arracha violemment, la déchira en mille morceaux à deux pas du gardien.

— Monsieur, Monsieur, il est défendu de toucher aux couronnes, s'exclama l'homme d'un air furieux. Je vais vous faire dresser procès-verbal.

Bernard était pâle et ses mains tremblaient.

— Laissez-moi, dit-il. Aviez-vous lu cette carte ? Non, sans doute. L'Allemand qui l'a déposée là ne vous l'a pas traduite. Eh bien, il avait écrit : *Nous y reviendrons bientôt.*

Le gardien, un vieux soldat, pâlit aussi.

— S'il en est ainsi, vous avez bien fait, Monsieur. Qu'ils y reviennent ! ajouta-t-il.

Et, se redressant, il se mit au port d'armes et salua.

Des deux côtés de la plate-forme s'élève un escalier. Mme Orcines et ses amies le gravirent.

— Voyez, dit Thérèse, habituée à faire le cicerone, tout le champ de bataille est sous vos yeux. Par là, c'est Bry, Cœuilly, par ici, Créteil, où l'on se battit dans les rues. L'été, les arbres nous dérobent la vue, qui est très belle. J'aime surtout venir ici en hiver. Par certains jours de brume ou de neige, on a tout à fait l'impression désolée du champ de bataille.

Bernard était encore tremblant de colère. Marthe tâchait de le calmer.

— Oubliez cette menace anonyme, lui dit-elle ; ils ne la mettront pas à exécution.

— Eh bien, s'ils y pensent, tant mieux ! dit Jean, belliqueux. Nous irons nous battre, et nous leur reprendrons l'Alsace et la Lorraine.

Comme ils étaient accoudés à la balustrade, les deux mères les avaient rejoints.

— Ah ! taisez-vous, Jean ! dit vivement Mme Hautier. Ne parlez pas de la guerre ! Vous ne savez pas ce que c'est. J'avais dix ans en 70, mais je m'en souviens. Un jeune frère de mon père tomba à Reischoffen.

— Moi, j'étais à Paris pendant le siège. J'ai vu mes parents avoir faim.

M^{me} Hautier reprit :

— Le grand-père Hautier, au Roctel, fut otage, sur le point d'être fusillé. Ma belle-mère m'a souvent conté ses nuits d'angoisse, alors qu'elle ignorait ce qu'on avait fait de son mari. Ses cheveux ont blanchi en une semaine... Oh ! la guerre, quelle épouvante !

— Pourtant, Madame, dit Marthe, d'un air pensif, s'ils nous attaquaient ?

— Nous nous défendrions, mon enfant, et je serais la première à dire à mon fils : Pars et sois fort. Mais que ce calice s'éloigne de moi, Seigneur ! conclut-elle, les mains nerveusement jointes.

— Avez-vous entendu Déroulède ici même ? demanda Jean Manson, pour faire dévier la conversation.

— Oui, dit Thérèse, dont les yeux brillaient. Nous assistons tous les ans à la commémoration des batailles. Le matin, la messe dans la vieille et charmante église de Champigny, une grand-messe somptueusement funèbre avec des tentures du haut en bas des piliers, le catafalque immense entouré de flammes, les chants... Et puis, l'après-midi, la foule ici, et les discours, et Déroulède tête nue, sa cape au vent, son geste, sa parole... A ces moments-là, on sent passer le souffle même de la Patrie ; on acclame, on applaudit, on est comme soulevé de soi-même ; et quand on entend ces mots : le Rhin, l'Alsace, Metz et Strasbourg, alors, les larmes vous jaillissent des yeux, et on n'a pas honte de les laisser rouler sur ses joues où le vent d'hiver les sèche.

— Bravo ! dit Jean. Comme c'est ça, Mademoiselle !

Thérèse rougit, honteuse d'avoir parlé si longtemps et avec tant d'ardeur.

Le soleil baissait. M^{me} Oreines donna le signal du départ.

— Dînez-vous avec nous ? demanda-t-elle à son amie.

— Oui, si vous voulez, accepta franchement

M^{me} Hautier. Marie-Jo est chez sa belle-mère, à Fontainebleau. Personne ne nous attend.

Après le dîner, les Parisiens reprirent le chemin de la gare.

Les acacias étaient en fleurs, et leurs parfums, exaspérés par une journée chaude, emplissaient l'air comme une haleine. Un faible quartier de lune, trop pâle pour éclairer, se dessinait dans le ciel. Un rossignol chantait dans une île de la Marne. Sur la berge, dans une guinguette violemment éclairée, des gens dansaient au son d'un piano mécanique. Les lueurs d'acétylène trouaient l'ombre devant le café; mais, au delà, la nuit redevenait bleue entre les jardins endormis.

C'était, vers la gare, le défilé des promeneurs qui s'en retournaient. Petites gens de Paris qui étaient venus purifier leurs poumons en une journée de campagne, employés, ouvriers prêts à reprendre demain le collier de misère!

Le père portait sur son épaule un bambin endormi, la mère tirait par la main l'aîné qui pleurnichait, ensommeillé. Parfois, des couples passaient; si près l'un de l'autre étaient l'homme et la femme que leurs ombres, découpées par les réverbères, se fondaient l'une avec l'autre et qu'on n'en voyait qu'une qui s'allongeait et tournait autour de leurs pieds à mesure qu'ils avançaient.

Et tous ces gens emportaient des fleurs, des rameaux odorants, qui, toute la semaine, leur parleraient de la campagne et leur feraient se dire l'un à l'autre :

— Dis donc, on y retournera dimanche!

Après que le train bondé eut démarré avec un cri strident, M^{me} Hautier et ses filles quittèrent la gare et s'en revinrent chez elles.

Le ciel était plus foncé, la lune fine brillait, maintenant... Le rossignol chantait toujours.

VI

La bonne des Orcines avait dépassé soixante ans; il y en avait quarante qu'elle était au service de la famille. •

C'était une Normande au buste maigre, au dos arrondi. Sous le bonnet blanc à jacoles, les cheveux à peine grisonnants étaient coiffés en bandeaux. Son visage était d'une pâleur jaunâtre de vieil ivoire; ses yeux étaient noirs et vifs encore, et son long nez faisait une courbe audacieuse pour rejoindre son menton en galoche au-dessus d'une bouche édentée.

Toujours vêtue de noir avec des corsages à l'ancienne mode, des jupes larges et de grands tabliers, Pascaline ressemblait à une sœur tourrière.

Sur son caraco de converse, elle arborait avec fierté la médaille des anciens serviteurs; mais les enfants, quand elles se heurtaient au mauvais caractère de la bonne, prétendaient que c'était leur mère qu'il eût fallu décorer, pour avoir si longtemps supporté Pascaline.

M^{me} Orcines souriait de la boutade, mais imposait silence à ses filles. Le dévouement de Pascaline, pour hérissé qu'il fût, était à toute épreuve. C'était elle qui avait fermé les yeux des vieux parents, élevé M^{me} Orcines et ses trois filles, soigné son maître jusqu'à la fin. Tout cela lui faisait pardonner son affreux caractère.

— Heureusement que vous êtes restée vieille fille! avait dit un jour une des enfants, exaspérée. Ce que votre mari eût été à plaindre!

Encore un coup, M^{me} Orcines avait fait taire la petite raisonneuse; mais, cette fois, avec un regard sévère.

C'est que M^{me} Orcines connaissait l'humble roman de Pascaline.

Pascaline, ridée comme une vieille pomme, avait été, jadis, une fraîche paysanne. Ses parents avaient une ferme au bord d'une de ces claires rivières qui traversent le pays de Caux dans les prés d'herbe haute où pâture le bétail.

A côté de la ferme était un moulin, dont le gai bruissement attirait la fille. Il n'y avait pas que le bruissement de la roue pour attirer Pascaline sur la passerelle du moulin, il y avait aussi les yeux de Jean-Pierre, le meunier. C'était un beau gars à la mine enjôleuse.

Il lui faisait des compliments, il cueillait pour elle, aux premiers jours de mars, de ces petites primevères couleur de crème, qu'on appelle primenoles en pays normand, peut-être parce qu'elles sont les premières après Noël; plus tard, c'étaient des boutons d'or, des jacinthes bleues, des reines des prés; enfin, à l'automne, des colchiques de porcelaine mauve et de grands roseaux de senteur rouge, tels qu'on en voit dans les peintures naïves de la Passion entre les mains jointes de *l'Eccle Homo*.

Quand vint l'hiver et que la glace eut fait taire la roue prisonnière, Pascaline ne se hasarda plus sur la passerelle.

Elle restait sur le banc de l'âtre, auprès de sa mère, et filait des heures sans parler, berçant sa rêverie au double ronronnement de la marmite sur le feu et du chat familial endormi dans les cendres. De temps en temps, elle jetait un coup d'œil furtif par la fenêtre, d'où elle apercevait la cour du moulin.

C'est ainsi qu'un jour, elle vit entrer chez son beau voisin la grande Louisa, fille de l'aubergiste Hauchecorne, avec son père et sa mère.

Le meunier leur fit visiter en détail sa demeure. Pascaline, le cœur serré, remarqua qu'il avait mis ses plus beaux habits.

Le dimanche suivant, au prône, le curé publia les bans de Jean-Pierre et de Louisa Hauchecorne. Quelques regards perfides se tournèrent vers Pas-

caline : elle s'attendait à ce coup et n'avait pas bronché. La méchanceté villageoise en fut pour ses frais.

Ce fut pour ne la point attiser de nouveau que l'ascaline demeura encore six mois au village; car, de ce jour-là, sa résolution avait été prise : partir, quitter cette maison où tout lui rappelait son amour trahi, cette fenêtre sur les prés, qui refleurissaient, les cruels, avec les mêmes primevoles et les mêmes jacinthes; fuir surtout ce bruit musical de la roue, qui parfois, la nuit, la tenait éveillée, étouffant ses pleurs pour n'être pas entendue des parents.

Bien souvent, le matin, quand il lui fallait atteler dès l'aube le cheval à la carriole et porter le lait, la jeune fille avait les yeux gonflés et la mine défaite.

Elle fournissait le Roctel. Un jour, la grand-mère Hautier la questionna, la voyant si pâle et si triste. La jeune fille se confia à cette femme qui l'interrogeait doucement.

M^{me} Hautier promit de s'occuper d'elle. C'est ainsi qu'elle fut placée chez les parents de M^{me} Orcines. Lorsque celle-ci se maria, elle la suivit, et elle comptait bien mourir à son service.

De sa déconvenue sentimentale l'ascaline gardait un caractère aigri et inégal et un esprit singulièrement porté au fatalisme.

— Il n'arrive que ce qui doit arriver, était une de ses sentences favorites. Mais elle se tracassait et, surtout, tracassait les autres sans le moindre prétexte.

Il y avait là, dans ces deux traits contradictoires de sa nature, quelque chose de singulièrement paradoxal. Les événements qu'elle jugeait inévitables auraient dû laisser son âme sereine, puisqu'ils étaient voulus par le destin. Un philosophe, évidemment, aurait raisonné de la sorte; mais l'ascaline n'était pas un philosophe, c'était une vieille bonne, bourruë et dévouée.

Thérèse, ce matin de juin, l'entendait de sa chambre vitupérer dans la cuisine. Une odeur de lait brûlé emplissait la maison.

Naturellement, clamait-elle, dès que je tourne les talons, voilà mon lait qui se sauve. J'aurais dû le savoir, ça devait arriver!...

C'était quelques jours après la promenade au monument, par une lumière grise et douce, et Thérèse écrivait son journal.

DU CAHIER DE THÉRÈSE

Je me défends d'aimer ce jeune homme, que je connais à peine. Mon idéal n'est rien qu'un songe; je l'aime mieux ainsi. A cause d'un compliment banal, à cause d'un bel après-midi d'été où mon cœur était lourd, à cause d'une arrière-pensée que j'ai devinée chez maman, je pourrais me tromper, laisser se poser mon amour sur quelqu'un qui n'est pas celui que j'attends! J'ai peur de mon cœur qui aime dans le vide.

Oh! comme je l'attends, mon grand Ami, mon Amour grave et fort! Loin de toi, mon âme est endormie. Viens la réveiller, Prince de légende : je pose en rêve mon front sur votre épaule...

Et pourtant, ô mon Dieu, s'il n'est pas digne de Vous et de moi, écarterez-le de ma route et faites que je ne le connaisse jamais.

Autour de Thérèse la chambre était en désordre : un balai dans un coin, un plumet posé sur un meuble témoignaient que la petite ménagère avait interrompu sa tâche pour venir décharger son cœur sur ce feuillet blanc.

M^{lle} Orcines exigeait que Thérèse fît sa chambre. Pascaline n'était plus jeune et il était raisonnable que les jeunes filles l'aidassent un peu.

Thérèse n'aimait pas beaucoup le ménage; elle maniait, pourtant, docilement le balai, de même elle se chargeait des comptes de cuisine, que l'ignorante Normande embrouillait à plaisir.

Thérèse referma son cahier, noua sur sa tête un foulard bleu pour protéger ses cheveux et se mit en devoir de balayer sa chambre.

De la lingerie voisine une chanson lui parvint.

— Tiens! Fanny est là, pensa-t-elle. Il faut que je me dépêche, pour aller coudre près d'elle.

Cette Fanny était une ouvrière à la journée qui venait deux fois par semaine chez M^{me} Orcines.

Thérèse eut vite fini sa tâche et vint s'installer auprès de l'ouvrière, dans la petite pièce où elle cousait. C'était une chambre prise sur le grenier et mansardée. On y voyait une vieille armoire normande, une machine à coudre, une table, et, dans un coin, un petit poêle en fonte chargé de fers à repasser.

Pomponnette se léchait avec béatitude, couchée en rond sur une pile de serviettes. *Pomponnette* était une angora gris-bleu, tête petite et fine, sourcils vibrants, superbe moustache, queue en panache; ses quatre pattes étaient gantées de crème. C'était une chatte de grande allure.

M^{me} Orcines s'en étonnait parfois, car *Pomponnette* avait été ramassée dans la rue. Un matin d'hiver, après la messe, Thérèse avait entendu des miaulements dans l'église; cela sortait d'un capuchon placé sur une chaise. Quelques instants après, un petit enfant de chœur en soutanelle rouge vint sournoisement chercher le capuchon.

— Qu'y a-t-il là dedans? dit Thérèse.

Le gamin devint rouge comme sa robe.

— Un petit chat, Mademoiselle. Je l'ai trouvé dans la rue. Je voulais le garder, mais maman ne veut pas. Je vais le noyer, tout à l'heure.

— Donne-le-moi, plutôt, riposta-t-elle.

Ce fut marché conclu. Or, le chat affreux et ébouriffé devint cette belle chatte aux allures majestueuses qui se pouléchait, ce matin-là, en faisant sonner les petits grelots de son collier.

Assise près de la fenêtre, Fanny cousait avec entrain. Elle avait un visage agréable, des cheveux bruns, des yeux clairs. Elle pouvait avoir trente ans. Son expression ordinaire était la gaieté, et elle chantonnait toujours en travaillant.

Thérèse, qui était volontiers mélancolique, s'étonnait de cette inaltérable bonne humeur. Elle connaissait vaguement la vie de Fanny et savait, pourtant, que celle-ci était orpheline et peu heureuse.

Un moment, les deux jeunes filles travaillèrent sans se parler. Fanny murmurait toujours sa chanson, une romance dans laquelle il était question de l'amour.

Puis Thérèse eut besoin des ciseaux, elle les demanda à Fanny, et tout de suite, comme si elle était pressée de ne pas laisser se renouer le fil de la chanson, elle dit :

— Comme vous êtes gaie, aujourd'hui, Fanny. Il pleut, pourtant.

En effet, les nuages gris crevaient et l'eau glissait le long des vitres en gouttes rondes comme des larmes.

— Ma foi ! Mademoiselle, le temps n'y fait rien, répondit Fanny. Je suis contente parce que mon frère, qui s'est marié cet hiver, m'écrit qu'ils vont avoir un bébé.

Thérèse s'intéressa :

— Où habite-t-il, votre frère ?

— A Levallois, Mademoiselle. Il est mécanicien. C'est un gentil petit ménage et je n'ai qu'eux au monde. Pensez ma joie d'être bientôt presque grand'mère.

M^{lle} Orcines se mit à rire.

— Grand'mère, Fanny ? Quel âge avez-vous donc ?

— J'ai trente-cinq ans, Mademoiselle. Mais c'est moi qui ai élevé mon frère : il a dix ans de moins que moi. Maman est morte quand il est né. Le père travaillait aussi dans la mécanique, il était à l'usine, il fallait quelqu'un à la maison pour faire la soupe, raccommoder et s'occuper du petit. J'ai quitté l'école et c'est moi qui ai tenu son mé-

nage. Mais le père n'a pas été raisonnable. Vous savez ce que c'est, Mademoiselle, quand il n'y a plus de femme dans une maison!... Du temps de maman, ça marchait. Le père avait peur de la fâcher. A peine s'il allait chez le marchand de vins le samedi, ou bien les jours de 14 juillet ou d'autres fêtes.

Quand il rentrait en retard, elle avait pour le regarder une façon dont je me souviens et qui le rendait tout honteux, tout petit garçon... Elle est morte si vite qu'elle n'a pas eu le temps de lui faire des recommandations... Et puis quand même!... A moi seulement, qui étais près d'elle, elle a montré le petit : « Prends-le », m'a-t-elle dit tout bas, « garde-le bien. » C'est ce que j'ai tâché de faire... Avez-vous le fil noir, Mademoiselle?... Ah! pardon, je ne le voyais pas, il était sur la machine à coudre... Qu'est-ce que je disais? Ah! oui, que le père s'était mis à boire. Il ne me rapportait plus que la moitié de sa paye et encore... Les voisins me disaient : « Laisse-le; mets ton petit frère à l'Assistance, et, toi, on te placera dans un orphelinat. » Mais je ne pouvais pas, n'est-ce pas, Mademoiselle, puisque j'avais promis à maman de garder Louis... J'eus la chance de trouver un peu d'ouvrage. Une dame de la maison, qui était giletière, me prit comme petite main. Je travaillais près d'elle, et, à midi, elle me donnait mon déjeuner. Petit Louis était à l'asile, où il mangeait à la cantine, et le père emportait son panier. Mais un jour, (tenez, c'était le 2 octobre, et je venais de conduire Louis à la grande école pour la première fois) on vint me dire, de l'usine, que mon père s'était blessé. Il avait bu plus que de raison et avait trébuché devant un engrenage. La roue lui avait pris le bras et l'épaule. On espérait le sauver, d'abord, et, pendant deux mois, il resta à l'hôpital. Mais il paraît que la gangrène se mit dans son bras, et il mourut...

Thérèse écoutait, et son ouvrage restait sur ses genoux. Fanny, elle, continuait de coudre et son

aiguille rythmait ses paroles. Pourtant, à cet endroit de son récit, elle fit une pause et tourna son visage vers son interlocutrice.

— Bien sûr que le père avait eu des torts envers nous et qu'il n'était pas un grand soutien pour moi. Mais, c'est égal, je me suis sentie bien seule en suivant son deuil; toute seule dans la vie, à seize ans!

— Qu'avez-vous fait, alors? questionna Thérèse.

— J'ai continué à travailler dans la couture, Mademoiselle; je faisais de l'entreprise, tantôt des gilets, tantôt des casquettes et des dessous de bras; ou bien encore du raccommodage qu'on me donnait à faire chez moi. Petit Louis grandissait; il n'était pas bien fort. C'était toujours de l'huile de foie de morue, des sirops; et, malgré cela, il restait pâle et maigre, avec des yeux bleus tout cernés, des yeux qui lui mangeaient toute la figure... Un beau jour, le médecin me dit : « Ce gamin-là, il devrait vivre à la campagne! » Alors, moi, n'est-ce pas, je n'ai fait ni une ni deux. Quand on a son courage et ses dix doigts, on trouve du travail partout. Je suis venue m'installer à Champigny, tout en haut de la côte. L'air y est bon, faut croire, car petit Louis est devenu un beau garçon, Mademoiselle, je vous assure. Moi, j'ai eu beaucoup de chance; j'ai trouvé des journées en maisons bourgeoises. C'est mieux payé et plus agréable... Mais je vous ennuie, Mademoiselle, avec mes histoires.

— Non, Fanny, au contraire. Et après?

— Après?... Mais c'est tout, Mademoiselle. Louis a fait son service dans les zouaves. Nous avions une petite voisine bien gentille, une petite qui n'avait plus de parents non plus et qui vivait avec une vieille grand'mère. Pendant que Louis était au service, voilà que la grand'mère tombe en paralysie. La petite Marie ne pouvait pas, à elle seule, s'en occuper, surtout qu'elle était plus massière de son métier et qu'elle partait à Paris tous les matins à six heures et demie. Nous habitions le même carré. Moi, comme de juste, je

prends la grand'mère. Vous me direz que je m'absente aussi de chez moi; mais pas tous les jours, et puis je pars seulement à huit heures. J'ai le temps de la lever, de l'habiller, de la mettre dans son fauteuil. La dame du second vient lui faire chauffer son déjeuner. Oh! elle est paralysée des jambes seulement. Les mains sont bonnes. La tête, par exemple, déménage un peu. Figurez-vous qu'elle m'appelle maman Ny comme les enfants. Car, en rentrant du régiment, Louis a épousé la petite. Wa trouvé une place dans une usine d'autos. Ils voulaient que j'aille avec eux. Mais, voyez-vous, mademoiselle Thérèse, les belles-mères, ça ne va jamais dans un ménage. Et puis il fallait bien que je reste pour la grand'maman.

— Vous l'avez gardée! s'exclama Thérèse.

— Ah! naturellement! Ces pauvres petits ne pouvaient pas se mettre en ménage avec cette charge! Et puis je serais restée toute seule. Bref, tout va très bien, sauf que Marie n'est pas bien forte. Elle a eu de la misère toute petite. Mais la nouvelle que j'ai reçue me fait tant plaisir! Cela va peut-être la remettre tout à fait d'avoir un petit enfant!

Fanny s'arrêta, cassa un bœuf de fil entre ses dents et enfila son aiguille. Puis elle reprit sa chanson.

Alors, la chatte *Pomponnette* se dressa sur ses quatre pattes, bâilla de toute sa bouche de satin rose, sauta à terre d'abord et de là sur les genoux de Thérèse.

Celle-ci passa machinalement la main dans la fourrure soyeuse. Ses yeux vagues contemplaient, à travers les vitres mouillées, une branche de roses qui avançait sur le toit. Ces roses, Thérèse en respirait l'odeur, le soir, quand, penchée à sa fenêtre, elle interrogeait l'avenir et appelait l'amour.

Mais Fanny attachée à son humble tâche, Fanny vouée au dévouement, cette Fanny héroïque et joyeuse, à quoi pensait-elle, quand la branche de roses, agitée par la pluie, venait heurter le carreau en un geste d'appel?

Thérèse n'osait pas le lui demander. Pourtant, ayant repris son travail, elle s'enhardit, et, les yeux baissés sur sa couture :

— Fanny, n'avez-vous jamais pensé à vous marier ?

— Ma ' foi non, Mademoiselle. Étant toute jeune, j'avais mon frère à ma charge; et puis j'aurais eu peur de tomber sur un homme qui n'aurait pas été raisonnable. A vivre seule, on se fait toutes sortes d'idées. Mon métier aussi me rendait plus difficile qu'une autre. Je n'étais pas en atelier, moi, j'allais chez les bourgeois, je voyais de jolies choses. Je ne sais comment vous dire, mais cela m'éloignait un peu des jeunes ouvriers qui auraient bien voulu de moi, et cela ne me rapprochait pas des messieurs dont peut-être je n'aurais pas voulu non plus. Et maintenant je suis vieille, j'ai la grand'mère; mon frère et ma belle-sœur sont comme mes enfants. Je n'ai rien à regretter.

— Mais enfin, insista Thérèse, toute surprise de son audace, et l'amour? Vous n'avez jamais aimé ni jamais été aimée?

Fanny la regarda, sincèrement surprise. Jamais, depuis deux ans qu'elle travaillait chez les dames Oreines, jamais l'ouvrière n'avait eu une si longue conversation avec Thérèse. M^{me} Oreines lui disait volontiers un mot aimable en lui indiquant l'ouvrage à faire :

— Ici, vous mettrez une pièce, Fanny... Vous êtes pâle aujourd'hui, ma petite. Pascaline va vous donner une tasse de café; ça vous réchauffera... Ah! et puis n'oubliez pas la valenciennes à cette chemise.

Colette traversait parfois au galop la lingerie.

— Fanny, précieuse Fanny, vite, un bouton à ce tablier, et vous serez tout à fait gentille.

Mais Thérèse s'asseyait près d'elle et tirait l'aiguille des heures sans parler.

— Oui, Fanny, insista Thérèse, je suis peut-être indiscrette, mais je voudrais tant savoir si vous avez aimé!

— Eh bien! non, Mademoiselle. jamais, comme

vous l'entendez. Il y a bien eu, autrefois, avant que je vienne à Champigny, un jeune serrurier qui m'a demandé en mariage. Je travaillais pour sa mère et j'avais bien de l'amitié pour lui. On s'était connus tout gamins. Lui, je crois, oui, je crois bien qu'il m'aimait. Mais, juste au moment où il me l'avait dit, Louis est tombé malade. C'est alors qu'il m'a fallu déménager. Ma foi ! je ne l'ai plus revu. Ses parents m'écrivent encore, au jour de l'an. Il est marié et il a trois enfants, preuve qu'il s'est consolé bien vite, conclut Fanny en riant. Mademoiselle, qu'est-ce que je fais après ce jupon-là, s'il vous plaît?...

VIII

M^{me} Hautier et ses filles travaillaient dans ce qu'elles appelaient leur parloir. On y voyait la table à écrire de Bernard, un piano, les jouets du petit Michel et la corbeille à ouvrage de M^{me} Hautier.

Cette corbeille, pour l'instant, était posée sur le tapis devant les trois femmes et elles en faisaient l'inventaire en bavardant gaïement.

Maman, ce n'est pas juste, disait Monique, tu me prends cette laine pour les genouillères de ton vieux paralytique. J'y comptais pour les brassières du petit Stevens. Que dis-tu de cela, Marie-Jo?

Ne réclame pas, Monique, riposta la jeune veuve; je vais te donner quelques pièces de la layette de Michel. Je l'avais soigneusement mise de côté; mais, maintenant, hélas!... Attends une minute.

Elle avait dû être bien jolie à vingt ans, mais elle avait les traits menus et un peu brouillés d'une blonde qui a beaucoup pleuré. Comme elle

quittait le parloir de son pas vif et léger, la mère soupira.

C'était une peine toujours renouvelée que ce veuvage douloureux de sa fille aînée. Marie-Josèphe ne se plaignait pas; elle était même gaie parfois; mais, à chaque instant, on sentait que la plaie demeurait vive. Il y avait quatre ans, pourtant, qu'elle était veuve.

Son mari, professeur, de santé délicate, avait été nommé dans une ville froide et humide. Une mauvaise grippe, aggravée par le surmenage professionnel, l'avait beaucoup éprouvé. Marie-Josèphe l'avait soigné deux ans. Au moment où les docteurs lui redonnaient espoir, le malade avait attrapé la coqueluche en même temps que son fils.

L'enfant se remit, mais le père succomba, laissant une situation fort obérée. Marie-Jo avait sacrifié la plus grande partie de sa dot à prolonger et à adoucir les derniers jours de son mari.

Elle revint habiter chez sa mère, où elle payait sa pension, car M^{me} Hautier n'était pas riche. C'est ainsi que Marie-Jo s'était mise à donner des leçons de piano pour payer l'éducation de son fils. C'était sa plus constante pensée. Elle l'élevait comme son père l'eût voulu élever; elle en ferait un professeur; il serait musicien comme lui, bon comme lui, aimant comme lui. Marie-Josèphe s'attendrissait en retrouvant, chez ce tout petit homme de sept ans, les gestes, les goûts, les inflexions et la voix de son père.

Des amis avaient voulu remariar la jeune veuve. Elle ne leur avait pas répondu par de grandes phrases, elle avait souri seulement :

— J'espère pouvoir élever mon fils toute seule, avait-elle répondu simplement.

Les amis n'avaient pas insisté.

Comme Marie-Jo revenait dans le parloir avec des petits lainages sur le bras, un coup de sonnette retentit. M^{me} Hautier regarda ses filles, interrogeant :

— Qui cela peut-il être?

Mais, déjà, Marie-Josèphe avait reconnu la voix qui parlait dans l'antichambre.

— Jacqueline? Que me veut-elle? C'est demain que je dois aller lui donner sa leçon.

Elle ouvrit la porte qui donnait sur l'antichambre.

— Bonjour, Jacqueline, qu'est-ce qui nous vaut votre visite?

Jacqueline Lezoux entra, tout en blanc avec un grand chapeau mauve.

— Bonjour, Mesdames; bonjour, mon amie Monique. Ne vous dérangez pas, je viens en courant. Maman est en bas dans l'auto. Elle s'excuse de n'être pas montée, elle est fatiguée, aujourd'hui. Je viens vous prévenir, chère Madame, que je ne puis pas prendre ma leçon demain. Nous allons déjeuner à Versailles, ce sera pour samedi. Ah! et puis, M^{me} Hautier, je voulais vous demander vos enfants pour dimanche après-midi. Nous avons une petite matinée à la maison.

— Dimanche, répéta M^{me} Hautier, ce n'est pas possible. Nous avons invité M^{me} Orcines et ses filles à déjeuner.

— Eh bien! riposta Jacqueline, qui n'abandonnait pas volontiers ses caprices, vous resterez avec M^{me} Orcines et vous nous enverrez la jeunesse. M. Bernard peut servir de mentor aux demoiselles Orcines aussi bien qu'à Monique.

— Je vous remercie, nous verrons, répondit posément M^{me} Hautier.

— C'est entendu, répliqua Jacqueline avec assurance. Comment! Michel n'est pas là? Vous l'embrasserez pour moi. Que tricotez-vous là, Monique, avec cette affreuse laine de pauvres?... A la bonne heure, ceci est du blanc! C'est toujours le plus joli. Adieu, Madame; à samedi, chère madame Marie-Jo; au revoir, ma petite Monique, à dimanche. Il y aura de la musique; votre frère nous dira des vers, et puis on dansera jusqu'à sept heures.

Un tourbillon, un claquement de porte, Jacqueline était sortie.

La mère et les filles se regardèrent en souriant.

— Quel vil-argent ! dit Marie-Josèphe qui aimait beaucoup son élève.

Elle est bien jolie, concéda Monique, indulgente ; mais si gâtée !

— Je la trouve, en effet, assez mal élevée, dit lentement M^{me} Hautier. Il faudra bien de la patience à l'homme qui l'épousera.

Monique leva les yeux vers sa mère, et tout de suite rencontra le regard triste et calme de ses yeux noirs. La mère et la fille se comprirent silencieusement, et une inquiétude leur vint, comme si leur crainte mystérieuse s'augmentait de ce qu'elle était partagée.

Marie-Josèphe, occupée à déplier la layette, n'avait rien vu. Elle touchait avec chagrin ces petits vêtements si soigneusement conservés et qui ne lui serviraient plus. Michel n'était plus un bébé ; demain, ce serait un homme ; et elle n'aurait plus jamais la joie de tenir dans ses bras le poids tiède d'un nouveau-né, elle qui avait rêvé de famille nombreuse. Mais sa douleur même était sa consolation ; elle s'y complaisait, n'en sortait que pour s'occuper de son fils, de sa santé, de ses études, de son avenir.

Et M^{me} Hautier, en regardant les têtes penchées de ses deux filles, sentit tout à coup avec certitude que, dans l'angoisse insaisissable qui la poignait au sujet de Bernard, elle serait aidée, non par sa fille aînée, pourtant mûrie par la douleur, mais par Monique, dont le regard inquiet s'était croisé avec le sien.

L'heure arrivait d'aller chercher Michel au lycée. Marie-Jo s'en fut mettre son chapeau.

— Viens-tu, Monique ? demanda-t-elle à sa sœur, qui l'accompagnait volontiers.

— Non, je reste avec maman pour terminer ce rangement. Il faut voir ce que nous emportons comme ouvrages de pauvres au Roctel.

Marie-Josèphe s'en alla. Le parloir devint silencieux. M^{me} Hautier tricétait. Monique, debout près de la table, s'était arrêtée de plier le linge qu'elle tenait. Les bras retombés le long du corps, les yeux fixés sur sa mère, elle paraissait attendre.

La pendule sonna quatre heures, M^{me} Hautier releva la tête.

— Maman, dit Monique.

— Ma chérie ?

Monique vint s'agenouiller devant sa mère.

— Maman, je n'aime pas Jacqueline Lezoux.

— Tu as tort, ma chérie, elle est fort aimable pour ta sœur et pour toi.

— Non, maman, tu sais bien ce que je veux dire. Je n'aime pas Jacqueline, parce que j'ai peur que Bernard l'aime trop.

M^{me} Hautier se pencha brusquement et prit entre ses deux mains le visage de sa fille :

— Ton frère t'en a parlé ?

— Non, maman, dit Monique, surprise de la vivacité de sa mère; non, il ne m'a rien dit. Mais je l'observe. Je l'aime tant ! Eh bien ! il s'intéresse à elle, il lui parle plus qu'à tout autre; et puis, l'autre jour, en rangeant ses cravates, j'ai aperçu, dans son tiroir, un petit ruban couleur feu. Or, Jacqueline, à la fête de charité où nous avons vendu ensemble, avait un ruban comme cela à son cou. Elle l'a perdu, nous l'avons vainement cherché... et c'est ce ruban, j'en suis sûre, qui est dans l'armoire de Bernard.

M^{me} Hautier leva les sourcils dans une expression résignée et dit, d'une voix qui voulait être calme :

— Cependant, ma petite, il faudra bien que Bernard nous quitte un jour ou l'autre. Tu connais ses idées sur ce sujet : il veut se marier jeune. Tu ne peux pas l'empêcher de songer à une jeune fille qui lui plaît.

Monique se redressa d'un bond, véritablement offensée.

— Oh ! maman, je comprends très bien cela ! Moi aussi, je serais contente que Bernard se marie. Mais Jacqueline n'est pas la femme qu'il lui faut, elle est trop mondaine, trop poupée, trop riche aussi, car, malgré toutes les avances qu'elle lui fait, je ne serais pas étonnée qu'elle ne veuille pas de mon frère comme mari. Je ne comprends pas Bernard de se laisser éblouir par elle. Ah ! je

serais, au contraire, bien heureuse, s'il aimait une femme, tiens, comme Thérèse Orcines, ou bien comme Marthe. Voilà des femmes sérieuses, pieuses, dévouées; des femmes comme toi, maman chérie, comme notre pauvre Marie-Jo... Mais le voilà, pas un mot. Ou plutôt, tu vas voir, laisse-moi faire.

Bernard entra. Il embrassa sa mère et sa sœur, qui avaient repris leur travail, vint s'asseoir à sa table, trempa sa plume...

— A propos, Bernard, dit Monique, sans avoir l'air d'y prendre garde, Jacqueline Lezoux est venue nous inviter pour dimanche. Mais nous avons les Orcines à déjeuner.

— Quel ennui! fit Bernard en levant la tête. Ne peux-tu pas les changer de jour, maman?

M^{me} Hautier se mit à rire.

— Même avec une vieille amie comme M^{me} Orcines, le procédé me semble un peu cavalier, mon fils.

Elle scrutait attentivement le visage du jeune homme, dont un pli contrarié accentuait la lèvre inférieure.

— Tant pis, c'est dommage!

Monique eut pitié de lui.

— Heureusement, Jacqueline a trouvé la solution élégante : nous emmènerons Thérèse et Colette, si tu veux bien nous accompagner.

Bernard ne s'aperçut pas qu'il se trahissait.

— Allons, taquine, pourquoi ne me disais-tu pas cela tout de suite! Pour ta pénitence, va me chercher *La Vieille Maison* dans ma bibliothèque. Sûrement, on me demandera des vers. Chez Claude de Kervilly, je n'ose pas les dire moi-même, mais, là, c'est différent. Reviens vite, Monique; nous choisirons ensemble.

IX

M. et M^{me} Lezoux habitaient à Passy un luxueux hôtel au milieu d'un grand jardin. Ce dimanche-là, comme il faisait très beau, la maîtresse de maison avait décidé qu'on ouvrirait toutes grandes les portes-fenêtres et que la fête se passerait à la fois dans le jardin et dans l'hôtel.

Jacqueline, vêtue d'une tunique de soie rose brodée de vert vif, aidait sa mère et recevait les invités.

Le grand salon, où s'alignaient les chaises rouges et dorées de Belloir, commençait à s'emplir.

La matinée débuta par deux ou trois numéros sans importance. Puis Bernard Hautier fut prié de dire des vers.

Il était arrivé de fort méchante humeur. Monique n'en finissait pas de se préparer, Thérèse ne paraissait pas pressée non plus. Seule, la petite Colette, pour qui cette matinée était les débuts dans le monde, secondait l'impatience du jeune homme. Elle était rose et fraîche dans une robe blanche et ses cheveux étaient noués d'un ruban cerise. Thérèse en bleu pâle, Monique en gris l'encadraient.

Jacqueline vint à elles, leur serra la main avec effusion, et, tout de suite, s'empara de Bernard. Il fallait déplacer le piano, apporter une chaise, fermer une porte; Jacqueline lui donnait des ordres avec son sourire éclatant, et Bernard obéissait.

Vers cinq heures, le concert prit fin; les groupes s'égaillèrent dans le jardin.

A côté des massifs de fleurs éclatantes, les femmes semblaient de grandes fleurs épanouies. Ce n'était plus la correction un peu guindée de

la rue de Varenne. Les modes les plus hasardées se risquaient là : jupe ouverte sur une jambe impecable, corsages transparents aux épaules, nuances absurdes et charmantes.

Un parfum pénétrant habitait le jardin, mais il n'émanait pas des roses en buissons ni des branches penchantes; et, de même, les oiseaux eussent eu fort à faire s'il leur avait fallu couvrir le bruit de volière, petits cris, petits rires, que faisait cette réunion de gens selectes.

On entendait des phrases dans le genre de colles-ci :

— Oh! la Beauté! le culte de la Beauté!...

— Un meuble qui vient de Munich en droite ligne...

— On a beau dire, mon cher, il y a du talent chez les cubistes...

Colette ouvrait tout grands ses yeux. Une dame passa, arborant des cheveux du plus beau bleu, assortis à sa robe...

— Thérèse, Thérèse, chuchota la petite. Regarde cette dame qui a trempé ses cheveux dans la lessive.

Une autre avait un costume persan, la jupe de gaze lamée enroulée aux jambes comme une culotte de zouave.

— Est-elle déguisée? demanda l'enfant terrible.

Une musique lente et scandée commençait dans le salon; des couples s'étreignaient avec des gestes hiératiques, de lents tournoiements.

— Les derviches tourneurs? questionna l'incorrigible Colette, qui, du coin de jardin où elle dégustait une glace, voyait passer les danseurs devant les fenêtres du salon.

— Non, le tango, riposta Monique. Où est Bernard? Danserait-il, par hasard, cette danse à la mode?

Non, Bernard ne dansait pas. Il causait dans le jardin avec Jacqueline, accoudé à une balustrade qui dominait la petite pièce d'eau.

De grands cygnes s'y berçaient et reflétaient leur blancheur dans le tain foncé de l'étang. Jac-

queline laissait pendre le long de sa robe sa main trop chargée de bagues, et, se penchant sur l'eau, souriait de s'y apercevoir si jolie. Et Bernard, troublé, contemplait, dans cet étrange miroir, l'image inverse d'une Jacqueline aux yeux brillants, à la robe chatoyante, plus lointaine, certes, que les nuages qui, parfois, traversaient ce ciel d'été et se reflétaient aussi dans l'eau sombre.

— Vous quittez Paris, Mademoiselle ?

— Oui, dans une quinzaine. Nous allons à Dinard, cette année. Et vous ?

— Moi, comme tous les ans, au Roctel. C'est un petit village du pays de Caux.

— Vous y avez une propriété ?...

— Une maison toute simple qui était à mon grand-père, mais qui nous a vus tout petits. C'est notre patrie que ce Roctel. Je voudrais que vous le connaissiez.

Dans le miroir glauque de la pièce d'eau, Bernard voyait le visage immobile de Jacqueline. Elle écoutait d'un air absent. Un cygne, en nageant, vint déplacer le reflet : l'eau se moira en cercles qui s'élargissaient. Et comme si, sa fragile image effacée, plus rien ne contraignait Jacqueline à se pencher sur l'eau et à demeurer silencieuse, elle se redressa vivement.

— Entendez-vous, on joue une valse. Voulez-vous que nous la dansions ? C'est moi qui ai insisté pour qu'on nous donne des valses de temps en temps, au lieu de l'éternel tango que j'ai tant dansé cet hiver.

Elle leva ses minces épaules d'un air excédé et prit le bras de Bernard. Thérèse et Monique dansaient aussi avec des jeunes gens, et Colette, demeurée sur sa chaise, était allée bravement inviter une fillette de son âge et tourbillonnait avec elle.

Après la valse, Monique retrouva les deux sœurs.

— J'aime le bal, j'aime la valse, j'aime la vie, j'aime tout, lança Colette en prenant le bras de Thérèse d'un côté et celui de Monique de l'autre ;

mais j'aime encore plus que tout la glace à la framboise. Qui veut m'en offrir une?...

Sa gourmandise satisfaite, Colette voulut retourner danser; Monique et Thérèse préférèrent se promener dans le jardin.

Elles s'arrêtèrent, elles aussi, sur le pont rustique. L'eau a une secrète attirance sur les âmes. Celle qui coule et rit séduit les êtres joyeux; celle qui dort attire les cœurs mélancoliques, ceux qui cachent une peine secrète ou un espoir.

A la place même où s'était reflétée la double image de Bernard et de Jacqueline, Monique et Thérèse penchèrent leurs visages rapprochés.

— Quelle joie éprouve Colette! dit Thérèse avec un sourire indulgent de grande sœur. Pour moi, j'avoue que le bal ne m'a jamais grisée. Pas plus la première année où j'y fus que cette année qui est (voyons, personne ne peut entendre) qui est la sixième, si je compte bien.

— Moi non plus, avoua Monique, je ne suis pas folle du bal. Bernard a beaucoup aimé cela pendant un temps, avant son service militaire. Cela lui faisait plaisir de m'emmener. Puis, ensuite, c'est au théâtre que nous allions tous deux. Ça, c'était le bon temps. Cet hiver, il a repris goût au bal, ajouta-t-elle avec un soupir.

— C'est drôle, dit Thérèse, Bernard paraît si austère parfois, et il aime le monde.

— Oui, dit Monique d'un ton pénétré, Bernard aime le monde; mais combien de fois l'ai-je vu, étant rentré du bal à quatre heures du matin, se relever à six pour la messe, pour le patronage, pour la conférence de Saint-Vincent-de-Paul! Il semble qu'il y ait en lui une force de vie qui veut se dépenser et qui a peur de n'avoir pas le temps.

Le visage de Monique s'altérait, les beaux yeux couleur feuille morte se ternirent un moment.

— Que dis-tu là?

— Je ne sais pas, j'ai peur.

Les deux cygnes étaient remontés sur la berge et se secouaient au soleil. Un éclat de rire s'éleva par-dessus la musique.

Thérèse tressaillit. Combien de fois, au fond d'elle-même, avait-elle senti aussi monter une angoisse ? Elle tâchait de se raisonner, énumérait ses joies, ses espérances, disait à cette peine étrange :

— Qui es-tu ? D'où viens-tu ? Dis-moi au moins ton nom ?

Et toujours cette peine s'était dérobée, plus redoutable d'être anonyme.

— J'ai peur, répétait Monique, si calme d'ordinaire.

La musique, les parfums, un doigt de vin mousseux l'avaient ébranlée, excitée, et elle crispait ses mains à la balustrade.

Thérèse posa doucement la main sur l'épaule de son amie.

— Il faut prier, dit-elle d'une voix grave.

— Oh ! je prie ! Va, tu rirais, si tu savais... Tout à l'heure, en dansant, je pensais à toutes sortes de choses graves : la mort, le jugement, Dieu présent partout... Alors, j'ai dit en moi-même : *Jésus tendre comme une mère...* et cela m'a apaisée... Sûrement, le monsieur qui me tenait entre ses bras ne s'est pas douté de cela ! ajouta-t-elle en riant.

Thérèse riait aussi. L'ombre menaçante de l'angoisse s'éloignait.

Là-bas, les deux cygnes blancs s'étaient remis à l'eau et glissaient sans bruit sous les branches du saule pleureur.

X

Depuis de longues années, les Hautier et les Oreines passaient leurs vacances ensemble.

La maison du Roctel, qui venait du grand-père de Bernard, était une ancienne ferme au milieu d'une vaste cour. Au fond de cette cour et adossée au rideau de hêtres, le grand-père avait fait bâtir

une petite maison normande où son fils et sa jeune femme venaient passer les vacances.

Après son veuvage, M^{me} Hautier avait conservé l'habitude de venir au Roctel dans la demeure du défunt grand-père. Quant à la petite maison, elle la louait à M^{me} Orcines, heureuse de passer les vacances avec son amie.

Les enfants avaient joué ensemble sous les pommiers, ensemble ils avaient arpenté la falaise. Les vacances au Roctel étaient pour eux une oasis bienheureuse dans l'année.

Ils y pensaient à l'avance, revivaient leurs souvenirs pendant l'hiver, et, dès le mois de juin, se préparaient au départ.

Chacun trouvait là-bas ce qu'il aimait le plus : Colette et le petit Michel, de grands espaces pour vagabonder, le tennis et la bicyclette; Thérèse, la douceur du ciel entre les hêtres et le vent du large dont la caresse si forte et si douce est chargée de sel et de miel, parce qu'en venant de la mer, il a passé sur les trèfles des falaises. Monique faisait de longues visites à la petite église du Roctel, agenouillée au milieu des tombes.

Bernard, enfin, retrouvait sur cette terre normande l'inspiration qui lui parlait en phrases cadencées. Il écoutait se réveiller en lui, avec les voix de son père et de son aïeul, toutes les voix de sa race. La maison, la cour, les champs, tout lui parlait; et il se recueillait, et son œuvre mûrissait en lui comme le blé au soleil.

Enfin, M^{me} Hautier et M^{me} Orcines, au Roctel, vivaient de souvenirs. La première retrouvait, à l'ombre du clocher, une tombe aimée; l'autre revoyait les lointaines joies de ses fiançailles; et toutes deux coulaient des jours paisibles, travaillant et causant dans le petit salon de M^{me} Hautier, ou bien à l'ombre des pommiers devant la maison.

Jusqu'à Pascaline, tout heureuse de revoir son pays, et dont le caractère se lenifiait au lieu de l'exciter à l'air de la mer.

Et, cette année, M^{me} Orcines avait encore une raison de plus pour aspirer à ces vacances, car elle

devait retrouver sa fille aînée, Claire Arnoux. Les Arnoux, en effet, habitaient, non le Roctel, mais la petite ville la plus proche située dans la vallée à quelques kilomètres de la mer.

La mère de Thérèse et celle de Monique, que rien ne retenait à Paris l'été, pouvaient passer deux ou trois mois à la campagne. Il n'en était pas de même des parents de Marthe.

M. Jacquin ne prenait que quinze jours de vacances et sa femme n'aimait pas le laisser seul à Paris. Pour cette raison, et cédant aux instances de M^{me} Oreines, M^{me} Jacquin envoyait chaque année sa fille passer un mois au Roctel.

Ce séjour de Marthe parmi elles était une grande joie pour Thérèse, qui l'aimait tendrement, quoique, par une contradiction bien habituelle, Marthe lui préférât Monique, sans doute parce que l'amour qu'elle portait au frère la rapprochait de la sœur.

Et, pourtant, quelle charmante et affectueuse amie était pour Marthe cette silencieuse Thérèse, et de quelles prévenances elle l'entourait !...

Marthe venait de terminer une période d'examens. Thérèse attendait d'elle une lettre qui ne venait pas, et son cœur tendre s'inquiétait. Elle résolut d'aller elle-même aux nouvelles.

M^{me} Oreines, après une légère résistance, avait sacrifié aux nouveaux usages et permettait à Thérèse de sortir seule.

Un après-midi, donc, Thérèse prit le tramway qui traverse le bois de Vincennes pour se rendre à Paris.

On était à la fin de juin. Les arbres étaient dans tout l'éclat de leur verdoyante jeunesse. Encore un peu de temps, et les feuilles pâliraient, frappées d'un mal étrange, les buissons se dépouilleraient, l'herbe se fanerait, et le vent d'automne balayerait avec indifférence la radieuse parure de l'été.

A la barrière, une femme qui vendait des fleurs l'appela. Thérèse s'arrêta, toute contente, devant la hotte pleine d'œillets. Elle en choisit une douzaine d'un rose éteint. C'était la fleur favorite de Marthe; elle les disposerait avec un goût exquis,

les tiges conservées très longues et l'œillet retombant avec la grâce lassée des fleurs trop lourdes.

Thérèse aimait à donner des fleurs à Marthe, et, d'avance, tout en payant la marchande, elle songeait au sourire que son amie lui ferait pour la remercier, un sourire grave qui brillerait d'abord au fond des yeux avant de s'épanouir sur les lèvres.

Les Jacquin habitaient rue Ganneron, à cet endroit où la rue tourne et longe le cimetière Montmartre. Des fenêtres de l'appartement, on plongeait sur ce grand jardin silencieux.

Marthe était seule dans sa chambre. Une odeur de fruits chauds et de sucre emplissait l'appartement. M^{me} Jacquin, le visage empourpré, vint embrasser Thérèse, puis s'en retourna vers la cuisine. Parisienne, elle avait de traditionnelles coutumes de province, et, pour rien au monde, elle n'eût laissé la jeune domestique surveiller les confitures.

Thérèse embrassa son amie; et, tout de suite, avec cette clairvoyance que donne la tendresse, discerna des traces de lassitude sur son visage. Mais elle n'osa s'en alarmer tout haut : elle connaissait l'ombrageuse fierté de Marthe. A une question posée imprudemment, à un air de pitié ou d'inquiétude, celle-ci répondait par un ton bref et une dénégation. Habitée à dissimuler sa peine, M^{me} Jacquin ne tolérait pas qu'on devinât même sa fatigue.

Aussi, Thérèse, qui croyait voir des larmes sous les paupières gonflées de Marthe et qui eût voulu questionner son amie et la consoler, lui dit tout simplement :

— Comme il fait chaud, aujourd'hui, à Paris !

Marthe, déjà, se tenait sur la défensive, car elle avait remarqué le coup d'œil apitoyé de Thérèse. Elle eut un sourire détendu et répondit gaiement :

— Petite banlieusarde ! Il est vrai que La Varenne est plus agréable que notre Butte, à cette époque-ci.

— Bah ! dit Thérèse, encore trois semaines de patience, et nous serons au Rœtel.

Le visage de Marthe se contracta de nouveau.

— Je ne sais si je pourrai y aller cette année.

— Pourquoi ? s'exclama Thérèse. C'est pour tant de fondation. Quelle bonne raison aurais-tu ?

— Mais j'en ai plusieurs, des raisons. D'abord, mes études, auxquelles un arrêt d'un mois porte préjudice ; et puis, surtout, la santé de papa qui n'est pas très bonne, en ce moment.

Thérèse s'était assise sur un tabouret bas et regardait son amie dont les yeux bleus fuyaient les siens et se fixaient obstinément au loin, sur le grand jardin encombré de dalles blanches.

A la vérité, Marthe se cherchait à elle-même un prétexte pour fuir cette villégiature trop douce, capable de fortifier encore son amour.

L'hiver, chaque fois qu'elle rencontrait Bernard dans le monde, elle en ressentait une joie, un trouble violent ; mais, le lendemain, sa vie à elle, studieuse et active, la reprenait : elle échappait à l'idée fixe.

Dans la joyeuse liberté des vacances, il lui fallait un grand courage et un grand empire sur elle-même pour ne pas se trahir.

C'était, dès le matin, le pas de Bernard sur le gravier de la cour, les repas pris souvent ensemble, les jeux, la camaraderie du tennis, les longues promenades ; c'était l'heure du coucher du soleil qu'ils regardaient ensemble descendre dans la mer ; c'était la fleur du talus, l'étoile du berger, le son des cloches dans la vallée, la poignée de main soir et matin... Tout cela, Marthe, déprimée par une année de lutte avec elle-même et de travail intellectuel, ne se sentait pas la force de l'affronter. C'est que les années avaient passé. Les premiers temps de son amour, Marthe se disait :

— Bernard est jeune ; les quelques mois qu'il a de plus que moi ne suffisent pas à le faire mon aîné. Il faut que son esprit mûrisse.

Plus tard, elle avait pensé :

— Un jour, il verra bien que je l'aime.

Mais, maintenant, Marthe regardait au miroir son fin visage de blonde que, déjà, d'imperceptibles rides griffaient aux tempes, et elle se disait :

— Comprendra-t-il jamais ?

... Thérèse, avec la pénétration des êtres qui ont une grande force aimante, sentit qu'il y avait une autre cause, mystérieuse, mais puissante, à coup sûr, qui faisait hésiter Marthe au seuil du départ. Mais, de nouveau, elle n'osa pas formuler sa pensée et se borna à répondre :

— Tes études ne peuvent souffrir d'un mois de repos, Marthe. Tu es fatiguée intellectuellement, tu as besoin, au contraire, du calme du Roctel. Quant à ton père, ses rhumatismes ne sont pas plus graves cette année que l'année dernière. Tes parents eux-mêmes t'engagent à prendre tes vacances. Enfin, ajouta-t-elle d'une voix plus basse et presque humblement, il y a moi, Marthe, qui aime tant t'avoir ! Cette année, je n'ai plus ma sœur Claire. Elle viendra bien de temps en temps nous voir, mais ce n'est plus la même chose. Si tu ne viens pas, je serai si seule !

— Tu as Monique, répondit Marthe, d'un ton bref.

— Monique ? elle est un peu lointaine, tu sais. Elle a son patronage, les chants des petites filles, l'entretien des linges d'église. Et puis Bernard l'accapare beaucoup. Moi, je resterai toute seule, et la vie est si lourde !...

Thérèse avait prononcé ces derniers mots avec un accent si déchirant, elle avait rejeté sa tête en arrière avec une telle expression de détresse que Marthe, effrayée, se pencha sur elle.

— Qu'y a-t-il, mon petit ? demanda-t-elle tendrement. As-tu un chagrin que j'ignore ?

— Non, Marthe, répondit vivement Thérèse ; c'est tout à fait stupide à moi de me laisser aller ainsi. Mais j'ai peur...

— Peur, et de quoi ?

— Mais peur sans raison, peur de l'avenir, peur de la vie...

— Oui, c'est cela, répéta Marthe, comme si

elle écoutait en elle un écho à ces paroles, la peur de la vie, une lassitude profonde...

— Une vague de tristesse qui vous submerge sans raison...

— Un tremblement d'hésitation, l'impression d'être devant une porte; on tient une clef, on tâtonne, on n'ose pas ouvrir...

— Oh! oui, Marthe, c'est cela! Il me semble que toute mon enfance a été comme un jardin gardé de hautes murailles. Mais je n'y puis demeurer, il me faut passer les portes d'or qui me défendaient de la vie!... Et je tremble à l'avance, je redoute le chemin qui est au delà...

— Moi aussi, avoua Marthe, qui si rarement s'épanchait; moi aussi, j'ai souvent une grande frayeur de la vie.

— Monique elle-même m'a avoué dimanche qu'elle avait, parfois, cette même lassitude. D'où cela vient-il, Marthe, que notre génération soit ainsi?

— Il me semble que je tiens si peu à la vie! dit Marthe rêveusement.

— Et moi non plus, répéta Thérèse, la mort ne me fait pas peur... Ce serait si simple!

Devant elles, presque à leurs pieds, le cimetière verdoyait, plein de chants d'oiseaux. Dans une allée, près du mur, une femme en noir priait, agenouillée sur une tombe neuve.

M^{me} Jacquin traversa la pièce, toute souriante :

— Je cherche mes lunettes. Tu ne les as pas vues, mignonne? Eh bien, Thérèse, vous venez faire des projets de vacances avec votre amie? Amusez-vous, mes enfants, c'est de votre âge.

Et elle disparut. Thérèse et Marthe échangeaient un sourire mélancolique.

— Pauvre chère maman! dit affectueusement M^{me} Jacquin, c'est qu'elle est persuadée de la vérité de cet aphorisme!... Nous sommes plus vieilles que nos mères, Thérèse. Est-ce parce que nous connaissons trop ou trop peu la vie que nous la redoutons ainsi?

Thérèse ne répondit pas tout de suite; au bout

d'un moment, elle dit lentement en regardant les tombes :

— C'est mal à nous de manquer de courage, Marthe. Il ne faut plus nous laisser envahir ainsi par la tristesse. J'ai vu, l'autre jour, une fille du peuple qui a une vie de privations et de deuils; eh bien, elle est gaie. Tâchons de faire comme elle, nous qui sommes plus heureuses qu'elle. Nous nous aiderons toutes les deux, veux-tu ?

— Je veux bien, dit Marthe avec gravité. Je crois aussi que nous avons tort de nous attrister ainsi. Il faut avoir plus de confiance en Dieu. Oui, nous nous aiderons.

— Alors, viens au Roctel.

Marthe avait trop lutté; elle n'en pouvait plus.

— Oui, j'irai, dit-elle.

XI

C'était par un beau jour de juillet que Thérèse Orcines, toute joyeuse, avait fait claquer sur les murs les volets de la petite maison.

L'odeur humide qui dort dans les pièces inhabitées achevait de s'évaporer. Le soleil pénétrait à flots, faisant reluire un meuble, étinceler un cuivre, éclater la blancheur d'un rideau.

Ce pavillon, construit quelque trente ans auparavant, était un chalet normand aux toits en pente, aux poutres apparentes, peintes en noir sur le crépi blanc. En bas, la salle à manger et le salon; la cuisine dans un appentis derrière la maison; au premier, la chambre de M^{me} Orcines et celle de Claire, que Colette occupait, maintenant, au second, la chambre de Thérèse et la manarde de Pascaline. C'était meublé légèrement : cretonne et pitchpin, dont les senteurs étaient familières aux enfants. Les vieux meubles de fa-

mille, horloge, profondes armoires, dressoir de chêne avec son vaisselier chargé d'assiettes anciennes, tout cela était demeuré dans la vieille maison qu'on apercevait à l'autre bout de la cour herbue plantée de pommiers.

Cette vieille maison, c'était le bâtiment de ferme, allongé, avec ses pièces en enfilade. Primitivement, il n'avait été formé que d'un rez-de-chaussée, comme toutes les fermes du pays; mais M. Hautier avait fait surélever sa maison l'année d'avant sa mort. Marie-Josèphe venait de se marier, et son père voulait lui offrir un appartement dans sa vieille maison.

C'est ainsi que cette ferme en pierres blentées portait, comme une coiffure bizarre, un toit haut et long aux fenêtres mansardées.

Mais la façade de la maison, les murs des étables et des granges, chaque bâtiment de la cour, et jusqu'aux hêtres des talus, disparaissaient sous les rosiers grimpants. A force de soins et malgré la rudesse du climat, M^{me} Hautier savait préserver ses arbustes du froid précoce, des gelées tardives et des tempêtes de la mer. Elle avait, en effet, pour cette roseraie improvisée, une sorte de culte, car chaque rosier avait son histoire.

Tous les ans, le 15 août, à la fête de sa femme, M. Hautier avait l'habitude de lui offrir un rosier. Après sa mort, les enfants avaient continué la tradition.

Ce jour-là, M^{me} Hautier trouvait l'arbuste à sa place à table. Elle feignait une grande surprise, embrassait à la ronde, et, suivie de tout son monde, sortait dans la cour pour chercher un emplacement pouvant convenir à son nouveau pensionnaire.

Depuis trente ans, plusieurs rosiers étaient morts que d'autres avaient remplacés. M^{me} Hautier les connaissait tous par leur date : 1910 était un Crimson aux pompons roses; 1895, un bouquet de la mariée, dont les fleurs avaient une odeur amère; 1912 s'épanouissait le premier, tandis que 1901 mûrissait lentement, comme des fruits, ses énormes fleurs couleur thé.

Et la vieille demeure du Roctel, sous cette floraison inattendue, offrait un vivant symbole. La tendresse qu'exprimaient ces fleurs rajeunissait les vieilles pierres; et la maison, mère indulgente, accueillait les enfants avec le même sourire que celui qui s'épanouissait sur le visage fatigué de M^{me} Hautier.

Thérèse, donc, se réinstallait. Elle disposait sur la cheminée de sa chambre les photographies et les bibelots qu'elle aimait.

Dehors, on entendait les rires de Colette et les abois de *Fram*, le grand terre-neuve, ami des vacances, qui, tout l'hiver, demeurait chez les fermiers du Roctel.

De sa fenêtre un peu en mansarde, Thérèse voyait un coin de la cour avec un pan de mur et le vieux puits enguirlandé de roses; sur une corde, entre deux pommiers lourds de pommes, du linge blanc claquait au vent; des poules caquetaient à l'entrée du hangar, et, entre les hêtres, dont le talus entourait la ferme, on apercevait le rutillement blond des blés.

Dans la maison Hautier, Monique, Marie-Josèphe s'installaient, elles aussi; et Michel, que sa mère habituait au travail discipliné, assis devant le piano, étudiait ses gammes avec application.

Marthe avait eu vite fait de vider sa malle; et, sur le refus affectueux de Thérèse, à qui elle avait offert de l'aider, elle était sortie de la propriété et, solitaire, elle avait marché vers la mer.

Le haut plateau de la falaise, à quelque distance de la maison, s'arrêtait net et surplombait la plage d'une centaine de mètres par un mur lisse et blanc.

Le danger était extrême de s'aventurer trop au bord. Cependant, les jeunes Hautier connaissaient un sentier abrupt dont le schiste s'effeuillait sous les pas et qui aboutissait à une étroite plate-forme gazonnée. Cette plate-forme avait, disaient les imprudents, la forme d'une salière; on y tenait cinq ou six, pas plus, et encore, à con-

dition d'y demeurer assis ou allongé sous peine de vertige.

Et, là, on avait une vue admirable.

C'était dans cette salière de la falaise que les jeunes gens venaient, chaque soir de vacances, voir le soleil se coucher; et c'était là que Marthe, par ce matin de juillet, dirigeait sa promenade. Elle atteignit le sentier dangereux et s'étendit sur l'herbe, au-dessus de l'abîme.

La mer était à l'infini d'une douce nuance grise; les falaises s'arrondissaient en une molle courbe et des rochers bruns s'allongeaient à leurs pieds. La mer descendait, les déconvrant un peu plus chaque minute, et sa plainte douce emplissait le silence.

Près de Marthe, deux mouettes passèrent, déchirant l'air d'un cri strident.

— O beau jour, soupira Marthe, *glorious day!*... comme je vous aime!

Il n'était pas permis d'être triste devant cette mer paisible où riait le soleil. A peine un peu de mélancolie pouvait-elle embrumer l'âme, comme ces légers nuages qui traînaient à l'horizon. Mais, par un reflet, Marthe les vit s'outler d'or et sourit.

— Jour glorieux! répéta-t-elle.

Bernard devait arriver le soir même au Rocfel; et Marthe, toute reprise par son amour, oubliait ses tristesses passées. Il était temps de vivre, l'attente silencieuse ne suffisait plus : il fallait franchir les portes d'or, derrière quoi se cachait l'avenir et peut-être le bonheur.

Peut-être avait-elle tort de dissimuler si soigneusement son secret. N'aurait-elle pas dû l'avouer à Monique, par exemple, qui aurait pu la servir?

Les mouettes, de nouveau, l'entouraient et elle leur parlait.

— Vous ne vous posez jamais que sur les flots qui sont votre demeure mouvante et amère. Moi aussi j'ai longtemps volé dans la tempête, à mouettes; mais il me faut maintenant un cœur pour me reposer...

Et tandis que Marthe s'exaltait, couchée dans l'herbe au flanc de la falaise, Monique, qui avait achevé sa tâche, priait à l'église, et, humblement, disait à Dieu :

— Que voulez-vous de moi, ô mon Maître? Voici qu'il est temps que ma vie se fixe : j'attends votre parole. Serai-je épouse et mère comme ma sœur? Voulez-vous de moi dans un cloître? Faites de moi ce qu'il vous plaira, ô mon Dieu; mais montrez-moi la voie, indiquez-moi vos sentiers, car je suis sur le seuil de mon avenir et je n'ose avancer sans votre aide.

Mon Amour inconnu, écrivait Thérèse dans sa petite chambre, tandis que les rires de Colette ajoutaient des ritournelles aux patientes gammes du petit Michel, *mon Amour inconnu, je vous désire et je vous appelle. Le trouble est dissipé. Je reviens à vous tout entière. Pardonnez-moi. Je ne songe qu'à toi et j'attends ta venue, mon bien-aimé. O visage inconnu de mon ami, je me penche vers vous dans la lumière du soleil, et je vous donne mon baiser.*

Or, ce dimanche-là, l'Autriche déclarait la guerre à la Serbie.

XII

Le lendemain, les deux familles s'étaient réunies à dîner pour fêter l'arrivée de Bernard. Celui-ci paraissait légèrement soucieux. Monique et Marthe s'en inquiétaient, chacune secrètement.

Pascal Arnoux et sa femme s'étaient joints à eux. Pascal était un jeune et robuste garçon à la physionomie ouverte. Il paraissait tendrement épris de Claire. Elle, de son côté, se tournait de temps en temps vers son mari pour lui sourire et l'approuver.

L'aînée des Orcines était brune comme Co-

lette, avec des yeux noisette d'une douceur un peu passive; sa personnalité était complètement absorbée par celle de Pascal, qui bavardait gaie-ment et racontait ses débuts d'industriel. Il venait d'acheter une filature. L'affaire, établie sur des bases modestes, semblait devoir prendre rapidement de l'extension. Il avait d'importantes commandes en train; et, si les grèves ne l'empêchaient pas de les exécuter dans les délais voulus, il en pouvait espérer de beaux bénéfices.

Bernard s'était laissé distraire par les récits de son ami Arnoux. Celui-ci continuait d'exposer ses travaux. C'était un être enthousiaste et généreux : il avait tenté d'améliorer la condition des ouvriers. Une société de secours mutuels fonctionnait dans son usine; il avait loué en son nom quelques maisons qu'il sous-louait à ses ouvriers dans les meilleures conditions.

Mais ce n'était pas tout que d'assurer le bien-être matériel; Pascal voulait distraire ses ouvriers, tout en les rendant meilleurs. Il avait installé une bibliothèque à l'usine, en même temps qu'il faisait aménager un stand de tir où les jeunes gens venaient s'exercer le dimanche.

— Pascal est un vrai patron chrétien, disait sa petite femme avec admiration.

Bernard s'animait aussi. Il racontait son patronage de Paris, ses conférences, tout le bien qu'on y faisait, tout celui qui allait naître.

— Et, pourtant, dit Pascal, on dit Paris si corrompu! Voyez cette bone?

Et il désignait une pile de journaux de la semaine passée, où s'étalait le plus scandaleux des procès.

La conversation dévia. On parla de cette affaire, qui passionnait l'opinion.

Les jeunes filles, si pures soient-elles, ne peuvent, à notre époque, être complètement ignorantes de ces turpitudes; et c'est peut-être cela qui les rend si craintives, à certaines heures, devant la vie qui s'ouvre.

Après le dîner, M^{me} Hautier proposa de recon-

LES INÉPOUSÉES

75
duire le jeune ménage jusqu'à la grand'route. Tout le monde accepta.

Quand ils se séparèrent à l'angle du chemin, Pascal et Claire, au bras l'un de l'autre, descendirent la route blanche vers la vallée, les autres remontèrent entre les talus verdoyants des caïsses.

La lune était brillante au ciel; une odeur d'aulx et de feuilles mouillées flottait entre les arbres. Les groupes, inégalement, se partagèrent.

Les deux mères pressaient le pas, trouvant la nuit fraîche; Colette et Marie-Jo, pour empêcher Michel de s'endormir, le faisaient sauter entre elles deux; Thérèse et Marthe s'étaient rapprochées, et, comme Monique allait les rejoindre, Bernard l'avait retenue par le poignet.

— Reste près de moi, il faut que je te parle.

Monique, doucement, marchait auprès de lui et réglait son pas sur celui de son frère, ce pas allongé duquel le grand-père Hautier arpentait lui aussi, ces mêmes chemins.

— Il faut que je te parle, répéta Bernard d'une voix étouffée. Depuis quelque temps, je voulais te le dire, mais je n'osais pas. Peut-être as-tu deviné?... J'aime M^{lle} Lezoux.

Monique ne broncha pas; seulement, dans l'ombre, elle joignit convulsivement les mains.

— Eh bien, reprit Bernard presque violemment, tu n'as pas entendu? Pourquoi ne me réponds-tu pas?

Il sentait bien, au contraire, que le silence de Monique lui répondait à haute voix.

— Que veux-tu que je te dise, mon frère? dit enfin Monique. Toutes les objections que je te ferais, tu te les as déjà faites à toi-même. Je te connais trop pour ne pas le savoir.

— Mais, toi, qu'en dis-tu? continua Bernard d'un ton plus doux. Que penses-tu de Jacqueline?

Pour prolonger leur conversation, ils s'étaient arrêtés tous deux le long du haut talus qui limitait la propriété. Les autres avaient déjà franchi la barrière; on les entendait se souhaiter galement bonsoir.

Monique regardait son frère debout devant elle. La lune éclairait en plein son visage et ses yeux sombres. Il mordait sa moustache, d'un air impatient. Au revers de son veston fleurissait une ecabieuse que le petit Michel y avait mise. Combien de fois, après ce jour, Monique devait se rappeler cette image de son frère, pâle et tourmenté à cause de cet amour qui l'avait pris.

De nouveau il s'emporta :

— Eh bien, Monique ?

Monique étendit la main derrière elle, comme pour s'appuyer, et sentit la terre froide du talus. Elle frissonna un peu.

— Je crains que tu ne sois pas heureux, dit-elle.

— Pourquoi ? Jacqueline a une âme très profonde. Elle est gaie, mais elle cache sous son rire d'enfant une maturité de femme. Elle a beaucoup de jugement, un esprit vif et cultivé, un cœur généreux.

Monique eut envie de dire :

— Si tu crois la connaître si bien, pourquoi me demandes-tu ce que j'en pense ?

Mais elle ne dit rien.

Ils se remirent à marcher.

— Monique, j'ai besoin de toi. Je ne sais pas si M^{lle} Lezoux a deviné mon affection... mon amour, ajouta-t-il avec un peu d'hésitation. Je voudrais savoir ses sentiments à mon égard. Toi qui corresponds avec elle, tâche de les connaître. On se livre plus volontiers par lettres. Dis, le feras-tu ?

— Je veux bien, dit laconiquement Monique.

Bernard atteignait la barrière de bois; il la fit tourner vivement.

— Merci, chérie ! Je t'aime bien. Je suis tellement heureux !

La maison Hautier apparaissait, solide et sûre; et Bernard, tout à sa joie, croyait voir errer sous les pommiers le fantôme léger de Jacqueline, avec sa robe chatoyante et ses cheveux noirs.

Mais ce n'était pas Jacqueline qui errait dans

le verger du Roctel, c'était la sombre divinité qui, en ces derniers jours de juillet 14, aiguissait silencieusement sa faux.

XIII

Ce samedi-là, ils étaient réunis tous sous les pommiers de la cour.

M^{me} Orcines et M^{me} Hautier tricotaient; Marie-Josèphe brodait un col pour son fils; Marthe tenait un livre qu'elle ne lisait guère; Colette, assise dans l'herbe, jouait avec le petit garçon et le chien, et Monique, patiemment, donnait à Thérèse une leçon de filet. Bernard était descendu chercher les journaux à la ville.

Un silence étrange pesait sur le groupe. Colette elle-même n'osait pas rire tout haut des ébats de *Fram* qui se roulait dans l'herbe avec son petit maître.

Un pas résonna dehors, la barrière tourna, Bernard parut.

— Eh bien? jetèrent les deux mères avec un tel cri d'angoisse que les jeunes filles se regardèrent, surprises.

— Eh bien! mais cela s'arrange, dit Bernard, avec une tranquillité parfaitement jouée.

Il prit une chaise de jardin et vint s'asseoir à côté de sa mère. Celle-ci l'embrassa avec force.

— Bien vrai?

— Mais oui, maman. Il se peut que la mobilisation ait lieu, en réponse à la mobilisation allemande; mais ce ne serait qu'une simple démonstration militaire, une façon de nous priver de vacances, quoi!

Son air paisible ne trompa pas Monique.

— Tu as les journaux? dit-elle.

— Oui. Jaurès a été assassiné, hier.

— Mon Dieu ! s'exclamèrent quelques voix.

— Y a-t-il une corrélation quelconque, commença M^{me} Orcines, entre l'état des choses... ?

— Aucune, chère Madame; cet assassinat est l'œuvre d'un fou... Laisse ces journaux, Monique, et va me chercher un verre de cidre, je meurs de soif.

Docilement, Monique se leva.

Bernard avait pris son neveu sur ses genoux.

— Oncle Bernard, dit l'enfant, est-ce que, sur les journaux, on raconte qu'il va y avoir la guerre ?

— Il n'y a plus d'enfants ! s'exclama Bernard, avec un rire un peu trop nerveux. Sais-tu seulement ce que c'est que la guerre, jeune homme ?

Dans l'air calme, une cloche tinta.

— Qu'est-ce ? dit M^{me} Hautier. Le feu ?

Mais Bernard s'était levé brusquement, mettant à terre l'enfant effrayé.

— Non, maman, c'est...

— C'est la mobilisation, acheva Monique, qui avait compris, en voyant la subite pâleur de son frère.

Ce fut une minute de stupeur. Les mains s'étaient jointes, les regards s'évitaient. Ces gens qui se chérissaient tendrement et qui n'aimaient pas se le dire, avaient, selon la délicate expression de Bourget, peur de se sentir sentir. En aucune occasion ne se révélait plus nettement le caractère de leur tendresse.

Ils avaient tous mesuré en un mot l'horreur de la chose accomplie, l'angoisse de l'heure, le départ des bien-aimés, les deuils, peut-être, de demain. Les mères tremblaient en songeant à la guerre de leur enfance et se disaient :

— Hélas ! revoir cela !

Les jeunes filles frémissaient devant les douleurs devinées. Bernard... mais qui pouvait savoir ce que pensait Bernard quand il disait de sa voix grave et douce :

— Bon ! quand je vous le disais !... Voilà mes vacances perdues : je suis mobilisable lundi matin.

Cette bravoure un peu gouailleuse, cette application touchante à ne pas paraître touché, ce souci de ne pas alarmer les siens, cette pudeur des émotions étaient évidemment le signe auquel se reconnaissaient ces êtres si proches par le cœur et dont l'amitié était une sorte de parenté choisie.

Marthe ne se montra pas moins forte.

— Mes parents vont être inquiets, il faut que je rentre à Paris. Savez-vous si j'ai un train ce soir ?

— Il y a, d'ordinaire, l'express de 9 h. 10... mais, aujourd'hui ?... Le plus simple serait d'aller voir à la gare. Voulez-vous que...

Elle le prévint.

— Non, merci, Bernard, restez ici, je vais y aller moi-même.

Il n'insista pas. Elle entra dans la maison pour y prendre son chapeau et ses gants, et, rapidement, mais sans précipitation, s'en alla vers la gare.

Un peu après, Thérèse prétextait une course à faire au village et s'en fut aussi dans les champs, mais du côté de la mer. Tant qu'elle avait été devant les autres, elle avait réprimé son émotion, mais, toute seule, elle courait, les poings fermés, les yeux fous.

Elle atteignit la salière de la falaise et s'y abattit en sanglotant, la tête sur les bras repliés.

Autour d'elle, l'air était paisible. Le tocsin s'était tu ; un silence profond baignait toute chose. Thérèse n'entendait que le souffle épuisé de la mer et le tic tac régulier de la montre qu'elle portait au poignet. C'était le cadeau que Claire lui avait fait en se mariant, et, à cette petite voix rythmée qui lui parlait de sa sœur, si douloureusement éprouvée par le proche départ de Pascal, les pleurs de Thérèse redoublèrent. Elle soupira dans ses larmes :

— Tout est si beau, tout est si calme !... Mon Dieu, ce n'est pas possible ; mon Dieu, avez pitié !...

Puis elle songea qu'elle prierait mieux à l'église et revint vers le Rectel.

Dans la nef sombre, il y avait quelques femmes agenouillées. On entendait un bruit confus de sanglots.

Thérèse aperçut la silhouette de Marthe, le visage dans les mains et les épaules frissonnantes. Près de l'autel, à côté de l'harmonium qu'elle aimait, Monique priait, les yeux fixés sur le crucifix; Thérèse s'agenouilla à son tour et attendit ses amies.

Quand elles sortirent, elles étaient calmées. Monique prit le bras de Thérèse et celui de Marthe, et, toutes trois, silencieusement, reprirent le chemin.

Elles arrivèrent au Roctel en même temps que les Arnoux. Pascal était pâle et une ride profonde séparait ses sourcils. Claire était nerveuse.

Quand elle entra dans la cour, sa mère lui tendit les bras; elle hésita une minute avant de s'y jeter. Ce fut, d'abord, à Marie-Josèphe qu'elle courut, et ce fut la veuve qui reçut la première le baiser en larmes de la jeune femme.

XIV

Marthe devait partir pour Paris le soir même. Elle monta faire sa malle. Monique la suivit. Thérèse était demeurée auprès de sa sœur.

Marthe, les yeux secs et brillants, procédait en hâte au rangement de ses affaires. La sœur de Bernard, accoudée à une table, la regardait faire avec une singulière attention.

— Tu as des parents qui doivent partir? questionna-t-elle.

— Oui, dit Marthe brièvement; mon oncle, qui est officier, et mes deux cousins.

De nouveau, le silence se fit, Marthe semblait hésiter, son visage se creusait d'anxiété.

LES INÉPOUSÉES

— Monique, j'ai aussi... j'ai aussi quelqu'un que j'aime; il ne le sait pas. Dois-je le lui dire?

Et, dans un mouvement imprévu, Marthe, la fière Marthe, s'était agenouillée près de son amie et levait les yeux d'un air implorant.

Monique devina-t-elle l'angoisse des yeux bleus levés vers elle et voulut-elle leur épargner une douleur?

— Non, Marthe, dit-elle fermement, ne lui ôte pas son courage; laisse-le partir et attends-le.

— Je l'attendrai, dit Marthe avec solennité.

D'en bas, on appelait les jeunes filles : les Arnoux s'étaient offerts pour reconduire Marthe à la gare. Ils s'y rendraient à pied, car elle ne devait pas se charger de bagages : sa malle attendrait au Roctel que le trafic du chemin de fer fût redevenu normal.

L'heure passait. Marthe prit brièvement congé de ses amies, serra la main de Bernard et passa le seuil du Roctel.

Sur le chemin, dans le crépuscule rose, Pascal et Claire, sans s'occuper de Marthe, se penchaient tendrement l'un vers l'autre; et Marthe, toute seule, étouffait ses sanglots et s'en allait.

Les habitants du Roctel gravissaient leur voie douloureuse; et, dans le train où elle avait à grand'peine trouvé place, assise sur sa valise dans un coin du couloir bondé, celle qui aimait Bernard regardait le ciel laiteux de cette nuit d'été.

Aux gares, un brouhaha inaccoutumé emplissait l'air; la foule circulait, bruyante, mais point houleuse, au milieu des bagages entassés. C'était, ces bagages, l'espoir des vacances heureuses; le berceau d'un enfant, sa baignoire, sa petite voiture se détachaient dans l'amoucellement des malles et des paniers.

Les employés avaient un brassard. Des jeunes hommes portaient en chantant. Un train de marins se vida dans une gare, et ce fut un fourmillement de cols bleus et de bérêts.

Le train avançait lentement. Marthe ne pou-

vait fixer son esprit étrangement dédoublé. Une douleur profonde saignait en elle, elle se répétait à mi-voix :

— C'est fini ! c'est fini !...

Mais elle ne pouvait suivre sa pensée plus avant et s'intéressait seulement aux volutes blanches de la fumée que le vent rabattait sur les champs de blé, le long de la voie.

XV

Au dîner, Bernard avait essayé d'animer la conversation en rapprochant cette guerre, qui, forcément, serait courte et heureuse, des grandes manœuvres jadis suivies par lui avec intérêt.

Le petit Michel l'écoutait plein d'admiration. Bernard avait raconté les marches et les contre-marches dans les champs, les repas dehors, les nuits sous la tente.

— Heureusement que nous sommes au mois d'août, disait-il; nous aurons moins froid.

Mais, le dessert achevé, il avait prétexté des lettres à écrire et sa cantine à faire, et il était remonté seul dans sa chambre.

Il s'accouda à sa fenêtre. La nuit était d'une limpidité de cristal; la lune baignait la maison et glissait entre les pommiers, dont les ombres torses se projetaient sur le sol. Un chat miaula au loin, et, tout près, dans le poulailler, un coq chanta.

— Coq qui chante à minuit annonce la guerre, pensa Bernard.

Et l'exactitude du présage le fit presque sourire.

Il quitta la fenêtre et vint s'asseoir à sa table de travail. En attendant la main, il caressait ses livres, ses cahiers. Sous ses yeux était un poème

inachevé. Il avait été, le matin, dérangé dans son travail, et sa plume gisait en travers de la page à moitié noircie.

Bernard prit la plume et, d'un mouvement inconsideré, la porta à ses lèvres. Sa plume!... Son orgueil et son espoir!...

N'était-ce pas sur la consolante prédiction de Claude de Kervilly qu'il s'était senti digne de l'amour de Jacqueline?

Il entendait la voix faible et pénétrante du vieux maître :

— Vous serez quelqu'un dans le monde poétique de France.

Eh quoi! il faudrait renoncer à tout cela, à ses rêves, à ses travaux, à ses légitimes espérances!... Il faudrait donc mourir!

Il se répéta tout bas : mourir!...

Et il voyait Jacqueline avec ses cheveux sombres sur sa nuque blanche, ses yeux, son sourire...

Puis, sans transition, le visage de Jacqueline disparut; et celui qu'il vit dans son souvenir, ce fut le visage d'un de ses amis, qui, l'année précédente, avait succombé à une fièvre typhoïde.

Ce garçon, officier riche et intelligent, s'était vu mourir avec une lucidité singulière et avait dit à Bernard, qui venait le voir, un des derniers jours de sa maladie :

— En pleine bataille, une balle au cœur, voilà la mort que je voulais; et je meurs de la fièvre dans mon lit.

Bernard avait pleuré cet ami; et voici qu'il lui apparaissait, ce soir, avec une netteté angossante; et il entendait la voix entrecoupée du moribond :

— En pleine bataille... une balle au cœur...

Bernard posa la main sur sa poitrine, où, subitement, une douleur venait de l'étreindre. Puis il prêta l'oreille.

Dans la chambre voisine, qui était celle de son neveu, Marie-Josèphe parlait à haute voix.

— Michel serait-il malade? pensa-t-il avec in-

quiétude, et, en deux pas, il fut dans la pièce.

Michel, en chemise de nuit, pleurait, et sa mère le grondait.

— Figure-toi, dit-elle à son frère, que j'ai mis au lit ce méchant enfant, il y a une heure; et, comme je viens voir s'il dort bien, je le trouve couché par terre sur le tapis. Pourvu qu'il n'ait pas attrapé de mal!... On a bien besoin de cela encore! Pourquoi as-tu fait cela, petit monstre?

Et la jeune femme, exaspérée, secouait le garçonnet par l'épaule.

— Voyons, Michel, dit Bernard, d'un ton conciliant, réponds à ta mère.

— Eh bien, c'est toi, dit l'enfant, entre ses sanglots, c'est toi qui m'as dit... tu n'auras pas de lit, demain, oncle Bernard; tu coucheras sur la terre... Je voulais, moi aussi, faire comme les soldats.

Bernard, ému, embrassa son neveu; et, tandis que Marie-Jo recouchait son fils en le grondant, il revint dans sa chambre.

Il était calmé. Il marcha vers la cheminée et regarda les photographies qui la garnissaient. Il prit entre ses mains un daguerréotype qui représentait ses grands-parents, le jour de leur mariage.

C'était cet homme-là qui, plus de quarante ans auparavant, avait été emmené en otage par les Allemands, séquestré et brutalisé pendant une semaine, sous le prétexte le plus futile. Cette grand'mère, dont le visage délicat lui rappelait celui de sa sœur aînée, c'était elle qui avait vu blanchir sa chevelure blonde sous cette inquiétude.

Le père de Bernard, qui avait douze ans à cette époque, avait dû consoler sa mère et être brave à sa manière, comme ce petit Michel, si soucieux de souffrir avec les soldats.

Bernard devait se montrer digne de sa race. Il se sentit revêtu d'une responsabilité singulière, et il étendit la main sur les portraits, comme pour un silencieux serment.

L'angoisse se dissipait; l'acceptation du sacrifice comportait déjà son austère douceur.

Mais lequel d'entre ces beaux et fiers garçons qui partirent si vaillants au matin n'eut pas, dans la veillée des armes, son heure de défaillance ! Jésus trembla au jardin des Olives devant l'atroce vision de sa mort. Bernard Hautier avait connu son Gethsémani au début de cette nuit ; mais l'aube le trouva à genoux, le front contre son lit ; il acceptait le calice entrevu. Or, il lui restait exactement trois semaines à vivre.

Le matin, avant son départ, Bernard voulait offrir à sa mère le rosier du 15 août.

— Sans doute, je ne serai pas revenu pour te souhaiter ta fête, maman, avait-il dit.

M^{me} Hautier prit l'arbuste sans rien dire ; sa gorge était serrée. Ses filles avaient les yeux rouges.

Le gai soleil jouait au dehors et éclairait la salle aux vieux meubles où Bernard prenait son petit déjeuner avant l'heure du train.

Le rayon clair effleurait au passage le nickel de la théière ; dans une coupe de cristal tremblait un peu de gelée de groseille.

— J'ai voulu que tu y goûtes, disait Marie-Jo, d'un ton paisible que démentaient ses paupières gonflées, c'est la dernière fois.

— Grand'maman, dit le petit Michel, qui connaissait la tradition, où vas-tu le mettre, ce rosier-là ?

M^{me} Hautier caressait distraitement le beau papier blanc qui entourait l'arbuste. C'était un Crimson aux touffes rouges.

— Contre la barrière de l'entrée, mon chéri, répondit la grand'mère. Il enguirlandera le portique.

— J'ai fini, dit Bernard, en posant sa serviette. Je n'ai pas besoin de partir avant une demi-heure. Donne-moi ce rosier, mère ; je veux le planter moi-même, puisque j'en ai le temps.

M^{me} Hautier le laissa faire. Mais, quand le rosier fut planté contre la barrière, étalant déjà sur le bois ses petites fleurs rouges, sans mot dire, elle prit des ciseaux et coupa toutes les

roses. Cela fit un bouquet minuscule qu'elle vint mettre elle-même à la veste de Bernard.

La mère accompagna son fils jusqu'à la gare. Le train qui devait l'emporter était fleuri et pavoisé. M^{me} Hautier attendit qu'il s'ébranlât et demeura sur le quai jusqu'à ce que se fût effacée complètement, à la porte du wagon, entre les plis flottants des drapeaux, la silhouette mince de Bernard avec le petit bouquet sanglant juste à la place du cœur.

DEUXIÈME PARTIE

I

Cet hiver de 1917 était rude et interminable. De mémoire d'homme, on ne se souvenait pas d'un tel froid. Aux rigueurs de la température s'étaient jointes la détresse générale, les difficultés de la vie chère, les denrées rares, le charbon absent. Thérèse Orcines, assise au coin de la cheminée, tricotait activement à la lueur du feu.

La flamme dansante éclairait le visage de la jeune fille. Bien des jours avaient passé depuis le temps où Thérèse se penchait le soir à sa fenêtre pour respirer les roses et appeler le bien-aimé, bien des jours de deuil et d'angoisse. Les traits fins de la jeune fille s'étaient accentués, avaient perdu leur douce expression étouffée; la pulpe fraîche des lèvres s'était comme ternie. Thérèse avait vingt-sept ans, et les années de guerre avaient compté double. Mais son regard était toujours le même, si pur et si calme.

Elle était vêtue de noir et un manteau était posé frileusement sur ses épaules. De temps en temps, elle interrompait son tricot pour souffler dans ses doigts, d'un geste vif et jeune qui ressuscitait un moment l'ancienne Thérèse; puis elle se remettait vite à son ouvrage.

M^{me} Orcines entra. Combien elle était vieille, elle aussi, avec ses paupières gonflées, ses mains

ridées et ses cheveux d'un gris terne, avec seulement, çà et là, une mèche restée blonde, comme une dorure ancienne, à demi effacée par le temps !

— J'ai une lettre de notre Claire, dit-elle. Bébé va mieux. Elle me prie de ne point me déranger.

— Ce sont les dents, sans doute, dit Thérèse, d'un air entendu. Il n'a pas encore deux ans, ce petit.

M^{me} Orcines acquiesça, d'un air las.

— Sans cette lettre, je serais partie là-bas, dit-elle, en s'asseyant près de Thérèse et en tendant ses mains vers le maigre feu. Claire doit se sentir bien seule !

— Oh ! Claire est vaillante, maman ! répondit Thérèse.

Il y eut un silence. Toutes les deux songeaient à leur chère grande, que la guerre avait rendue veuve et chargée de si lourds devoirs !

À son départ pour la guerre, Pascal avait prié sa femme de continuer à faire marcher l'usine.

-- Essaie, lui avait-il dit en l'embrassant ; tu as quelques vieux ouvriers qui te resteront ; prends des femmes là où cela te sera possible. Mais tâche de tenir : c'est notre devoir.

Puis il lui avait fait une sorte de rapport sur ses projets et sur les œuvres qu'il désirait voir prospérer.

Pendant qu'il rédigeait cette espèce de testament, Claire pliait les vêtements du jeune homme et rangeait sa cantine.

— N'oublie pas une paire de gants blancs pour l'entrée à Berlin ! lui cria-t-il gaiement.

Le dimanche matin, il partit à son dépôt. Elle ne devait plus le revoir.

Bien plus, par un raffinement de cruauté du sort, toutes les lettres envoyées par la jeune femme à son mari lui revinrent, en octobre, avec la mention dérisoire : *le destinataire n'a pu être atteint*.

C'est ainsi que Pascal Arnoux mourut, le 23 septembre 1914, sans savoir qu'il laisserait à sa femme la suprême consolation d'un enfant.

Pour cet enfant, Claire voulut vivre ; mais elle n'abandonna pas, d'autre part, la tâche acceptée.

A sa mère, qui la pressait de quitter la Normandie et de venir habiter près d'elle, Claire opposa les dernières volontés de son mari; Pascal voulait que l'usine ne périclitât pas. Il n'était pas mort tout entier, si son œuvre lui survivait.

D'ailleurs, ne fallait-il pas sauvegarder les intérêts de l'enfant?

Celui-ci, qu'on avait appelé Pascal comme son père, était un robuste et joyeux bébé qui poussait fort bien. Ce malaise dû à la dentition était la première inquiétude qu'il donnait.

— Que fais-tu là? demanda M^{me} Orcines au bout d'un moment en regardant l'ouvrage de sa fille.

— Des chaussettes, maman, pour le fillet de Colette. C'est elle qui les a commencées; mais elle ne sait pas faire les diminutions.

— Où est-elle?

— Elle est sortie pour se réchauffer un peu. Depuis midi, elle travaillait là sans bouger. Mais la voici.

Colette entra. Elle aussi, les années écoulées l'avaient changée, mais c'était pour l'épanouir et l'embellir. Avec ses joues rougies par le froid, ses yeux noirs brillants, ses beaux cheveux ébouriffés, elle était ravissante.

— Quelle obscurité! tu t'éborgnes, ma pauvre grande, à tricoter sans autre lumière que le feu. C'est beau de faire des économies, mais il y a des limites à tout!

Et, preste, elle faisait craquer une allumette sous sa semelle et allumait la lampe.

— Bon communiqué, ce soir, ajouta-t-elle. Nous les aurons! Savez-vous que la Marne est gelée par endroits? Il y a des gens qui en profitent pour passer dans les fies y ramasser du bois. J'avais bonne envie d'en faire autant. Il y avait un monde! Ah! à propos, j'ai aperçu notre ancienne couturière.

— Banny?

— Oui, elle-même. Elle a quitté Levallois, m'a-t-elle dit, et doit venir nous voir demain. Comment! il est sept heures! Pourquoi ne dînez-vous pas? Je vais aller questionner Pascaline.

Elle quitta la pièce, en fredonnant un air de marche; et il sembla que son départ eût fait baisser la lampe et étouffé un peu la flamme maigre du feu, tant elle emportait de joie vivante en s'en allant.

A la cuisine, Pascaline bougonnait, comme toujours. Colette s'en souciait peu. Elle s'approcha du fourneau, découvrit les casseroles d'un air important, jusqu'à ce que la vieille bonne, qui épluchait des oignons, lui eût crié, de son ton rogue :

— Si vous vouliez bien laisser ça tranquille! C'est votre affaire ou la mienne! Je ne vais point faire de la musique sur votre piano. Venez donc prompt manigancer mes castorbes.

Bon, bon! dit Colette, sans s'émeouvoir. Je vais voir pourquoi on ne dinait pas.

Pascaline se redressa d'un air tragique, un oignon dans une main, son couteau dans l'autre, et les yeux pleins des larmes que son épluchage avait fait naître.

— Si, des fois, vous trouvez que je ne fais plus mon service, je peux m'en aller, préférait-elle. Dites-moi comment il faut s'y prendre avec tous les malheurs qu'on a. Mais je le savais bien, reprit-elle; l'eau a gelé, il y a deux jours. Il ne manquait plus que cela! Le gaz ne marche autant dire pas; le charbon, faut qu'il dure encore un mois, à ce que m'a recommandé madame. Tout cela devait arriver, depuis cette sale guerre! C'est la faute à ces Prussiens de malheur! Faut-il, tout de même, en voir! continua-t-elle, en s'essuyant sur son oignon, comme si c'eût été le kaiser en personne. Et ce n'est pas fini, vous verrez ça! Ils reviendront ici; j'aurai des Boches dans ma cuisine, et ils me demanderont de leur faire à manger! Et tout cela avant qu'il soit longtemps.

— Pascaline, commença Colette avec un sérieux inouï, vous dites là des choses qui n'ont pas de sens, mais qui sont coupables; j'ai bien envie de vous dénoncer. Je pourrais aussi vous montrer combien vous raisonnez stupidement, mais je ne

m'en donnerai pas la peine. Vous êtes une vieille machue.

Et, sur ce mot de patois normand qui veut dire superlativement têtue, Colette sortit avec beaucoup de dignité, tandis que Pascaline secouait rageusement ses casseroles.

— N'empêche que tout cela devait arriver, marmonnait-elle. Je l'avais dit, je l'avais bien dit depuis longtemps!

II

Au début de la guerre, Fanny avait quitté son logement de Champigny, pour aller s'installer avec sa belle-sœur. Depuis septembre, le pauvre Louis était prisonnier en Allemagne; il fallait lui envoyer des colis. La misère était venue. Marie résolut, alors, d'aller travailler en usine. Ce devait être l'aisance, les gains étaient fort élevés. Fanny resterait à la maison, s'occuperait de la grand-mère et de l'enfant, et, même, pourrait faire un peu de couture.

Marie obtint donc assez facilement une place et se mit à tourner des obus.

Un beau jour (il y avait un mois que cet arrangement durait), Marie venait de s'installer à son tour, quand elle ressentit une brûlure dans la poitrine, puis un arrachement, qui la suffoqua : elle ouvrit la bouche et le sang jaillit à flots. On la ramena chez elle à demi morte, toute pâle et sanglante dans sa cote d'ouvrière. Le médecin bocha la tête sans parler. Fanny le regardait.

— Ce n'est rien, dit-il enfin; un peu de fatigue. Qu'elle se repose quelques semaines, et cela ira.

Mais, quand il sortit, Fanny le rattrapa dans l'escalier.

— Pardon, Monsieur, est-ce grave?

— C'est votre sœur?

— Non, ma belle-sœur seulement.

Alors, il crut pouvoir avouer :

— Elle est perdue !

Fanny se cramponna à la rampe de l'escalier, tout virait autour d'elle.

Le docteur n'était pas un méchant homme; seulement un homme pressé et un peu brusque. Il regarda cette femme debout devant lui, toute pâle et les lèvres serrées, appliquée à ne pas se trouver mal. Il chercha alors à atténuer la phrase brutale.

— Vous savez que les médecins se trompent parfois. Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir. Mais il faudrait des soins, beaucoup de soins, la campagne, la bonne nourriture, le repos... Ah ! et puis éloigner l'enfant, qui la fatigue et risque de prendre son mal.

Fanny reprenait contenance devant ce flux de paroles. Elle répéta avec attention :

— La campagne, le repos, l'enfant en nourrice... Ce sera fait, Monsieur. Et, alors, guérira-t-elle ?

— Oui, peut-être, répondit le médecin, avec un geste évasif. La jeunesse a des ressources ignorées.

Puis il redescendit l'escalier, en bougonnant :

— Que de lieux communs ! que d'aphorismes d'apothicaire ! Enfin, si cela peut la remonter, la pauvre !

Fanny rentra dans la chambre, le sourire aux lèvres. Marie, les yeux brillants et les pommettes trop rouges dans un visage trop pâle, la regarda fixement.

— Eh bien ! que t'a dit le docteur ?

— Ce qu'il m'a dit ? Mon Dieu ! la même chose qu'un autre m'avait dite de Louis, il y a quinze ans. Ce qu'il te faut, c'est la campagne. Nous allons repartir à Champigny.

Sur son fauteuil, la paralytique, dont l'état s'était aggravé, acquiesça par un grognement joyeux. Elle aussi était contente de retourner à Champigny.

Mais elle ne devait pas jouir longtemps de son

petit logement retrouvé. Huit jours après son retour, une suprême attaque l'emportait.

Fanny racontait toutes ces choses à M^{me} Orcines et à ses filles, de son ton calme et résigné.

A l'inverse de ses interlocutrices, les années n'avaient pas pesé sur elle; elle avait toujours ses joues rondes et lisses, ses yeux calmes, ses cheveux bruns.

— Comment va votre malade, à présent? dit M^{me} Orcines.

— Pas trop bien, Madame; le froid l'éprouve beaucoup; elle ne quitte pas son lit. Pourtant, je la trouve un peu moins maigre.

— Et le petit? questionna Thérèse.

— Il est en nourrice chez une femme de Suez, Mademoiselle. C'est un beau petit, il est bien fort pour ses deux ans et demi. Je l'ai fait photographier pour envoyer à son père, ce pauvre Louis, qui ne le connaît pas. Voulez-vous voir la photo?

Thérèse prit le carton. C'était le portrait d'un bébé souriant. Une petite chemise le couvrait à peine, montrant les épaules grasses, les genoux potelés. Thérèse eut comme un choc au cœur devant cette image; ses yeux cillèrent rapidement. Ainsi, la mère de cet enfant se mourait, le père languissait en captivité, et cet adorable petit s'élevait tout seul, à la diable, chez une nourrice mercenaire!

Colette questionna :

— Votre frère sait-il que sa femme est malade?

— Oh! non, Mademoiselle! Je ne lui ai pas encore écrit. Il est assez malheureux comme cela!

— Et qu'allez-vous faire?

— J'aurais voulu reprendre mes journées; mais il y a bien des clients qui font des économies, je n'aurais pas assez de travail. J'avais pensé aussi à aller en usine, mais je ne peux pas laisser Marie la nuit. Alors, j'ai fait ma demande pour entrer au tramway de l'Est-Parisien comme receveuse. On a cinq francs cinquante; et, si je peux devenir wattman, c'est sept ou huit francs, je crois. Mais, tout de même, si vous aviez un peu de cour

ture à me donner à faire pour mes jours de repos ?

— Nous y penserons, ma fille, dit M^{me} Orcines avec bonté, et j'irai voir votre petite Marie. Je lui porterai un peu de bon vin, cela la remontera.

Thérèse, songeuse, regardait le feu sans mot dire.

Que de misères ! Que de deuils accumulés depuis près de trois ans ! Que de disparus ! Pascal, Bernard Hautier, tant d'autres !

Et c'était, autour d'elle, des vies brisées que l'on tâchait de reconstituer tant bien que mal dans le provisoire tragique où l'on vivait.

Car on ne pouvait encore se résoudre à croire que c'était là la vie à présent et pour longtemps encore. Si interminable que paraissait le cauchemar, on se disait :

— Bientôt, on se réveillera, et nous recommencerons à vivre... Attendons.

— Après la guerre, je ferai ma vie, pensait Thérèse.

— Après la guerre, je marierai mes filles, affirmait M^{me} Orcines.

Une sorte d'attente anxieuse paralysait toutes choses. C'était un moratorium moral. Pendant la guerre, on ne pouvait vivre. Seulement, hélas ! on pouvait bien mourir.

III

Marthe Jacquin, dès son retour à Paris, avait voué sa vie aux blessés.

Infirmière-major d'un hôpital installé en un palace boche mis sous séquestre, elle s'était donnée à sa tâche avec l'élan fougueux et réfléchi qui était l'habitude de son caractère.

Dans cette ambiance de l'hôpital, Marthe s'était comme dédoublée. Sa grande angoisse silencieuse, elle l'avait laissée, semblait-il, dans le creux de la falaise, au bord des flots.

Elle était l'infirmière alerte et gaie qui se dépense sans parvenir à se fatiguer, constate avec stupeur qu'elle peut rire encore et que sa peine est endormie. Car elle vit dans une sorte de torpeur active, sans vouloir songer à ce qu'elle fera après, quand il lui manquera cette raison d'être qu'est maintenant pour elle l'hôpital.

Les premiers jours d'octobre 14, elle avait reçu de Mme Hautier la lettre qui lui annonçait la mort de Bernard. Mais cette lettre ne lui avait rien appris. Depuis le soir du 1^{er} août 14, où elle avait quitté la maison Hautier, elle avait senti que Bernard ne reviendrait pas.

Était-ce crainte de tendresse ou pressentiment ? Marthe n'en savait rien. Mais peut-être, par un détour obscur de son amour, éprouvait-elle une secrète douceur à penser que Bernard était maintenant plus proche d'elle qu'il ne l'avait jamais été.

Cet aveu qu'elle avait toujours retenu sur ses lèvres, elle le faisait à sa mémoire. Bernard vivant la hantait furtivement comme un étranger qu'on tolère ; Bernard mort habitait son âme comme une chapelle où elle lui dédiait ses prières et ses pensées. Mais, pas plus que son amour, elle n'avouait sa piété funèbre.

Elle était fort occupée à son hôpital. Pourtant, ce jour-là, Thérèse la trouva chez elle, rue Ganneuron. Agenouillée devant la cheminée, Marthe brûlait des papiers.

— Manques-tu à ce point de combustible ? dit Thérèse, en souriant.

— Non, ma foi ! Nous avons pu, même, avoir du charbon, aujourd'hui. Maman est allée le chercher en taxi, ce matin, à Bercy.

À ce sujet, elles échangèrent quelques considérations sur la misère du temps. Puis Thérèse revint à la charge.

— Que brûles-tu, alors ?

— Des vieilles lettres d'avant la guerre.

— Avant la guerre...

Il y eut un long silence entre elles. Marthe déchirait nerveusement des feuillettes, les jetait au brasier, où ils s'enflammaient. Le jour tombait ;

déjà les tombes blanches s'effaçaient dans le cimetière, en bas.

Marthe regarda Thérèse avec des yeux brillants.

— Et puis, non, ce ne sont pas des lettres que je brûle, c'est mon journal d'avant la guerre.

Thérèse sursauta.

— Moi aussi, dit-elle, je l'ai brûlé, la semaine dernière. Tout est si lointain de ce passé-là. Te souviens-tu, Marthe, de nos peurs de la vie ? Est-ce assez justifié, maintenant !

— Eh bien, dit Marthe, je n'ai plus peur, maintenant, de l'avenir ; c'est du passé dont je me défends, du trop doux passé...

De nouveau, elle se tut. Thérèse lui prit la main. Elle se dégagea sans brusquerie, mais avec fermeté ; Marthe n'aimait pas être consolée, et cette simple caresse compatissante irritait sa fierté.

— Quels sont ces papiers que tu ranges ? demanda Thérèse en voyant son amie plier quelques lettres dans un coffret.

— C'est mon bréviaire, dit Marthe avec un accent étrange. Grâce à lui, je ne me plains plus ; grâce à lui, je trouve le courage de donner du courage ; il m'a guérie de mes douleurs égoïstes et m'a fait apercevoir la vie sous un autre angle.

— Mais encore ? dit Thérèse, qui ne comprenait pas.

Marthe lui tendit les papiers.

C'étaient trois lettres margées de noir. Thérèse y reconnut les écritures de sa sœur Claire, de M^{me} Hautier et de Monique.

— Lis, autorisa Marthe.

L'ombre s'épaississait. Thérèse s'approcha des cahiers qui flambaient. A la lueur de ces feuilles qui avaient contenu tant d'espoir et d'amour, Thérèse lut les lettres que Marthe appelait son bréviaire.

La première était de Claire Arnoux et portait la date du 4 novembre 1914.

Bien chère Marthe,

Votre lettre m'a tellement touchée que j'y veux répondre, bien que j'écrive fort peu en ce moment.

Merci pour votre affection. Merci aussi pour la manière dont vous me parlez de mon mari. Je sais tellement quel être d'élite il était! Bien que vous l'eussiez peu connu, je sens, dans les lignes que vous m'écrivez, que vous ne l'aviez pas jugé comme le premier venu. Pourquoi Dieu me l'a-t-il si vite repris? Cette question s'est posée devant moi bien des fois, mais jamais avec révolte. J'avais supplié Dieu de me le garder, mais toujours avec cette pensée : Que votre volonté soit faite! Je ne cherche pas à comprendre; j'accepte seulement. C'est dur, affreusement dur; surtout dans les moments où les quelques mois de bonheur passé, si proches encore, se présentent devant moi, et lorsque je prends conscience que ce bonheur-là est à tout jamais fini pour moi sur cette terre, que l'intime union, l'entente parfaite, la tendresse partagée, tout cela, je ne le connaîtrai plus jamais, que bien des femmes verront revenir leurs maris après les temps de solitude et d'angoisse, que les familles se reformeront plus unies qu'anparavant, et que, moi, je resterai seule avec toute la vie devant moi. Je souffre beaucoup, quand cette réalité s'impose. Et, pourtant, j'ai aussi des moments de paix, quand j'arrive à juger les choses de plus haut, à sortir de notre domaine terrestre, à me représenter que la vie d'ici-bas n'est qu'un grain de sable dans l'éternité, que Dieu nous aime, et que le jour viendra des réparations. Les disparus, perdus pour nos sens humains, ne le seront ni pour notre esprit, ni pour notre cœur. L'épreuve est affreuse dans le présent; mais qu'est-ce que le présent! Il faut vivre quand même et malgré tout à la vie de l'avenir, la vraie vie, celle qui n'est jamais retirée. Et puis, vous me le dites, quel signe plus sensible de la miséricorde divine pourrais-je avoir que l'espérance de mon petit enfant? Mon mari n'est pas mort tout à fait et j'aurai sous les yeux un souvenir de sa vie ici-bas. Voici l'Hiver qui vient, triste et noir; mais nous avons quand même la certitude du renouveau. Ainsi en est-il pour notre vie morale; et c'est bien triste-ment, mais avec une foi inébranlable, que je suivrai ma voie ici-bas.

Merci encore. Toute preuve d'amitié m'est si précieuse. Je vous embrasse bien tristement.

Claire PASCAL-ARNOUX.

« Ma bien chère enfant », écrivait M^{me} Hantier vers la fin d'octobre, « je ne veux pas que vous appreniez

par d'autres le malheur qui me frappe. Mon fils est tombé dans cette retraite de Charleroi, qui nous a coûté si cher. Je ne sais où il est enseveli; mais le doute n'est plus possible... Un camarade l'a porté dans l'ambulance: il est mort en y arrivant; et, comme l'ennemi avançait, les Français ont dû se replier... Quel déchirement! Une seule consolation: je suis vieille; un seul adoucissement: je suis veuve. Je bénis Dieu qui m'a repris mon cher mari; je n'aurais pu supporter sa souffrance! Mon Bernard, si beau, si heureux de vivre, si plein de confiance! Je me révolte parfois et me dis: Quelle belle vie brisée! Mais je me reprends. Autrefois, je désirais avoir un fils prêtre. Aujourd'hui, je me dis: ô mon Dieu, vous n'avez pas voulu de lui comme sacrificeur; il est le sacrifice, il est la victime. Là-haut, dans la balance de justice, ce jeune sang innocent doit témoigner en notre faveur, et toute une France nouvelle naîtra de cette hécatombe. Heureusement, je ne serai plus là pour le voir. Je vous embrasse affectueusement.

Marie HAUTIER.

La dernière lettre, de date plus récente, était de Monique.

Mon Amie,

Les recherches sont toujours vaines pour retrouver le corps de notre bien-aimé. Je vois auprès de moi des mères, des femmes en deuil, qui se demandent: Où est-il, où l'a-t-on mis? Y a-t-il des fleurs sur sa tombe? Est-ce dans un village ou dans la clairière d'une forêt que nous irons le rechercher après la guerre?... Moi, je les plains, je les aide, ces femmes; mais je dis: Où qu'il soit, qu'il repose en paix. Nous l'avons donné tout entier à ton autel, ô Patrie! Son âme est à Dieu, le reste est à toi avant d'être à nous!

Mais chaque jour se creuse le vide. Bernard... c'était mon ami et mon frère. Quand nous nous sommes embrassés, le 2 août, je ne soupçonnais pas que trois semaines plus tard... Si j'avais su! Je craignais, je tremblais, au fond; mais je restais calme. Il ne faut pas, vois-tu, nous juger sur l'apparence. Nous ne voulons pas paraître émus, pour ne pas nous émouvoir les uns les autres. Et puis voilà!... Bernard! quelle belle vie il avait! C'était une âme! Seigneur, vous le connaissiez, puisque vous l'avez choisi! Quel

déchirement, ma petite Marthe ! Toute la jeunesse heureuse, tous les rêves, tous les souvenirs sont abolis. La route s'allonge devant moi, aride et nue ; tous les points de vue se déplacent. Il n'y a plus rien qu'un grand souffle de pureté et de foi qui m'emporte : je veux être digne de mon frère...

Thérèse releva son visage baigné de larmes, Marthe la regarda. Le feu s'éteignait ; il faisait tout à fait nuit.

— Merci, dit simplement M^{lle} Orcines. Je ne me plaindrai plus, Marthe. Mais pourquoi, sans vraie douleur, mon cœur est-il désespéré ?

Marthe prit, cette fois, la main de Thérèse.

— Une vraie douleur occupe l'âme, dit-elle, gravement. Combats l'oisiveté, Thérèse.

— Mais je travaille, protesta la jeune fille. Pascaline est si vieillie qu'elle ne peut suffire à tout ; je n'ai pas une minute de répit à la maison.

— Ce n'est pas assez, répéta Marthe Jacquin. Ton cœur, ton esprit sont désœuvrés. Tu devrais, à cette heure, avoir un mari et des enfants. Les temps ont fait que tu n'en as point. Eh bien, occupe ta vie de vieille fille, ma chérie.

Thérèse, en se coiffant, songeait à la visite qu'elle avait faite à Marthe. Oui, la lecture de ces lettres lui avait fait du bien.

Certes, c'était là l'expression de la douleur chez trois âmes d'élite ; mais combien d'autres âmes qui, obscurément, ressentaient ce qui était traduit là ! Et, quand même, dans l'universelle douleur si simplement supportée, quels exemples pour Thérèse, de M^{lle} Hautier à cette Panny au tenace dévouement !

Pour lisser ses bandeaux, Thérèse s'approcha de

la glace et découvrit sur la tempe un cheveu d'argent, son premier cheveu blanc. D'un geste qui était tout à fait de l'ancienne Thérèse, elle s'accouda devant son image et se regarda dans les yeux.

Il n'y avait plus sur son visage cette fraîcheur de fruit qui veloutait ses joues autrefois; ses traits se cisaient plus profondément, des rides creusaient son front. Comme autrefois, elle se sourit; mais son sourire s'effaça vite. Elle pensa avec une amertume soudaine :

— L'heure est passée où j'étais jolie. Marthe m'a dit : ta vie de vieille fille ! Et voici qu'en effet, je suis bientôt une vieille fille : un cheveu blanc et des rides au front.

Une voix qui protestait en elle soupira :

— Mais tu les avais à quinze ans, ces rides !

— Oui, répondit-elle, péremptoirement; mais, à quinze ans, on ne les remarquait pas. Et, voilà... la vie a passé.

Puis, se souvenant de sa conversation lointaine avec Marthe :

— O portes d'or que j'hésitais à franchir ! Dans quel fracas de bataille vous êtes-vous refermées derrière moi !

Alors, elle voulut secouer sa tristesse et se mit à plier des petits vêtements qu'elle venait de confectionner. Monique s'était affiliée à une œuvre de layettes et avait enrôlé son amie.

Thérèse posa sur son poing un petit bonnet. Il était en laine blanche, avec un nœud bleu.

Elle ressentit à le contempler la même douleur secrète qui l'avait étreinte, quelques semaines plus tôt, devant la photographie du petit Jacques.

« Ta vie de vieille fille », avait dit Marthe. Mais alors, l'enfant, celui qu'elle désirait depuis tant d'années, celui qu'elle appelait, maintenant, avec plus d'ardeur qu'autrefois l'amour, l'enfant, ne connaîtrait-elle jamais la douceur de l'enfant ?

Un pas lenté la fit se retourner. C'était sa chatte Pomponnette. Elle la saisit dans ses bras avec impatience et baissa la petite tête grise. Pom-

Bonnette, qui était bien, clignait ses yeux blonds et faisait entendre un ron-ron satisfait.

« Chatte de vieille fille, pensa Thérèse. Il faudra que j'aie aussi un perroquet. »

Cette pensée la fit rire; mais son rire se cassa brusquement en sanglots. Honteuse de ses larmes, elle cachait ses yeux dans la fourrure de *Pomponnette*, qui continuait de ronronner.

Colette entra en coup de vent.

— Le courrier, Thérèse.

Celle-ci se pencha vivement sur les petits vêtements épars sur la table, et, sans se retourner, pour dissimuler ses yeux rougis :

— Ai-je des lettres ?

— Oui, une de Monique. Je la pose sur la cheminée. Quant à moi, j'ai une longue lettre de mon filleul.

Ce filleul de Colette était un brave garçon des régions envahies. Lorsqu'on avait commencé à instaurer cette charité, M^{me} Oreines s'était fait inscrire. Pendant quelques mois, c'était elle qui avait correspondu avec le filleul.

Mais toutes les amies de Colette avaient le leur, ou même les leurs: Colette avait tant supplié sa mère que celle-ci lui avait passé la plume.

Thérèse avait décliné l'offre d'un autre filleul. Elle se contentait de tricoter pour celui de Colette et d'aider sa sœur à la confection des paquets; mais elle s'était récusée quant aux lettres :

— Que dire à ce brave homme? avait-elle déclaré. Les lettres de maman et les tiennes lui suffisent.

Colette lui adressait, chaque semaine, de longues épîtres, où elle discourait gravement sur les rigueurs de la température et les mérites comparés des conserves. Jamais un mot sur la guerre : Colette avait peur de la censure. Seulement des phrases vagues et toutes faites : *Bon courage... Ne vous en faites pas... On les aura!*...

Le filleul répondait avec une orthographe fantaisiste et un français plus fantaisiste encore; et Colette se délectait à cette lecture.

Thérèse étudiait avec curiosité sa jeune sœur.

Celle-là ne perdait pas son temps en songes creux : elle ne rêvait pas, inactive, devant les flammes dansantes du feu; elle ne s'accoudait pas à la terrasse pour voir les jeux du soleil et de l'eau; elle ne se penchait pas à sa fenêtre pour apercevoir l'inconnu qui venait. Elle était gaie et pratique.

Elle s'intéressait passionnément à la guerre; mais, quand Thérèse s'apitoyait sur la douleur des femmes, elle exaltait les vertus guerrières des hommes. Elle était belliqueuse comme une petite amazone.

Un jour, dans le journal, M^{me} Orcines avait lu que les enfants allemands mouraient de faim, faute de lait. Thérèse n'avait pu s'empêcher de dire :

— Pauvres petits !

Colette se retourna, furieuse :

— Des petits Boches ! veux-tu te taire !...

Elle avait fini ses études, mais son activité, plus physique qu'intellectuelle, ne s'arrêtait point. Elle eût voulu s'enrôler dans une usine; et, comme on avait parlé devant elle de la crise agricole, elle avait projeté de transformer, dès le dégel, les pelouses du jardin en champs de pommes de terre.

Brusque et familière, elle se pencha sur l'épaule de Thérèse, qui lisait sa lettre :

— Quoi de neuf, chez Monique ?

— Elle nous prie à déjeuner jeudi, dit Thérèse, en repliant sa lettre. Marie-Jo est absente avec Michel, et Monique trouve que sa mère s'attriste. Elle compte sur nous pour la distraire.

— Sur nous, dis-tu ? rétorqua vivement Colette. Dis sur moi ! Car, selon la formule, tu vas t'absorber avec Monique dans des calculs de brassières et de petits chaussons, et nous causerons seules, M^{me} Hautier et moi. Mais elle ne s'en plaindra pas, ajouta-t-elle avec une fatuité enfantine.

— C'est vrai, dit Thérèse, c'est toi qu'elle préfère, maintenant.

Et sa voix s'attrista imperceptiblement. Car Thérèse avait ce travers, plus douloureux pour elle que pour autrui, d'aimer à être aimée. Elle qui portait à la mère de Monique une affection

profonde, elle souffrait de n'être plus la mieux aimée, comme avant.

Quant à M^{me} Hautier, qui eût été désolée toutefois de faire de la peine à Thérèse, il était indéniable que, depuis son deuil, elle paraissait chérir davantage la plus jeune des Orcines. Si bizarre que cela puisse paraître, c'était peut-être l'exubérance de vie débordant chez Colette qui attirait la triste mère de Bernard. Peut-être, aussi, en voulait-elle, au fond, à cette Thérèse, qu'elle avait toujours désirée pour bru, de n'avoir pas su plaire à son fils.

Quoi qu'il en soit, la sensible Thérèse avait constaté ce refroidissement dans l'affection de sa vieille amie.

— Qu'ai-je donc, en ce moment ? pensa-t-elle, quand Colette l'eut quittée. Tout me blesse...

Puis, resongeant à la boutade de Marthe, elle eut de nouveau un sourire triste qui tira sa bouche.

— Je deviens susceptible... Je suis bien tout à fait une vieille fille.

V

Après la mort de son frère, Monique Hautier fut beaucoup moins résignée à sa douleur que ne pouvaient le faire croire ses lettres. Il ne s'agissait pas là d'une hypocrisie plus ou moins consciente.

Quand Monique se mettait en face de son deuil pour en parler avec une amie, elle trouvait en elle-même les paroles de résignation et d'espérance qu'il fallait dire, et cela naturellement et sans effort.

Mais, quand, au hasard d'une lecture, elle découvrait en marge d'un livre l'écriture fine de Bernard ; quand elle retrouvait une cravate, une paire de gants qu'il avait portés, ou, encore, quand les

dates qu'ils aimaient — Noël, Pâques, le 15 août — revenaient pour la triste famille, comment Monique aurait-elle accepté, comme le stoïque aux yeux secs, que ce frère, sa joie et son orgueil, lui ait été enlevé?

Son inébranlable foi pouvait seule la consoler; mais elle orientait sa vie d'une manière imprévue.

D'abord, ç'avait été une sorte d'abandon découragé.

« Encore un peu de temps, se disait-elle, et je le retrouverai. Il est dans la vraie Patrie. Qu'est-ce donc que la vie de la terre? Un passage seulement, un état transitoire. A quoi bon lutter pour le bonheur, puisque le bonheur n'est pas ici-bas? A quoi bon s'attacher, puisqu'il faut briser les tendresses? Si je souffre aujourd'hui, avec cette acuité, de la mort de mon frère, que sera-ce, quand il me faudra perdre un mari, un enfant?... Ah! qu'il serait simple de mourir en naissant, de s'endormir dans la blancheur baptismale!... »

De semblables rêveries l'ancantissaient. Bientôt, elle voulut s'y soustraire, car sa volonté risquait d'y succomber.

Ce fut alors qu'elle s'occupa plus activement encore des œuvres. Elle confectionnait des layettes pour un ouvroir; elle sollicita la faveur d'aller les distribuer chez les pauvres.

Là, elle vit de près la misère, la femme couchée sur un lit recouvert de loques, les enfants grouillant autour d'elle, l'aînée de dix ou douze ans, pâle et maigre et la taille toute déjetée d'avoir porté les frères et sœurs. Elle connut l'odeur affreuse de renfermé, de sueur humaine et de manigaille qui s'exhale de ces taudis.

Une sorte de fièvre la soutenait. Elle allait, jamais fatiguée par les étages, jamais rebutée par les paroles aigres, les jérémiades ou les réclamations de ses tristes clients.

— Ils sont peu intéressants, mon enfant, lui disait, parfois, sa mère, avec douceur. Epargne-toi ces visites que d'autres plus âgées et plus fortes que toi peuvent faire.

— C'est vrai, maman, répondait Monique; ils

sont peu intéressants, mes pauvres; mais ils sont le Pauvre, et c'est pour cela que je les aime. Il y a tant de bien à faire, et je puis le faire. Mais, ne laissons pas notre talent improductif, comme dans la parabole.

Elle rappelait ainsi une page d'Evangile que Bernard aimait; et, pendant une minute, l'image du bien-aimé ardent et généreux passa entre elles. La mère se tut, mais son silence consentait.

Thérèse aidait Monique à son œuvre; pourtant celle-ci ne l'emménait pas dans ce qu'elle appelait, en riant, ses courses apostoliques.

— Cela te dégoûterait de la charité, plaisantait la sœur de Bernard.

La vérité, c'était qu'elle voulait y aller seule, pour être plus libre de satisfaire son héroïque folie.

Sans en demander la permission, et trop certaine d'ailleurs que sa mère la lui eût refusée, Monique avait étendu le cercle de ses visites. Ceux qu'elle allait voir, maintenant, ce n'était plus seulement les pauvres recommandés par les œuvres, vaguement dressés à recevoir les charitables dames, c'était, au hasard des misères, tel ou tel taudis qu'elle visitait maintenant.

Les gamins des quartiers pauvres la connaissaient, et c'étaient eux qui lui disaient :

— Là, il y a un vieux qui va mourir...

— Là, c'est un gosse qui est bien malade...

— Là, le père n'a pas de travail, et ils sont six qui ne doivent pas manger à leur faim...

Elle vidait sa bourse, dans ces courses apostoliques; c'était peu de chose, car M^{me} Hautier vivait simplement, et ses enfants avaient peu d'argent de poche. Mais son aumône, à cette tendre Monique, c'était elle-même, son sourire, sa douce voix et le travail intelligent de ses mains.

Elle avait commencé par aider la femme ou la pauvre petite aînée à débarbouiller la nichée, puis elle lui avait donné quelques conseils culinaires. A présent, elle se mettait bravement au ménage et à la vaisselle.

Avec cette innocence hardie qui est le signe des âmes vraiment pures, elle côtoyait le mal sans dégoût et sans trouble. Sa candeur la protégeait. Même dans les intérieurs les plus abjects, elle n'avait jamais entendu une parole qui eût pu salir le bas de sa robe. Un cercle de lumière l'environnait, la rendait invulnérable, privilège divin des vierges qui se renouvelle plus souvent qu'on ne pense, depuis le temps où elle traversaient en pouriant les brasiers, la poix brûlante et le plomb fondu.

Grâce à Monique, les pauvres taudis qu'elle visitait s'égayaient un peu; et, dans son âme aussi, une sorte de gaieté était venue, une exaltation douce qui remplaçait le découragement. Elle se laissait porter par cette joie intérieure, sachant seulement que toute chose qui adviendrait ne pourrait qu'augmenter cette joie, car elle était sur la vraie voie.

M^{me} Hautier, à qui n'échappait pas l'état d'âme de sa fille, ne pouvait encore que s'en attrister. Elle voyait mieux que Monique elle-même où la conduiraient cet appétit de charité, ce renoncement joyeux, cet élan vers un idéal de pureté et de souffrance.

Et M^{me} Hautier, le cœur encore meurtri, se disait :

- - Ma fille après mon fils !... C'est trop. Laissez-moi quelque détal, Seigneur !

C'était cette crainte plus que la douleur de la mort de Bernard qui assombrissait ainsi le cœur de la mère.

Pourtant, Colette avait réussi à l'égayer. Ainsi qu'elle l'avait prévu malicieusement, Monique et Thérèse s'étaient mises, dès le déjeuner, à empaqueter des layettes. Colette, qui avait encore beaucoup de manières enfantines, assise de travers sur sa chaise et balançant ses pieds minces, racontait mille folies.

Un coup de sonnette retentit et la bonne introduisit un jeune lieutenant d'artillerie de tenue irréprochable.

— Jean ! jeta M^{me} Hautier, en tendant les deux

main à l'ami de son fils, vous voilà donc en permission ?

— Oui, Madame, permission de convalescence de deux mois. J'ai été soigné dans le Midi. Vu le temps, j'y serais resté volontiers; mais ma tante me réclamait ici.

Cette tante âgée et malade était la seule parente qui demeurât à Jean.

Ils causèrent un moment.

— Vous n'oublierez pas le chemin de la maison, recommanda affectueusement M^{me} Hautier. Je veux vous voir souvent pendant votre congé. Mon cher petit avait tant d'affection pour vous !

— Vous souvenez-vous, dit Monique, de notre promenade au monument de Champigny ? Quel pressentiment avions-nous eu, là !

— Oui, dit Thérèse, c'était la veillée des armes pour vous.

Jean l'écoutait distraitement; il regardait Colette. Tout à coup, il sourit.

— Mais, je ne me trompe pas, c'est M^{lle} Colette, qui grimpait si allègrement la côte, ce jour-là, en secouant sa crinière comme un petit cheval échappé ! Excusez-moi, je ne vous avais pas reconnue. Vous avez grandi.

Colette se mit à rire.

— C'est le compliment qu'on fait à un bébé. La vie des tranchées ne vous a pas appris la politesse, cher Monsieur. Vous, en tout cas, vous avez vieilli.

C'était vrai. Le visage fin aux lignes tourmentées s'était creusé de façon plus régulière; le teint et les cheveux étaient plus foncés. Le lieutenant Manson présentait une physionomie plus énergique et plus virile que trois ans plus tôt.

Thérèse le regardait curieusement et s'écoutait penser. Non, vraiment, rien ne subsistait plus du trouble qu'avaient fait naître une parole et un sourire de Jean.

C'était avec la plus complète indifférence qu'elle l'entendit riposter à la boutade de Colette et qu'elle vit celle-ci s'animer pour répliquer encore. Ce jeu léger de deux esprits ne l'avait jamais tentée;

mais il lui semblait encore plus négligeable, maintenant, et plus vain : elle le considérait avec l'indulgente indifférence des grandes personnes pour les amusements des enfants.

VI

Un dimanche après-midi, Marthe était de garde à son hôpital.

C'était un de ces luxueux palaces que les Allemands, avant la guerre, construisaient par douzaines à Paris ou dans les villes à la mode. Celui-là était situé à deux pas des boulevards. Il était tout neuf encore et d'une blancheur éblouissante de pierres fraîchement taillées. Ses premiers clients, après l'inauguration fastueuse de juillet 14 avaient été les blessés de la Marne.

Le hall et les salons avaient été convertis en dortoirs. Le long des grands escaliers, où, le soir de l'inauguration, s'était déroulée une fête persane aux chatoyants costumes, on voyait maintenant monter et descendre la silhouette vive et blanche d'une infirmière, ou bien quelque blessé, maladroit sur ses béquilles neuves.

Flottaient-ils encore sous ces voûtes, les rires, la musique et les folies de ce soir de féerie ? Non, sans doute, et les échos mondains avaient eu peur, dès les premières plaintes.

Mais la gaieté n'était pas envolée de ce lieu. Seulement, elle était devenue plus mesurée et de meilleur aloi... Elle aussi avait remplacé par un voile de Croix-Rouge son bonnet à grelots, et abandonné sa marotte comme un accessoire inutile. Elle était seulement l'auxiliaire de la guérison, cette gaieté de l'hôpital, et on ne l'y tolérnit qu'à ce titre.

Ce dimanche-là, justement, elle reprenait droit



de cité. Quelques artistes avaient promis de venir récréer les soldats; et Marthe et ses infirmières s'ingéniaient à ranger la grande salle, à disposer des chaises pour les blessés valides, à installer confortablement les autres dans un lit bien tiré, bien blanc.

Marthe avait l'œil à tout, au pot de tisane oublié, à la couverture froissée, comme à la pâleur ou à la fièvre d'un malade. D'un geste bref et pourtant doux, elle remettait tout en ordre.

Les visiteurs arrivaient. Il y avait là un acteur du Théâtre-Français, deux ou trois chanteurs, puis une jeune fille à la mise excentrique, que Marthe crut reconnaître.

L'infirmière s'était assise tout au fond de la salle, près du lit d'un petit Breton rigide et pâle dans un appareil plâtré. Il tenait entre les mains le programme qu'on venait de distribuer; Marthe prit doucement la page enluminée et lut, parmi les noms connus, le nom de Jacqueline Lezoux.

Ainsi c'était bien elle, cette femme mince en robe trop courte, imitant vaguement un uniforme, cette femme riant avec quelques jeunes gens aux cheveux longs qui l'accompagnaient.

Marthe la reconnut mieux encore, quand elle la vit s'avancer sur la scène improvisée et qu'elle l'entendit déclamer de sa voix timbrée et bien étudiée quelques morceaux à effet.

Les malades applaudissaient bruyamment. Marthe observait Jacqueline, qu'elle n'avait pas revue depuis la guerre.

A distance, elle ne paraissait pas très changée; pourtant, Marthe nota les rides qui, dans le sourire, bridaient la bouche aux lèvres trop rouges. Les yeux, nettement soulignés de fard, avaient perdu leur douceur juvénile, et la minceur du buste, s'exagérant, devenait de la maigreur aux épaules et près du cou, dans le décolleté hardi de la blouse.

Marthe pensa : « Elle a vieilli. »

Et, près d'elle, une voix familière répondit à sa pensée :

— Hein ! encore une pour qui les années de guerre comptent double !

C'était Monique qui venait voir son amie et avait profité du tumulte des braves pour se glisser à pas de loup près d'elle.

Marthe lui serra la main. Puis, se tournant familièrement vers son malade :

— Mon petit 25, je vous présente mon amie Monique. Monique, un brave petit Breton qui a eu le bras et la jambe cassés. Il est dans le plâtre, il a bien du courage, je t'assure.

Le Breton eut un silencieux sourire et tourna vers les deux amies ses yeux d'eau glauque. Il était flatté de la présentation, et c'était par des prévenances si simples que Marthe se faisait adorer de ses blessés.

La musique reprit. Monique, qui avait souri au petit 25, s'assit près de son amie et chuchota à nouveau :

— Que dis-tu de Jacqueline ? Elle a abandonné le piano, elle travaille seulement sa diction et déclame pour les blessés. Sa mère la promène successivement dans toutes les ambulances, principalement dans celles où il y a des officiers. Si elle pouvait trouver ainsi le mari rêvé !... Quand je pense que mon pauvre Bernard...

— Que dis-tu ? interrogea Marthe, d'un ton indifférent, tandis que ses deux mains se croisaient nerveusement dans la poche de son tablier.

— Je dis, reprit Monique, sans voir le trouble de son amie, que mon frère s'était laissé prendre au charme qu'avait M^{lle} Lezoux avant la guerre. La dernière fois que nous avons causé intimement, il m'a parlé d'elle, m'a priée de l'interroger. J'ai bien souvent pensé à toutes ces choses et je me suis réjoui en mon cœur que Bernard n'ait pas eu à essuyer le refus que cette coquette n'aurait pas manqué d'opposer à une démarche de sa part.

Marthe écoutait sans répondre, les yeux fixés sur celui qui, là-bas, au fond de la salle, récitait des mots qu'elle n'entendait pas.

Ainsi, non seulement Bernard n'avait pas songé à elle, ne l'avait pas aimée, mais c'était le cœur

plein d'une autre qu'il était tombé; c'était l'image d'une autre qui l'avait visité, consolé, aidé dans cette agonie dont le mystère douloureux la hantait toujours.

Son amour à elle était si profond, si ardent, qu'elle s'était, parfois, imaginé qu'à l'heure de la mort les yeux de Bernard s'étaient dessillés et que, dans l'angoisse des derniers instants, c'était elle, Marthe, qu'il avait vue se pencher sur lui pour le suprême adieu.

Le célèbre comédien avait fini; déjà retentissaient les premiers accords de la *Marseillaise*, épilogue obligé de ces sortes de concerts.

Marthe se leva avec difficulté; un brouillard dansait devant ses yeux.

A la *Marseillaise* le pianiste enchaîna l'hymne belge, puis le *God save the King*, en l'honneur de quelques officiers alliés invités.

« Pourvu qu'il n'y ait pas des Italiens ou des Russes! se disait Marthe. Une minute de plus et je vais tomber. »

Malin, sur un dernier accord, le piano se tut, et Marthe put se rasseoir et se remettre un peu. Jacqueline avait aperçu Monique et lui faisait des signes, tout en cherchant à venir à elle entre les rangées de lits. Marthe se leva vivement, voulant éviter la rencontre.

« Ne lui parle pas de moi, souffla-t-elle à Monique; je ne veux pas la voir. J'ai à faire là-haut; je te rejoins dans un quart d'heure. »

Un quart d'heure, en effet, il ne fallut pas plus à Marthe pour contempler en elle-même le dernier exorcisme de son rêve.

Elle gravit rapidement l'escalier, poussa une porte, et se trouva dans ce qu'on appelait pompeusement son bureau.

C'était une chambre très étroite et très mal soignée pour qu'on pût songer à y loger un malade. Marthe y avait fait mettre une table, le lampéoil où elle accumulait parfois entre deux romans, quand elle était de garde, la nuit. Deux chaises, une planchette avec quelques livres complétaient l'ameublement. Au-dessus d'un petit bu-

reau, il y avait une photo d'amateur qui datait d'août 1913.

C'était la maison du Roctel avec le groupe joyeux des vacances : la petite Colette avec ses boucles brunes, Michel et son chien *Fram*, Claire et Thérèse, Monique et Marthe, et, au dernier plan, Bernard, nonchalamment appuyé à la barrière.

Posément, Marthe enleva les épingles qui retenaient au mur la photographie. Elle tomba sur la table avec le bruit d'une feuille sèche à l'automne.

Un instant, Marthe la contempla. Ce n'était plus Bernard qu'elle y voyait, mais elle-même, de quatre ans plus jeune, avec ses clairs yeux ardents et l'auréole blonde de ses cheveux. Ses yeux, maintenant, se cernaient de noir, et ses cheveux légers, enfermés dans la coiffe blanche, ne mettaient plus leur lumière sur son visage.

Devant l'enfant qu'elle avait été, si confiante dans l'avenir, si amoureuse et si candide à la fois, Marthe eut un faible sourire de pitié.

Comme elle s'était trompée!... Et pourtant, qui pouvait savoir? Si Bernard avait vécu et que Jacqueline l'eût refusé, peut-être son amour déçu se serait-il tourné vers celle qui le chérissait si fort...

— Je l'aimais tant! soupira Marthe. Je l'aurais accueilli, je l'aurais consolé, il aurait fini par m'aimer.

Mais l'heure n'était plus de ces héroïques enfantillages. Tout était fini, et Marthe restait seule avec son rêve deux fois détruit. Bien plus, l'espace de quiétude où elle se complaisait dans l'existence occupée et monotone de l'hôpital semblait s'être dérobée.

Comme aux jours les plus tourmentés de jadis, elle sanglotait :

O Bernard! O Bernard!

Et, soudain, une pensée lui vint, qui la fit tomber à genoux devant sa table, le front dans les mains et des sanglots pleins la gorge.

« Mais pourquoi me plaignais-je? Finalement, c'est moi qu'il aime maintenant, puisqu'il m'a choisie, donc il connaît la table lumineuse, et

non cette poupée fardée qui cherche un époux jusqu'en dans les ambulances. C'est moi, c'est moi!...

Et de nouveau, elle répétait : « O Bernard ! O Bernard ! » Et ce fut, cette fois, l'apaisement définitif qui descendit en elle, quelque chose comme la calme résignation qui adoucit les traits des veuves et leur permet de vivre encore, bien que leur cœur soit déchiré, parce qu'elles représentent ici-bas, selon le mot profond de Michelet, le reflet attardé de l'époux.

Et Marthe, la fière Marthe, courbait sa tête voilée de blanc et questionnait docilement son âme :

— Bernard, mon Bernard, que dois-je faire après, pour être digne de vous?...

VII

M^{me} Hautier et Monique étaient venues passer la journée à La Varenne. Tandis que les jeunes filles étaient allées faire un tour sur la berge, les deux mères s'étaient mises à causer ensemble très sérieusement.

M^{me} Hautier parlait, M^{me} Oreines écoutait, l'air à la fois préoccupé et satisfait.

Il y avait quelques jours, d'ailleurs, qu'elle s'attendait à la communication qu'elle recevait. Colette, depuis six semaines, trouvait toujours un bon prétexte pour rendre visite à M^{me} Hautier, chez qui Jean Manson était reçu comme l'enfant de la maison.

Le jeune lieutenant, de son côté, était visiblement charmé par la grâce vive de la jeune fille; et M^{me} Hautier voyait avec complaisance s'ébaucher une idylle sous son égide.

Or, Jean, sachant qu'elle devait se rendre à La Varenne, était venu, la veille, la prier de lui

der sa cause. Il ne ferait une démarche officielle que si M^{me} Orcines l'y autorisait.

— Ma tante est vieille et impotente, avait-il dit à la mère de Bernard; vous seule, chère Madame, pouvez parler pour moi.

M^{me} Hautier avait accédé à son désir et au delà, car elle avait dit à son amie tout le bien qu'elle pensait du jeune lieutenant.

Maintenant elle se taisait et attendait la réponse. Son visage mince ne trahissait guère ses sentiments; pourtant, l'habituelle tristesse qui le baignait semblait s'être un peu dissipée. Ses mains, machinalement, s'étaient jointes. M^{me} Orcines avait fermé à demi les yeux; elle regardait en elle-même et revoyait ses propres fiançailles, la tendresse de son mari, leur union sans nuage.

C'était avec de semblables assurances de bonheur qu'elle avait cru pouvoir marier sa fille aînée, et voici que Claire avait maintenant sa vie brisée.

— Il ne s'agit bien entendu que de fiançailles? questionna-t-elle, en relevant la tête. Colette est trop jeune; et puis je ne veux pas la marier pendant la guerre.

— Je ne connais pas les intentions de Jean à ce sujet, répliqua M^{me} Hautier. Mais je sais que c'est précisément la jeunesse de Colette qui l'a séduit.

M^{me} Orcines avoua :

— J'eusse préféré marier Thérèse d'abord. Elle a vingt-sept ans.

— Justement ! Je connaissais votre désir et, sans nommer personne, bien entendu, je fis remarquer à Jean qu'il y aurait une bien grande différence d'âge entre eux et qu'il eût mieux fait, peut-être, de choisir une femme plus faite, plus sérieuse. « Eh bien, non, m'a-t-il répondu; quand nous reviendrons de cet enfer, nous serons si vieillis nous-mêmes qu'il nous faudra une femme jeune, riieuse, enfant même, n'ayant pas souffert de la guerre, parce que la vie était encore trop vigoureuse en elle. Les femmes qui ont vingt-cinq ans mainte-

nant en ont reçu une empreinte de tristesse qui leur restera toute leur vie. »

— C'est vrai, cela, dit pensivement M^{me} Orcines.

— « Au surplus, a ajouté Jean, c'est M^{lle} Colette que j'aime et pas une autre. Mais faites vite, car je repars dans quinze jours. »

— J'en parlerai au plus tôt à Colette, dit M^{me} Orcines.

Précisément, les trois jeunes filles rentraient. Thérèse s'en fut préparer le goûter. Monique la suivit et M^{me} Hautier, prétextant une recette de cuisine à communiquer à Pascaline, quitta aussi le salon.

Colette était fine. L'émotion de sa mère, l'embarras de M^{me} Hautier ne lui avaient pas échappé. D'ailleurs, elle se doutait bien de ce qui les troublait ainsi.

Dans ses fréquentes entrevues avec Jean, elle avait compris parfaitement qu'elle n'était pas indifférente au jeune homme. Colette n'était pas romanesque, mais elle jugeait que Jean ne repartirait pas, certes, sans lui donner à entendre plus clairement ce que disaient déjà ses regards et ses paroles embarrassées.

Donc, ce fut sans trop d'étonnement qu'elle entendit sa mère l'appeler au moment où elle allait rejoindre sa sœur et son amie.

— Reste, Colette; j'ai à te parler.

La jeune fille fit, alors, mine de s'asseoir; mais M^{me} Orcines lui tendit les bras, et ce fut à demi agenouillée devant sa mère et la tête sur son épaule que Colette prévint la confidence.

— Il m'aime, n'est-ce pas? Oh! que je suis heureuse!

Un peu abasourdie de la promptitude avec laquelle sa fille avait compris, M^{me} Orcines l'écarta d'elle et la regarda bien en face.

Le joli visage de Colette rayonnait; ses yeux brillaient. Tout à fait comme lorsqu'elle était petite, elle rejeta en arrière, d'un coup de tête, les cheveux fous qui lui tombaient sur les yeux et répéta avec la même joie enfantine :

— Que je suis heureuse, maman chérie !

M^{me} Orcines sourit :

— Tu l'aimes donc bien ?

— Oh ! oui, maman, il est si beau, si brave ! Sais-tu qu'il a trois citations ! Il va être nommé capitaine !... Alors, c'est M^{me} Hautier qui a fait la demande ?

— Pas tout à fait. Il voulait savoir, auparavant, s'il ne te déplaisait pas trop.

Thérèse arrivait avec un grand plateau sur lequel s'échafaudaient des tasses, une théière et une assiette de rôties. Elle faillit tout lâcher quand sa sœur lui cria joyeusement :

— Thérèse, Thérèse, je me marie ! J'épouse Jean Manson !

La sœur aînée posa pourtant, sans encombre, le plateau sur un guéridon. Une légère, très légère contraction passa sur ses traits. Mais elle se reprit bien vite et, très sincèrement :

— Tant mieux, petite sœur, si tu en es si heureuse.

Et elle ajouta, avouant, en un mot qui voulait être drôle, sa furtive émotion :

— Donc, me voilà tout à fait une vieille fille. Marthe a bien raison.

— Marthe est ridicule avec ses exagérations, protesta M^{me} Orcines, mal consolée de voir sa benjamine se marier la première ; on n'est pas une vieille fille à vingt-sept ans.

— Presque vingt-huit, maman, insista Thérèse, avec une douceur têtue. Mais, d'ailleurs, l'âge n'y fait rien. Je suis une vieille fille, voilà tout, et Monique aussi. C'est la faute de la guerre !... Mais nous n'en sommes pas plus malheureuses pour cela. N'est-ce pas, Monique ?

Monique protesta en riant et vint offrir ses félicitations à la radieuse Colette. M^{me} Hautier, à son tour, constata le succès de sa démarche.

— Savez-vous ce qu'il faut faire ? dit-elle, au bout d'un moment. Venez déjeuner à la maison, demain. J'inviterai Jean ; et c'est chez moi qu'il fera sa demande. Ce n'est pas protocolaire. Mais qu'est-ce que cela fait, en temps de guerre ? Je

suis sûre que Colette a hâte d'avoir sa bague, et la permission de Jean touche à sa fin.

M^{me} Orcines voulut refuser, pour la forme. Elle était assez pointilleuse sur les questions de convenances. Mais Colette la pressait tant d'accepter, et Monique et Thérèse, gentiment, insistèrent si bien qu'elle finit par consentir.

Le lendemain, M^{me} Orcines et ses filles prirent donc le tramway. Ce fut Fanny qui vint percevoir leurs places.

La jeune couturière, avec sa merveilleuse souplesse de femme du peuple, s'était adaptée à son nouveau métier. Un seul détail indiquait la petite ouvrière soigneuse d'autrefois : un col en dentelle grossière, qui débordait sur le manteau gris. Mais, serrée dans ce manteau épais, coiffée du bonnet de police au matricule argenté, Fanny semblait rajennie. Le grand air fouettait son visage, habituellement pâli sur l'ouvrage.

Toujours gaie, elle était plus libre d'allures, réclamant les places d'une voix sonore, criant les arrêts, sillant aux départs.

Aux croisements, elle sautait à bas du tram, quand il glissait encore, pour manœuvrer le signal lumineux ; aux aiguillages, elle s'emparait du lourd levier de fer, puis, son sifflet entre les dents, courait le long de la voie pour rattraper le tram en marche.

Colette, toute à son bonheur, regardait distraitemment le paysage encore noir et triste, par ce printemps tardif. M^{me} Orcines s'absorbait dans la lecture d'un journal.

Mais Thérèse observait le manège de Fanny, et, dans son cœur, une fois de plus, s'humiliait à cause de cette femme. Comment avait-elle pu, la veille, ressentir cette passagère jalousie devant le bonheur de sa sœur ? Fanny, avec ses mains rougies, sa voix éraillée, ses pieds meurtris, lui semblait si fort au-dessus d'elle ! Elle eût voulu pouvoir lui dire :

— Reposez-vous une journée, ma sœur Fanny, et je ferai votre travail.

Mais comment l'aurait-elle pu ?

Fanny, à ce moment, remontait dans le tramway, après un aiguillage, balançant le levier qu'elle jeta dans un coin. Brusquement, le tram s'arrêta. Quelqu'un cria :

— La perche !

Force fut à la petite receveuse de redescendre, de saisir la corde pendante et, par des tractions qui lui tendaient les bras, de replacer la perche sur le trolley.

— C'est un dur métier, Fanny, murmura Thérèse à l'ancienne couturière, quand celle-ci passa à nouveau près d'elle.

— En ce moment, ça va, Mademoiselle, répondit celle-ci avec son sourire, mais, quand il a fait si froid, c'était assez dur, en effet.

— Comment va Marie ? interrogea Thérèse.

Le visage de Fanny s'attrista. Elle se tenait devant M^{lle} Orcines, debout et accotée à la porte. Elle dit très vite :

— Pas bien, Mademoiselle.

Puis elle se détourna vers la plate-forme pour cacher ses yeux soudain mouillés.

À un autre moment, elle passa de nouveau devant Thérèse, qui voulut la faire sourire à tout prix.

— Et petit Jacques ?

Cette fois, ce fut un rayonnement de joie, qui rendit presque jolie la figure de Fanny.

— Oh ! il pousse bien ! Il est toujours à Sucy. Je suis allée le voir, hier.

— Avez-vous des nouvelles de son père ?

— Pas bien souvent, Mademoiselle, ni bien longuement. Ils ne peuvent rien dire ; mais il m'écrit qu'il espère aller en Suisse, parce qu'il est bien déprimé. Et puis, depuis deux ans et demi, n'est-ce pas, Mademoiselle, ce n'est que juste. J'en serais bien heureuse.

Ah ! chère et admirable Fanny qui se contenterait de ce pauvre bonheur !..

Un instant après, Thérèse écouta autour d'elle les conversations, et son cœur en fut navré.

— Le mien vient de repartir. C'est dur, après huit bons jours ! Mais, quoi ! faut bien y aller !

— Le mien est encore pour longtemps à l'abri. Sa blessure suppure... Quelle chance !

— Moi, j'en ai déjà perdu deux, et le dernier est à Salonique.

— Moi, j'en ai perdu un,

— Moi, mon mari.

— Moi, mon père.

Une femme, au visage plus ravagé que les autres, parla la dernière.

— Moi, mon fils est au Val-de-Grâce : il est aveugle depuis cinq mois.

Alors, Thérèse vit avec une sorte d'épouvante que, dans tout le tramway, elle et sa sœur étaient les seules qui ne fussent pas en noir. Claire, qui conservait son long voile, avait désiré que ses sœurs ne prolongeassent pas leur deuil au delà du temps prescrit par les convenances.

— Elles ont bien le temps de porter du noir ! avait-elle dit à sa mère.

Aussi, Thérèse et Colette avaient, ce jour-là, un tailleur bleu et des nœuds de couleur à leur chapeau. M^{me} Orcines était fidèle à son deuil, et, par un hasard singulier, les autres femmes, ouvrières, paysannes, citadines, avaient cet uniforme de douleur que les femmes de France, l'une après l'autre, revêtaient toutes depuis près de trois ans.

De nouveau, la voix infatigable de Fanny se faisait entendre, après un strident coup de sifflet ; et, de nouveau, Thérèse se sentit pleine de remords.

Elle n'avait pas eu de déchirement profond dans sa vie ; elle avait conservé une existence de bien-être, quand tant d'autres souffraient de la faim et du froid. D'où venait donc cette détresse profonde qui montait en elle comme la mer sur la grève ?...

VIII

Les fiançailles de Colette et de Jean avaient eu lieu l'avant-veille du départ de celui-ci. La jeune fille avait désiré avoir tout de suite sa bague. Elle montrait avec un orgueil enfantin la belle opale qui brillait sur sa main brune.

En vain la vieille Pascaline avait hoché la tête.

— On dit que ça porte malheur. Choisissez une autre bague, Mademoiselle.

Colette n'était pas superstitieuse; et elle aimait le reflet verdâtre et irisé des opales.

M^{me} Orcines avait dit à Jean :

— Je ne permettrai le mariage qu'à la fin de la guerre, mon cher enfant.

Le jeune homme s'inclina sans répondre, et la clause parut tacitement consentie.

La veille de son départ était un dimanche. Jean était venu à La Varenne.

On était aux premiers jours du printemps. La nature semblait avoir de la peine à s'éveiller, tant l'hiver l'avait engourdie. Pourtant, après le déjeuner, il y eut un faible rayon de soleil; et les deux fiancés sortirent ensemble sur la terrasse.

Silencieux, les mains unies, ils s'accoudèrent à la balustrade. Image éternelle de l'amour! Chacun d'eux goûtait dans son cœur la joie de la présence de l'autre, exaltée par le paysage, la tiédeur subite de l'air, les lignes pures des collines arrondies comme une coupe autour de l'horizon.

Elles se profilaient, nettes, sur le ciel d'un bleu pâle, où les arbres dessinaient le fin lavis de leurs branches dépouillées.

L'eau, toujours en mouvement, était d'un vert glacé. De légers remous se creusaient dans le courant, produits par une branche, une touffe d'herbe, un débris que le flot entraînait.

— La Marne... commença Jean, d'une voix lente.

Et ce nom, maintenant si lourd de deuil et de gloire, tomba entre eux comme un soudain rappel à la réalité.

— Oh ! Jean, dit Colette soudain peureuse et se serrant contre son fiancé, vous partez demain ! Où serez-vous, demain à cette heure ?

— Sans doute sur le chemin de Verdun, chérie, répondit le jeune homme en caressant la petite main qu'il tenait dans les siennes. Mais il faut être courageuse, attendre le retour de votre grand ami et les jours heureux qui viendront.

— Jean, interrogea Colette d'une voix brève, est-ce vous qui avez demandé à maman de reculer notre mariage jusqu'à la fin de la guerre ?

— Moi, mon cher amour ! Ah ! non ; bien sûr ! J'aurais voulu qu'il fût conclu tout de suite ; demain, tenez, dit-il, en badinant. Mais ce n'eût pas été raisonnable.

— Pourquoi ? insista la jeune fille, en fixant avec attention une branche qui tourbillonnait dans l'eau.

Le lieutenant resta une minute sans répondre. Puis il dit, tout bas, avec tristesse :

— Hélas ! ma chérie, je m'en vais dans un pays dangereux. Je puis vous revenir infirme, aveugle, défiguré.

— En ce cas, plus que jamais vous auriez besoin de mon amour, dit Colette avec simplicité.

Il serra plus fort la petite main qu'il tenait et continua, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme :

— J'espère de toutes mes forces que votre amour et mes prières me garderont. Mais, on ne sait jamais l'avenir ; et votre beau-frère, et Bernard, déjà...

Il n'acheva pas sa phrase. Colette avait tourné la tête vers lui avec une belle expression tranquille.

— Oh ! oui, je vous garderai, Jean !... Et ce sont là toutes vos raisons ? continua-t-elle, imperturbable.

— Oui, c'est-à-dire, pas tout à fait, balbutia Jean. Votre mère a sans doute pensé que nous

pourrions... que nous aurions... enfin, Colette, qu'il serait possible que je fusse tué, vous laissant, comme votre sœur Claire, un petit enfant à élever... Voilà pourquoi votre mère m'a demandé de ne pas fixer de date à notre bonheur; et, moi, très malheureux, j'ai si bien compris ses raisons que j'ai consenti.

Colette secoua la tête, d'un air dubitatif, mais ne dit rien. Seulement, elle posa sur l'épaule du jeune homme son front aux boucles brunes, et Jean le caressa d'un baiser.

Près d'eux, un oiseau passa, tenant un brin de mousse dans son bec.

Quand Jean fut parti et que Colette se retrouva à dîner en face de sa sœur et de sa mère, cette dernière fut frappée de l'expression de sa fille cadette. Ses sourcils noirs se fronçaient sous l'empire d'une résolution arrêtée, ses yeux étaient assombris, sa bouche aux lignes fermes se serrait nerveusement.

— C'est le départ de son fiancé qui l'afflige, pauvre petite! pensa la mère. Que sera-ce, demain soir, quand elle rentrera?

En effet, Colette allait, le lendemain, déjeuner chez M^{me} Hautier, et, avec elle, reconduire, ensuite, Jean à la gare.

Après le dîner, Thérèse voulut monter dans sa chambre. Colette l'arrêta d'un geste.

— Reste, veux-tu, j'ai à parler à maman, et je désire que tu sois là.

Thérèse, surprise, obéit. M^{me} Oreines leva la tête, fort étonnée, elle aussi.

— Qu'y a-t-il, ma chérie?

Et sa voix et son geste appelaient sa petite près d'elle. Mais Colette, toute tendue par sa résolution, ne parut pas voir, cette fois, le mouvement caressant de sa mère. Elle demeura sur sa chaise, bien droite, les deux mains allongées sur ses genoux.

Il y eut une minute de silence, où l'on entendit seulement le tic tac de l'horloge et le bruit soyeux de l'eau. Puis Colette commença à parler, évitant le regard de sa mère, et contemplant la belle opale qui brillait à son doigt.

— Maman, je désire ne pas attendre la fin de la guerre; je désire me marier à la prochaine permission de Jean.

M^{me} Orcines bondit.

— Est-ce ton fiancé qui t'a demandé cela?

Mais le calme de Colette ne se départit pas.

— Non, maman; Jean m'a, au contraire, redit les raisons, qu'il juge fort bonnes. C'est moi qui veux me marier le plus tôt possible.

M^{me} Orcines paraissait abasourdie. Sa petite Colette, si vive, si jeune, elle ne la reconnaissait plus dans cette grave jeune fille qui discutait si posément. Rien que le calme dont elle faisait preuve montrait à la mère quel changement profond s'était opéré dans l'enfant.

Thérèse regardait sa sœur en caressant machinalement la petite chatte qui s'était installée sur ses genoux.

— O maman, poursuivit Colette avec plus de véhémence, et en regardant sa mère, cette fois, peux-tu penser que si, par malheur, Jean revenait infirme ou aveugle, je lui reprendrais ma parole? C'est alors qu'il aurait besoin de moi pour lui faire trouver la vie belle encore.

— Pourtant, objecta M^{me} Orcines, il faut...

— Maman, interrompit impétueusement Colette, suppose que papa, pendant vos fiançailles, eût été victime d'un accident : l'aurais-tu abandonné, même s'il y avait perdu un bras ou une jambe?...

— Non, certes! s'écria M^{me} Orcines, sans s'apercevoir qu'elle secondait les désirs de sa fille. Je l'aimais trop pour cela.

— Bon! voilà une objection démolie, continua Colette, avec sa féroce logique d'enfant. Reste l'autre, plus grave : s'il était tué...

Elle s'arrêta pour soupirer. Malgré son calme, la vision de ce grand garçon qu'elle aimait, étendu sans vie sur le champ de bataille, l'oppressait singulièrement; et, rien que de les prononcer, ces mots terribles « S'il était tué » prenaient déjà comme une ombre de réalisation. Mais ne fallait-il pas continuer de plaider sa cause?

— S'il était tué, reprit-elle bravement, que je

sois ou non sa veuve, mon chagrin serait aussi profond. Enfin, continua-t-elle, ce chagrin aurait un adoucissement, s'il me laissait un petit enfant.

M^{me} Orcines regardait de nouveau sa benjamine avec une sorte de stupeur. Le visage de Colette était comme adouci; une lumière avait passé sur ses yeux, un rayonnement calme et doux qui donnait une gravité étrange au visage presque infantin.

— Vois notre Claire, maman, continuait Colette. Son petit Pascal l'a aidée à supporter son malheur. Elle l'a dit maintes fois. Et puis, un brave qui laisse un fils en mourant sert deux fois sa patrie.

Peut-être Colette avait-elle lu cette phrase quelque part? Il n'y avait pas si longtemps qu'elle était encore l'écolière qui aime agrémenter de citations ses devoirs de style. Quoi qu'il en soit, elle la prononça, cette phrase, avec beaucoup de chaleur et de conviction.

M^{me} Orcines était ébranlée.

— Laissez-moi, mes enfants, dit-elle à ses filles. Ce que me demande Colette est si imprévu, si nouveau pour moi, qu'il faut que je réfléchisse à tout cela.

Elle ne dit pas : il faut que je prie; mais ses filles savaient que les réflexions de la veuve se faisaient à genoux devant son crucifix, auprès duquel était le portrait de son mari.

— Maman, chuchota Thérèse, avec une voix singulière, comme elles se séparaient, après le bonsoir habituel, maman, Colette a raison. Même si elle doit rester veuve comme Claire, il faut dire oui, vois-tu, car elle aura peut-être la joie d'avoir un petit enfant...

Elle était haletante, comme si elle avait fait un effort pour prononcer ces paroles. Sa mère l'embrassa sans mot dire.

Quand les deux sœurs se furent déshabillées, en silence, Colette, avant de faire sa prière et déjà à genoux, se tourna vers sa sœur et, la regardant fixement :

— Ecoute ce que je vais te dire, Thérèse, c'est très grave. Si maman me refuse et qu'il arrive malheur à Jean, je ne lui pardonnerai pas de m'avoir violé !

IX

Sans doute, M^{me} Orcines avait deviné quelle résolution brusque nourrissait Colette, car elle avait deviné. Thérèse n'en revenait pas d'étonnement.

Cette mère, qui s'était toujours montrée d'une prudence exagérée vis-à-vis de ses filles, qui voulait leur épargner dans la vie les plus légers déboires, exposait sa benjamine au plus grand malheur qui pût atteindre une femme ! Et, pourtant, dans son étonnement, Thérèse approuvait sa mère et la défendait des blâmes.

M^{me} Jacquin, entre autres gens, n'avait pu s'empêcher de dire à Thérèse :

— Votre mère est bien imprudente ! n'a-t-elle pas assez d'une fille veuve ?

— Madame, avait répondu Thérèse, avec une gravité que n'avait pas comprise l'excellente M^{me} Jacquin, je trouve que maman a raison. A quoi sert d'attendre pour vivre ? La vie ne nous attend pas. Vous vous plaignez de l'instabilité des temps, du provisoire où nous devons nous maintenir en ce moment. Mais tout n'est-il pas instable et provisoire dans la vie humaine ! Une seule chose existe : accomplir sa destinée. Celle de Colette est de se marier, d'avoir des enfants... Pourquoi attendrait-elle pour cela d'être une vieille fille ?

M^{me} Jacquin avait répondu évasivement ; et, le soir, elle avait confié à Marthe que Thérèse était bien changée depuis quelque temps et qu'elle avait des idées impossibles.

Donc, Jean était parti, navré, mais le cœur plein

d'espoir. A sa prochaine permission, vers la mi-juillet, aurait lieu le mariage. D'ici là, il espérait bien être au repos et venir vingt-quatre heures à plusieurs reprises.

Le printemps naissait, à la fin, et avec une ardeur singulière. Les feuilles des arbres se déplaient à vue d'œil; en trois jours, les rives de la Marne avaient changé d'aspect. La verdure n'avait été d'abord qu'un poudrolement à peine perceptible sur les ramures brunes; puis, peu à peu, le vert pâle avait gagné; et c'était maintenant comme un plumage moussieux qui tremblait autour des branches.

Les lilas fleurissaient. Un matin d'avril, Thérèse avait coupé tous ceux du jardin pour les porter là-haut, sur la colline, dans la triste maison de Fanny, où la petite Marie avait fini de souffrir.

M^{me} Oreines et ses filles avaient tenu à assister leur couturière dans cette pénible cérémonie. Il y avait beaucoup de monde, anciennes clientes de Fanny, gens du quartier bruyamment apitoyés par la jeunesse de la morte, la captivité du mari, l'enfant, si petit encore. Mais il n'y avait pas de parents, pas de vrais amis.

— Non, Madame, répondait Fanny tout en larmes aux questions bienveillantes de M^{me} Oreines, Marie n'avait plus personne, nous non plus. Il ne faudrait pas que je m'en aille à mon tour, car le petit resterait tout seul pendant que son père est si loin.

Fanny, en disant cela, n'avait assurément aucun pressentiment. Mais la mort d'un être cher remue en nous une espèce de terreur qui n'est pas exempte d'égoïsme.

— Et moi, je puis donc mourir, moi aussi?

Or, à vrai dire, nous savons bien que nous devons mourir un jour, mais nous l'oublions fréquemment.

Donc, Fanny, en revenant du cimetière entre M^{me} Oreines et Thérèse, avait pensé soudain à ce que deviendrait l'enfant, si, à son tour, elle venait à lui manquer.

— N'ayez pas peur, Fanny, dit vivement M^{me} Or

clines avec bonté, si jamais un tel malheur arrivait, je ne laisserais votre petit manquer de rien jusqu'à son retour de son père.

De même que Fanny parlait de sa mort possible sans y croire, de même M^{me} Orcines s'engageait là, avec l'intention de la tranquilliser, à une promesse qu'elle pensait n'avoir jamais à tenir.

Mais Thérèse, dont le cœur douloureux était plus susceptible de vibrer à la mystérieuse puissance des mots, Thérèse sentit soudain que quelque chose se préparait pour elle dans cette conversation.

L'air était calme; les premières hirondelles croisaient leurs vols au-dessus des vieilles maisons; des enfants jonaient sur le pas des portes; une jeune fille, courbée sur la fontaine, emplissait une cruche de grès; le coq du clocher luisait au soleil.

Voix d'enfants, cris d'oiseaux, grelots d'un cheval sur la route, marteau du forgeron, eau qui coule et s'égoutte aux flancs du vase, pas léger de la fille qui s'éloigne, le bras tendu par la charge et l'autre écarté du corps pour garder l'équilibre... tout cela était la poésie habituelle de la rue, la vie ordinaire et paisible, l'humble bonheur de toute chose.

Mais une vibration ininterrompue ébranlait l'air léger, et Colette, la première, la reconnut.

— Le canon! Comme on l'entend, aujourd'hui! dit-elle.

X

Thérèse revenait de la messe. Il était encore de bonne heure. Elle se croisait sur la route avec des ouvrières qui sortaient de leur travail de nuit. Elles venaient de l'usine voisine.

Elles avaient le visage boufflé, les mains noires, les vêtements en désordre. Quelques-unes

avaient sur les mains, le visage et jusque sur les cheveux, une effrayante teinte jaune. Celles-là, Thérèse le savait, avaient le travail le mieux rétribué, mais le plus dur. Dans quel état devaient être leurs poulmons ?

Précisément, la plupart toussaient, à l'air vif du matin. Un groupe marchait devant Thérèse, et les voix jeunes, mais vulgaires, venaient jusqu'à elle.

— J'ai sommeil, disait l'une des ouvrières, vingt ans à peine, mais déjà fanée, et si maigre dans le sarrau noir !

— Moi, c'est passé; mais, à trois heures du matin, c'est terrible.

— Moi, je prends du café toute la nuit; ça réveille.

— Moi, quand je sens que je vais tomber de sommeil, je prise du menthol.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est une poudre blanche; l'achètes ça chez le pharmacien. Ça pique, ça fait éternuer, et je te réponds que ça réveille.

Thérèse avait le cœur serré en entendant ces voix enrouées par les veilles, en regardant ces visages tirés, ces yeux cernés. Bientôt, la conversation changea, les mots libres et grossiers sonnèrent.

Les ouvrières, se donnant le bras, barraient la rue étroite; Thérèse ne pouvait les dépasser sans s'attirer les réflexions malsonnantes du groupe. Force lui fut d'entendre, quelques pas encore, les propos des femmes.

Malgré son innocence d'enfant, Thérèse connaissait bien des réalités brutales de la vie. Elle comprenait les termes cyniques, les sous-entendus.

Le groupe, en riant, tourna la rue. Thérèse put continuer son chemin toute seule. Elle respira fortement, leva son visage dans le vent comme pour le purifier des mots qui venaient de l'effleurer. Le frôlement, la vue même du mal l'emplissait d'une étrange détresse, et, comme un enfant perdu qui appelle à l'aide :

— O mon Dieu ! balbutiait-elle, prête à pleurer, gardez-moi, gardez-moi !

Car cette angoisse qui étreignait Thérèse n'était pas la hautaine pitié du pharisien, c'était l'effroi de la créature qui ne se sait innocente que parce qu'elle a été gardée du mal. Que fût-il advenu de Thérèse abandonnée, exposée aux tentations, privée de sa mère et de Dieu ?

Elle y pensait souvent et puisait dans cette pensée une inaltérable indulgence.

— Gardez-moi, répétait-elle tout bas, car Vous êtes ma force.

Elle atteignit la maison au bord de l'eau. Dans son trouble, elle ne vit pas que Pascaline, qui venait lui ouvrir la porte, avait les yeux rouges et le visage bouleversé. Elle avait hâte d'être dans sa chambre, de retrouver l'atmosphère de pureté et de piété dans laquelle elle s'épanouissait. C'était comme si, le mal la poursuivant, elle voulait retrouver l'asile béni qui la défendrait, les bras étendus de son Christ, le sourire de la Vierge, le baiser de sa mère...

Précisément M^{me} Orcines l'appelait dans la lingerie. Thérèse posa son chapeau dans sa chambre, en passant, et entra, tout à fait rassérénée.

— C'est singulier, dit-elle en riant, je croyais trouver là Fanny, assise à la fenêtre, comme autrefois.

— Ma chérie, dit M^{me} Orcines en tournant vers sa fille un visage ému, la pauvre Fanny ne viendra jamais plus s'asseoir à cette place.

Thérèse eut un cri.

— Maman, maman, qu'y a-t-il ?

M^{me} Orcines la vit pâle et tremblante, elle la prit entre ses bras comme lorsqu'elle était petite.

— Il y a eu un accident hier au tramway. Et Fanny...

O maman, elle est morte, n'est-ce pas ? Pauvre chère Fanny ! Je l'admirais tant, maman ! Elle est partie sans savoir quelle amitié j'avais pour elle. Je n'osais pas le lui dire ; elle ne l'aurait pas cru, peut-être... Comment cela est-il arrivé ?

M^{me} Orcines avait fait asseoir sa fille à ses pieds sur un tabouret, et tenait entre ses deux mains

la jeune tête qui se levait vers elle dans une expression anxieuse. Elle racontait ce quelle savait, peu de chose, vraiment.

Une voisine de Fanny était venue la prévenir de l'accident arrivé la veille. Fanny était de service sur la dernière voiture du soir, la voiture qui rentre directement au dépôt. Le tram, presque vide, filait à toute allure dans le bois de Vincennes.

A une courbe, la perche saute; Fanny, sans réfléchir, se penche en arrière de la plate-forme pour saisir la corde qui pendait et chercher des yeux le fil du trolley.

Malgré qu'elle ne courait que sur son erre, la voiture allait vite encore. La tête renversée de Fanny rencontra un arbre au bord de la voie. On entendit un cri...

— Oh! gémit Thérèse, en portant les mains à sa tête, comme si le coup y retentissait.

Le wattman et les quelques voyageurs s'empressèrent; mais la mort avait été instantanée. On étendit Fanny sur une banquette; une femme prêta son mouchoir pour couvrir le visage sanglant...

Thérèse pleurait. Cette mort subite et violente l'ébranlait toute. C'était ainsi, c'était ainsi que devait finir la vie de Fanny. Sans le dévouement qu'elle portait à ceux qu'elle appelait ses enfants, la pauvre couturière aurait continué sa vie paisible. Elle serait venue, comme jadis, à son jour habituel, apporter son activité joyeuse dans la lingerie où Thérèse, les yeux fixes et pleins de larmes, regardait la place vide, la machine à coudre, la corbeille au raccommodage.

Comme trois ans auparavant, une branche de rosier heurtait la vitre, mais les fleurs n'étaient point épanouies et Fanny n'était plus là pour répondre à la question puérile et angoissée de Thérèse :

— Mais l'amour? Fanny, avez-vous aimé?

Ah! comme Thérèse était jeune en ce temps-là! Fanny n'avait pas connu ce sentiment mystérieux qui hantait alors les rêves de la jeune fille. Mais qui plus qu'elle avait aimé? qui plus qu'elle avait

fait rayonner son cœur sur le dur chemin de la vie ?

Ah ! bienheureuse Fanny, qui avait passé en faisant le bien, comme le divin Maître ! Elle se reposait maintenant, elle qui s'était tant fatiguée pour les autres ; et Thérèse demeurait avec ses désirs déçus, ses espérances mortes, son amour inutile...

Pascaline entra dans la lingerie. Son visage parcheminé était plus pâle que de coutume.

La servante, sous ses manières bourrues, était susceptible d'attachement, et cette Fanny convenable et délérente avait conquis sa sympathie. Pourtant, elle ne comprenait pas le muet désespoir de Thérèse, qui, assise sur sa chaise basse, joignait les mains d'un geste accablé en laissant couler ses larmes.

Les gens du peuple ont un grand fonds de résignation, et Pascaline, nous l'avons dit, était profondément fataliste.

-- A quoi ça sert, je vous le demande, grognait-elle, de vous retourner les sangs comme ça ? La pauvre Fanny est bien plus heureuse maintenant, après tout. Parce que, savez-vous, Mademoiselle, eh bien, quand on est mort, c'est une bonne affaire de faite !...

XI

Pour la première fois depuis trois ans, Mme Hautier parlait de retourner à Roctel. Elle en était partie la première semaine de la guerre pour rentrer à Paris qu'elle n'avait plus voulu quitter. Marie-Josèphe avait, ces deux années de guerre, passé chez ses beaux-parents les vacances de son fils.

Mais la maison de Normandie réclamait sa propriétaire. Le fermier venait d'être tué aux attaques

d'avril, la femme restait avec trois petits et demandait de l'aide : les arbres avaient besoin d'être élagués, il fallait une nouvelle batteuse...

M^{me} Hautier comprit qu'il était de son devoir d'aller elle-même voir l'état du domaine.

Quand Colette apprit la décision de sa vieille amie, elle confia à sa mère que son plus cher désir était de se marier là-bas. La cérémonie devant être tout intime, il leur serait plus facile de la faire célébrer à la campagne. A vrai dire, il y avait peut-être un brin de romanesque dans cette idée de la petite Colette. Mais M^{me} Orcines consentit, presque sans résister.

Le mariage fut fixé au début de juillet.

Colette aurait voulu y avoir Marthe Jacquin. Elle alla elle-même, avec Thérèse, la trouver à l'hôpital pour l'inviter à son mariage.

Il était deux heures. Les malades reposaient. Marthe était dans son bureau, assise devant sa table. Quand ses amies entrèrent, elle couvrit d'un lambeau d'étoffe un objet assez volumineux posé devant elle et se leva pour leur souhaiter la bienvenue.

Aux premiers mots de la petite Colette, elle accepta.

— Je serai heureuse, dit-elle, de revoir encore une fois le cher Roctel. Mais je ne vous promets pas une longue visite là-bas, mes amies, car mon service est exigeant.

Elle souriait en parlant. Ses traits s'étaient adoucis et sa voix aussi était plus calme. Un air de force tranquille avait remplacé sur son visage l'expression inquiète et fière de l'ancienne Marthe. Plus étroitement que jamais, le bandeau blanc serrait les tempes, enfermait les cheveux.

Thérèse ne pouvait s'empêcher de soupirer, chaque fois qu'elle revoyait son amie sous ce costume :

— Tes cheveux, Marthe, tes beaux cheveux blonds que j'aime tant, où sont-ils ?

Et elle faisait mine d'écarter le voile blanc.

Comme chaque fois, Marthe sourit à la boutade de son amie et la repoussa doucement.

— Ne pense pas à mes cheveux, Thérèse.

Puis elle ajouta gravement :

— Ils ont été une de mes vanités; je les enferme pour les punir.

Thérèse leva vers son amie un regard effrayé :

— O Marthe ! dit-elle plaintivement, est-ce que, toi aussi, tu veux entrer au couvent ?

Marthe se mit à rire.

— Pourquoi, moi aussi ? Ce n'est pas cette petite Colette qui a changé d'avis maintenant et ne veut plus se marier ?

— Non, dit gaiement Colette, ce n'est pas moi !

— Alors, qui ? dit Marthe. Toi, peut-être ?

— Non, dit Thérèse avec tristesse, je ne suis pas appelée; et je le regrette. Mais c'est notre amie Monique. Chaque jour, elle est plus parfaite, plus près de Dieu, plus loin de nous. M^{me} Hautier en a parlé à maman; Marie-Josèphe le croit aussi. Seule, Monique ne prononce pas ce mot de couvent. Mais je suis sûre que c'est là qu'elle va, maintenant qu'elle a franchi les portes d'or.

A ce rappel de leur conversation ancienne, Marthe frémit. Ah ! oui, elles étaient bien refermées sur la jeunesse heureuse, ces portes d'or ! Comme leurs lourds battants s'étaient ébranlés avec un bruit sourd qui retentissait dans son cœur !

Il y eut un silence. Colette, qui ne pouvait guère rester en place, s'était levée. Machinalement, elle tira l'étoffe qui recouvrait la table et aperçut une tête de mort que Marthe y avait dissimulée tout à l'heure.

— Ah ! pour le coup, plaisanta Colette, pour cacher une petite émotion qui lui avait donné la chair de poule, n'iez donc, Marthe, que vous songez à la Trappe ? Frère, il faut mourir; frère, il faut mourir. Voilà, je pense, le thème de vos conversations avec cet individu.

Marthe parut confuse.

— Gardez-moi le secret, toutes deux, répondit-

elle vivement. Non, je ne songe pas à la Trappe, taquine Colette; mais j'ai résolu de faire ma médecine. Mon travail ici m'a trop prise; je ne puis plus songer à autre chose. Jusqu'à la fin de la guerre, je le continuerai; mais je travaille l'anatomie pour m'avancer; car, après, je serai médecin, s'il plaît à Dieu.

— Quelle idée ! dit Colette.

Mais Thérèse regardait pensivement son amie.

— Il y a beaucoup de bien à faire là, dit-elle.

O Marthe, apprends à soigner les petits enfants.

Et, de nouveau, elle sentit monter en elle ce vain élan d'émulation qui lui faisait désirer tantôt le rude travail de Fanny, tantôt le mystique dépouillement de Monique.

Elle serait donc éternellement condamnée à cette vie stérile et inutile ?

Son angoisse très réelle la rendait nerveuse, non point susceptible, car sa bonté l'empêchait de montrer de l'humeur, mais sensible à l'excès.

En mainte circonstance, elle souffrait, elle-même, de la bizarrerie de son caractère, de ses tristesses sans cause, de ses inexplicables désirs.

Un jour, en rangeant des boîtes au grenier, elle retrouva une vieille poupée. Cette « fille » de biscuit et de carton avait jadis reçu d'elle les plus tendres soins; et puis elle avait été soigneusement rangée par sa petite maîtresse, lors de sa première communion.

— Je suis trop grande, maintenant, pour jouer à la poupée, avait dit gravement Thérèse; je garde celle-ci pour mes enfants.

Cette poupée était vêtue comme un bébé, avec le cache-lange brodé, le bavoir et le bonnet garni de dentelles; un mignon hochet brillait à son cou. Dans sa boîte douillettement capitonnée, elle semblait dormir, et de longs cils soyeux mettaient une ombre sur les petites joues rondes.

Thérèse la prit dans ses mains; les cils de la poupée s'écartèrent, et les yeux s'entr'ouvrirent, des yeux d'un bleu vif qui regardèrent Thérèse.

Sous ce soleil de juin, il faisait dans le grenier

une température étouffante; par la porte ouverte montait un air de danse joué par Colette au piano, un air de Grieg au rythme populaire et joyeux. Des rameurs descendaient le fil de l'eau avec de grands bruits de voix et le battement régulier des avirons; par la lucarne du grenier, on les voyait filer, nerveux, serrés dans leurs maillots blancs et penchés en cadence sur les rames.

... Thérèse approcha la poupée de son visage et l'embrassa à pleines lèvres, plusieurs fois, en pleurant...

Un autre jour, le petit Michel et sa mère étaient venus passer la journée, et Thérèse était allée avec eux faire une longue promenade jusqu'à la terrasse de Chennevières.

Le garçonnet s'était amusé, penché sur la balustrade, à se faire nommer tous les monuments de Paris qui s'estompent dans le lointain. Puis il s'était assis sur le banc, près de Thérèse.

Celle-ci avait une légère canne, et, tout en causant, piquait distraitement une motte de terre qui s'élevait au pied d'un arbre.

Michel prit la canne et s'acharna à ce jeu. Or, la motte de terre était une fourmilière. Par centaines, les noires petites ouvrières s'échappèrent des décombres de leur palais. Elles allaient, venaient, se heurtaient, commandaient et obéissaient dans un apparent désordre.

Le gamin, cause de tout le mal, regardait avec curiosité le petit peuple noir aux prises avec la catastrophe. Les jambes fléchies, les mains aux genoux, il tendait sa frimousse d'enfant intelligent. Il remarqua bientôt le sauvetage des œufs.

— Qu'emportent ces fourmis, maman? s'écria-t-il. Des provisions?

Marie-Josèphe, patiemment, donna à son fils une leçon familière d'histoire naturelle. Elle lui raconta la sollicitude des fourmis pour les œufs, le dévouement des ouvrières, l'instinct merveilleux qui régit la petite république.

Thérèse écoutait, et comme si une lumière soudaine venait éclairer pour elle cette leçon de

choses, qui ne lui apprenait rien de nouveau, pourtant :

— Vois, Michel, comme elles sont bonnes mères, ces travailleuses ! Et, pourtant, ces petits ne sont pas à elles : les travailleuses sont des vieilles filles, des tantes-berceuses... O chères fourmis ! ajouta-t-elle.

Et une émotion inexprimable lui serra la gorge.

XII

M^{me} Orcines avait tenu parole, et, depuis la mort de Fanny, payait au petit Jacques ses mois de nourrice.

Elle était allée à Sucy pour se rendre compte par elle-même des soins que recevait l'enfant. Le neveu de Fanny était un bébé robuste, assez avancé pour ses deux ans et demi. La femme qui le gardait n'avait pas d'enfant; et, son mari étant à la guerre, elle avait tout le temps voulu pour s'occuper de Jacques.

M^{me} Orcines la jugea active, propre, et trouva l'enfant bien élevé. Elle estima donc qu'il était inutile de répéter trop fréquemment des visites qui pourraient blesser la susceptibilité de la nourrice. De loin en loin, seulement, elle apparaissait à Sucy, pour apporter l'argent et quelque vêtement, quelque joujou pour le petit.

À la grande surprise de sa mère, Thérèse avait obstinément refusé de l'accompagner.

— A quoi bon, maman, avait-elle dit, d'un ton las. Je m'attacherais à ce bébé qui ne nous connaîtra plus, la guerre finie. Son père l'em mènera, se remariera, sans doute. Ce serait encore un chagrin. Permets que je me l'évite.

Thérèse souffrait.

Ainsi qu'elle l'avait prévu, Monique était venue

lui faire ses adieux. Elle non plus n'attendait pas la fin de la guerre pour accomplir sa destinée.

Thérèse osait à peine l'interroger :

— Monique, as-tu discerné un appel sensible? Comment savoir? Peut-être l'ai-je aussi, moi, la vocation, sans m'en douter.

Monique se mit à rire, de son rire léger d'autrefois.

— Non, chérie, je ne crois pas que tu aies la vocation. Tu me demandes si j'ai entendu un appel sensible? Non; mais j'éprouve la certitude profonde que cette voie est la seule où je dois marcher. Avant la guerre, j'hésitais. J'avais pensé, quelquefois, au couvent; mais c'était un attrait passager; un livre, une conversation suffisaient à me le faire oublier; et, alors, je rêvais de foyer; ou encore je pensais que, quoi qu'il dît, Bernard ne se marierait pas et que nous resterions toujours ensemble, lui à écrire de beaux livres, moi à m'occuper de son intérieur, et tous les deux à faire beaucoup de bien autour de nous. Mais, quand la guerre est arrivée, et, surtout, quand nous avons appris la mort de Bernard, peu à peu j'ai senti que j'étais appelée à autre chose. Les liens qui me retenaient au monde sont tombés comme les bandelettes qui enserraient Lazare; et c'a été pour moi mieux qu'une résurrection, comme une seconde naissance, plutôt. Alors, je me suis levée, toute légère, et j'ai suivi le Maître.

Mais, ta mère? questionna Thérèse, qui s'en voulait d'être si indiscrete.

Monique ferma les yeux une minute, comme pour empêcher une larme.

— Mère... Oh! elle est admirable! Avec quelle sérénité elle accepte la mort de mon frère et l'écrasement de toutes nos espérances terrestres! Oui, vraiment, sa conversation est dans le ciel, ajouta Monique, citant l'Écriture, ainsi qu'elle et Bernard aimaient à le faire.

— Mais ne te retient-elle pas? demanda de nouveau l'impitoyable Thérèse.

— Non, elle comprend.

Thérèse aussi comprenait quel irrésistible élan emportait sa petite amie. Elle la regardait avec l'expression que dut avoir le jeune Tobie, quand il apprit le nom de son compagnon de route.

— Oh ! heureuse ! soupira-t-elle.

Et elle ajouta naïvement :

— Pourtant, tu n'étais pas meilleure que moi, Monique. Pourquoi as-tu trouvé la route alors que je la cherche encore ?

Monique embrassa son amie :

— Tu rencontreras, petite Thérèse, un bon mari qui te rendra heureuse.

Thérèse avait secoué la tête sans répondre ; ce n'était pas cette phrase banale que réclamait son inquiétude. Mais Monique ne pouvait plus comprendre son amie. Elle avait dépassé toutes choses.

M^{me} Hautier partit à la fin de juin au Roctel avec Monique. Celle-ci avait désiré quitter sa mère dans la chère maison si riche de souvenirs ; et, tandis que M^{me} Hautier était demeurée pour plusieurs mois au Roctel, Monique était revenue seule à Paris pour faire son postulat.

Colette avait regretté, alors, son désir romanesque de mariage à la campagne. Une cérémonie de ce genre n'attristerait-elle pas la mère de Bernard et de Monique ? La petite fiancée avait interrogé sa vieille amie. Mais M^{me} Hautier avait eu un radieux sourire de bonté :

— Mon enfant chérie, votre bonheur ne peut en aucun cas m'attrister. Ce sera, au contraire, une grande joie pour moi d'assister à votre mariage. Ne changez rien à ce qui a été décidé.

Colette continua donc ses joyeux préparatifs. Elle s'absorbait dans son bonheur. Thérèse était de plus en plus isolée.

Le départ de Monique avait été un grand chagrin pour elle. D'autre part, elle ne voyait plus guère Marthe, absorbée plus que jamais par son travail.

De temps en temps, lorsqu'elle était à Paris dans le quartier de l'hôpital, elle passait embrasser son amie. Marthe la recevait avec un sourire, mais, tout de suite :

— Je suis pressée ; excuse-moi.

Ou bien, lorsqu'elles avaient causé cinq minutes ensemble, une infirmière frappait à la porte :

— Mademoiselle, c'est le médecin-chef... Mademoiselle, le petit 4 a une crise... Voulez-vous me signer cette feuille, s'il vous plaît?...

Et puis, dans cette ruche bourdonnante où chacune paraissait s'affairer, Thérèse déplorait sa vie stérile. Sa mère s'était opposée à son entrée à l'hôpital. Thérèse se soumettait, mais songeait en elle-même :

— Oh! si je pouvais seulement laver la vaisselle ici!

Non, décidément, Thérèse n'était pas bien.

Colette, pendant ce temps, s'épanouissait dans la joie. Elle s'occupait de son trousseau, elle arrangeait à sa guise deux pièces de la maison que M^{me} Oreines destinait au jeune ménage. Colette aurait là sa chambre et un petit salon. Demeurant pendant la guerre avec sa mère et sa sœur, elle aurait, néanmoins, comme nouvelle madame, l'illusion de l'indépendance.

Jean vint, deux jours, en juin. Ce ne furent que projets d'avenir. Les fiancés, avec la cruelle insouciance du bonheur, échafaudaient leurs rêves comme les oiseaux font leur nid; et Thérèse, qui entendait tout cela et souvent même devait se mêler à la conversation, sentait son cœur plus lourd à porter, chaque jour.

— Qu'ai-je donc? se redisait-elle pour la centième fois. Serais-je jalouse? Oh! non! D'abord, j'aime trop Colette pour éprouver un aussi lâche sentiment. Et puis je n'envie pas son bonheur. Mais, ce bonheur, comme je l'eusse aimé, il y a trois ans! Je l'ai dépassé, maintenant, il n'est plus, sur la route d'hier, qu'un point lumineux qui s'efface, et le chemin, devant moi, s'enfonce dans des profondeurs inconnues.

XIII

Bien entendu, M^{me} Orcines s'était chargée d'apprendre au pauvre Louis le double malheur qui le frappait. Puis, comme Fanny en avait l'habitude, elle envoyait, chaque semaine, un colis à l'adresse du prisonnier.

Elle n'en avait encore reçu aucune réponse, quand, un jour, sa lettre lui revint avec cette mention laconique : *Destinataire décédé au lazaret de Zossen, le 15 mai.*

Ainsi, la mort avait achevé son œuvre, en désagrégeant cette famille unie. La tragédie s'était précipitée; les inquiétudes de la guerre, les privations et le dur travail consenti par dévouement avaient, en quelques mois, rendu l'enfant complètement orphelin.

— Que va-t-on faire du petit, maman? demanda Colette à sa mère consternée, pendant que Thérèse regardait sans la voir la lettre revenue.

— L'État s'en occupera, sans doute, répondit M^{me} Orcines. Jusqu'à nouvel ordre, je continuerai à payer la nourrice, ainsi que je l'avais promis à cette pauvre Fanny.

Thérèse releva la tête; il y avait, au fond de ses yeux tristes, une petite lueur qui brillait; on eût dit un arc-en-ciel après la pluie. Elle regarda sa mère, comme si elle voulait lui parler; mais elle se ravisa et se tut.

Quelques jours plus tard, une femme avec un enfant sur les bras sonna à la maison du bord de l'eau.

Pascaline lui demanda son nom. Elle dit seulement :

— Je suis la nourrice du petit Jacques. Je voudrais voir Madame.

— Madame est au jardin, grommela Pascaline d'un ton bourru. Allez-y voir.

Sous le grand marronnier de la pelouse, M^{me} Orcines était assise avec ses deux filles. Toutes trois cousaient avec ardeur. Leur départ devait avoir lieu trois jours plus tard, et le mariage était fixé à la semaine suivante; aussi activaient-elles leurs préparatifs.

La femme s'approcha de M^{me} Orcines et posa l'enfant debout devant elle. D'un pas délibéré, il marcha vers les trois femmes et vint à Thérèse, qui chiffonnait entre ses doigts un ruban rose :

— C'est beau, ça, dit-il. Donne à Jacques, Madame.

Thérèse le regardait en souriant. Il était blond et potelé; un peu de ciel riait dans ses yeux. Il tendit ses menottes.

— Madame, reprit-il, d'un ton câlin, je veux te dire un petit secret.

Puis, comme il voyait qu'on l'écoutait, il prit la mine espiègle d'un bébé qui va faire une singerie habituelle. Il s'avança davantage vers Thérèse, et, se haussant à son oreille, il cria :

— Petit secret : je t'aime !

Et il éclata de rire.

— Est-il effronté ! dit la femme. Ce sont les petites voisines qui lui apprennent ces manières-là. Non, Mademoiselle, ne le prenez pas sur vos genoux; il est lourd. Vous le voulez?... Enfin ! Oh ! il sera sage ! Du moment qu'on le câline et qu'on le mignotte, il est à son affaire. Je n'ai jamais vu un enfant aussi caressant. Ça me fait bien de la peine de m'en séparer.

— Vous en séparer ! jeta M^{me} Orcines, stupéfaite.

— Mais oui; je viens justement voir Madame rapport à ça. Voilà l'affaire : mon mari vient d'être rappelé en usine, à Suresnes. Or, Madame sait bien, les hommes, c'est pas raisonnable. Si je le laisse tout seul, il va s'ennuyer, faire de mauvaises connaissances, se mettre à boire toute sa paye... Pas de ça ! Sans compter que le temps me dure de lui depuis trois ans qu'il est parti.

Donc, je ferme ma maison, et je m'en vais, par là-bas, vivre près de lui. Je trouverai bien des ménages à faire ou un travail quelconque; mais je ne peux pas emmener le petit, et je vous le ramène, Madame.

La foudre tombant sur le pignon de sa maison n'aurait pas plus ahuri M^{me} Orcines.

— Mais, ma brave femme, il ne m'est de rien, cet enfant ! Une œuvre quelconque va s'en charger.

— Alors, je vais le porter à l'Assistance, dit tranquillement la femme. A moi non plus, il ne m'est de rien, quoiqu'il soit bien attachant, cet enfant. Mais je ne peux pas l'emmener.

Thérèse tenait le petit sur ses genoux; elle lui caressait les cheveux et le berçait doucement. Le mioche, vaguement heureux de se sentir câliner, ne bougeait pas et fermait à demi ses yeux qui s'ensommeillaient.

Quand la femme parla de l'Assistance publique, Thérèse regarda tranquillement sa mère bien en face. Celle-ci eut un mouvement d'impatience, comme si le regard profond de sa fille la gênait un peu. Elle répondit, pourtant, à la nourrice :

— Non, pas à l'Assistance. Je sais que la pauvre Fanny n'a jamais voulu y mettre, autrefois, son petit frère.

— Maman, proposa Colette, je suis sûre que la fermière du Rocfel s'en chargerait bien de ce petit. Elle en a un du même âge, et puis, à la campagne, ça s'élève tout seul. Nous écrirons, ce soir, à M^{me} Hautier. Elle a le temps de nous répondre; et nous emmènerions le mioche avec nous en Normandie.

— Puisque ces dames ont trouvé, je m'en vais, car j'ai encore bien à faire pour partir ce soir, répliqua vivement la femme. Ces dames seront assez bonnes pour me donner des nouvelles du petit. Je l'aimais bien, vous savez. Tiens, il dort... Ça vaut mieux. Il pleurerait de me voir partir... S'il vous demande maman Dubois (c'est moi qu'il appelle comme ça), vous n'aurez qu'à lui dire que je vais revenir. Je donnerai au messager le paquet de ses petites affaires. Il n'en a pas lourd,

le pauvre gosse ! Adieu, Mesdames ; merci bien !

La femme s'éloignait, après une poignée de main dans laquelle M^{me} Orcines avait glissé un papier aux vignettes bleues.

La chaleur était étouffante dans le jardin, sauf dans le cercle d'ombre où se tenaient les trois femmes. Des taches de soleil tremblaient sur la pelouse. Dans une corbeille d'où débordait le linge blanc, Pomponnette s'arrangeait en cercle pour dormir. Son ronron de chat heureux, le bruit paisible de l'eau, le bourdonnement d'une abeille, le lointain moteur d'un aéro rendaient vivant le silence.

Thérèse tenait l'orphelin dans ses bras arrondis en berceau. Il dormait paisiblement. De petites gouttes de sueur perlaient à ses tempes ; ses yeux étaient clos. Un de ses bras pendait sur la jupe de Thérèse : elle le ramena doucement et baisa les deux menottes ensemble.

— Enfin, dit M^{me} Orcines, qui semblait fort contrariée, en attendant la réponse de M^{me} Hautier, où le logerons-nous, ce petit ?

Maman, dit Thérèse qui n'avait pas encore parlé, notre ancien berceau n'est-il pas au grenier ? Je vais le faire mettre dans ma chambre.

Elle parlait d'une voix nette, qui ne lui était pas habituelle. M^{me} Orcines eut un geste qui signifiait « si tu veux ». (Le moyen de faire autrement ?) Thérèse se leva avec son doux fardeau, et se dirigea vers la maison.

Le soir, quand l'enfant fut couché, Thérèse, comme jadis, s'approcha de la fenêtre. Elle rêva longtemps, et puis elle revint s'accouder à son bureau.

Le cahier d'autrefois n'y était plus. Il avait été réduit en cendres, comme les espérances de cette génération sacrifiée. Thérèse voulait pourtant, encore une fois, décharger son cœur et ce fut sur un feuillet qu'elle traça ces lignes :

Je disais, autrefois, l'amour viendra par un jour d'été sous l'ombre des grands arbres ; je le reconnaitrai, il me reconnaitra, et il viendra à moi en me disant : je t'aime. O mon cher petit Amour endormi

qui reposes sous ma garde, tout cela est vrai, vrai jusqu'à l'invraisemblance. J'entends ton souffle qui atteste que je n'ai pas rêvé. Et pourtant, n'es-tu pas un songe bref, ô mon plus cher désir réalisé, et ne vas-tu pas t'évanouir dans quelques heures, en me laissant à nouveau seule et désespérée.

XIV

M^{me} Hautier, consultée sur la mise en nourrice de Jacques au Roctel, avait répondu à M^{me} Orcines de l'amener. La fermière s'en chargerait avec joie, enchantée de l'aubaine.

Donc, quand M^{me} Orcines, ses filles et Pascaline prirent le train à la gare Saint-Lazare, elles avaient avec elles le neveu de Fanny.

C'était Thérèse qui lui donnait la main. Elle avait demandé à Marie-Josèphe d'anciens vêtements à Michel. Le pardessus était un peu usé, mais élégant encore; et, sous le béret à pompon rouge, le petit bonhomme avait l'air crâne et mutin.

Dans la salle des Pas-Perdus, Thérèse, un moment séparée de sa mère, avait entendu cette réflexion :

« Quelle jeune maman ! »

Elle avait rougi, d'abord, puis avait haussé les épaules. Pas si jeune, voyons ! Elle pouvait, facilement, être la mère de Jacques ! Quelques semaines auparavant, elle se trouvait si vieille ! Elle s'aperçut dans une glace et se sourit de plaisir. Mais oui, elle était rajeunie, et son visage avait une expression de gaieté qu'elle ne se connaissait plus.

Le voyage se passa sans incident. Une heure avant d'arriver, il fallut quitter le train, prendre une voiture.

La route traversait le pays connu, longeait la mer un moment, puis, de nouveau, s'enfonçait dans la vallée.

Thérèse, avec l'enfant endormi sur ses genoux, était placée dans l'angle du break et regardait par la fenêtre. Quand elle s'en écartait un peu, elle se voyait elle-même dans cette espère de miroir, avec ses yeux brillants dans l'ombre du chapeau, sa bouche tremblante, l'ovale allongé de son visage.

Quand elle se rapprochait de la fenêtre, au point que son front touchait à la vitre, c'était le dehors qu'elle voyait, la paisible campagne si connue !

Il faisait une nuit chaude et douce de juillet. Pas de lune, mais des étoiles, une multitude d'étoiles sur le velours sombre du ciel. A leur lumière diffuse, Thérèse apercevait les champs de blé, les prairies où le bétail est attaché, jour et nuit, de mai à octobre. Au passage de la voiture, la plupart des bêtes ne bougeaient pas. Quelques-unes levaient avec indifférence un museau roux dont les naseaux fumaient. Au milieu d'un champ, une petite mare semblait une tache de lumière blafarde; Thérèse se rappelait être venue là avec ses amis.

A mesure que le Roctel se rapprochait, les souvenirs d'enfance se levaient dans la campagne et accouraient des deux côtés de la route pour regarder passer Thérèse.

M^{me} Orcines sommeillait et les secousses de la voiture faisaient osciller sa tête. Colette, bien qu'elle eût les yeux demi-clos, ne dormait pas; elle songeait à son ami et contemplait sur sa main dégantée la tache laiteuse que faisait son opale. Thérèse regardait toujours le paysage.

Voici le bois où naît la rivière. Au loin, ce feu tournant, obstiné et doux comme un appel, c'est le phare. Thérèse sait qu'il domine une jetée blanche; elle connaît son rythme alterné. Que de fois elle a vu ce faisceau de lumière passer sur la plage endormie ! Voici la carrière où fleurissent en septembre les origans qui sentent le

thym, et cette autre fleur violacée aux pétales de velours dont Thérèse n'a jamais su le nom.

On arrive. Voici le parc des moutons avec la maison du berger devant laquelle ils aimaient à redire les vers de Vigny; voici l'église, le chemin creux, la barrière qui s'ouvre...

M^{lle} Hautier est là, petite ombre noire sur la route devant la maison. Le dernier rosier de Bernard étale maintenant ses branches au-dessus de la porte; et, dans l'ombre, ces fleurs rouges semblent saigner dans la verdure.

La mère tient dans la main une lanterne dont elle éclaire les voyageuses. Elle interroge, parle beaucoup, s'affaire. Les dames Orcines, aussi, paraissent avoir besoin de beaucoup parler.

C'est qu'aucune des femmes qui sont là, et qui s'aiment si tendrement, ne veut laisser apercevoir aux autres le double fantôme qu'elle voit, errant sous les pommiers : Monique en voile blanc, un chapelet aux doigts; Bernard au front sanglant et dont le pas qui chancelle s'appuie au tronc d'une épée...

Pour une nuit encore, comme tout dormait à la ferme, l'orphelin devait coucher dans la chambre de Thérèse. L'ancien lit de Colette enfant le reçut. Il dormait, quand Thérèse le déshabilla; mais, comme elle lui donnait un baiser, il ouvrit à moitié ses paupières et balbutia sans savoir ce qu'il disait :

— Bonsoir, maman.

Thérèse dénoua ses tresses qui tombèrent des deux côtés de son visage et, pareille à une petite Mélisande, elle vint s'accouder à la fenêtre.

La lune se levait toute rouge et fort ébréchée. Une brise légère froissait la cime des hêtres. Thérèse la respira; elle sentait bon le sel et le miel. Une rainette jeta son cri, qui tomba comme une goutte d'eau dans le silence.

Thérèse avait joint les mains comme autrefois, lorsqu'elle rêvait des heures à sa fenêtre en songeant au bien-aimé inconnu.

Mais, cette fois, ce n'est pas vers l'amour que se tendent les pensées de Thérèse. Elle écoute le

souffle calme de l'enfant endormi, et des larmes glissent sur ses joues; non les chères larmes d'autrefois que faisait naître l'amollissante douceur du soir trop beau, mais des larmes amères, lentes à tomber et qui brûlent ses yeux, quand elle songe que, demain, il lui faudra abandonner le petit enfant et renoncer à ce jeu maternel qui, depuis trois jours, apaise son inquiétude et contente son besoin d'aimer.

XV

Dès le lendemain de leur arrivée, M^{me} Orcines et ses filles descendirent à la ville, pour embrasser leur chère grande. L'heure tardive du train avait seule empêché Claire d'être à la gare.

Sa mère et ses sœurs la trouvèrent en peignoir du matin, baignant elle-même son fils.

La petite maison, arrangée avec tant d'amour par Pascal Arnoux, était baignée de soleil. Du jardin, on apercevait la ville, allongée dans l'étroite vallée, et, tout au loin, la ligne grise de la mer.

La chaleur de ce matin-là était si forte que Bébé prenait son bain à l'ombre d'un tilleul, sur la pelouse. Entre les branches, des rayons blonds dansaient sur l'eau savonneuse, et le petit Pascal riait aux éclats, en éclaboussant de ses deux mains ouvertes.

Il était brun comme son père, avec de beaux yeux sombres et le teint chaud.

Sur les cheveux de Claire, le soleil mettait un reflet roux. Elle riait à son fils. Quand elle aperçut ses chères voyageuses, elle courut à elles, toute rose de joie.

— Maman, viens voir comme il est beau, ton petit-fils !

Et, fière, elle sortait l'enfant de son bain, et, tout en le frictionnant sur ses genoux, faisait admirer ses bras et ses jambes potelés, ses reins cambrés et cette teinte brune qui lui dorait la peau et le faisait ressembler à un petit dieu de bronze clair.

Vêtu en un tour de main, l'enfant commença à courir dans le jardin avec sa petite tante Colette. Claire parlait avec animation. Thérèse la regardait, pensivement.

De nouveau, la vie s'épanouissait en sa sœur aînée. Certes, elle n'avait pas oublié, et même, la plaie saignait toujours en elle. Thérèse en eut la preuve : l'enfant ayant arraché une fleur, Claire le gronda.

— Bêbé, vous êtes un vilain.

— Pourquoi l'appeler encore Bébé? dit la mère. Je n'aime guère cela, car l'habitude en reste, alors que l'enfant est devenu grand; et cela le rend ridicule.

Claire leva vers sa mère un regard bouleversé.

— Tu as raison, dit-elle; mais j'avais trop présumé de mes forces; je ne peux pas l'appeler Pascal.

Mais le trouble s'effaça bientôt, et elle reprit de son ton enjoué :

— Il faut que je m'habille. Venez-vous avec moi? Je dois être à l'usine dans une demi-heure.

Elle appela la petite bonne et lui confia la surveillance de l'enfant au jardin; puis elle rentra dans la maison, précédant sa mère et ses sœurs.

Chaque pièce était pareille à autrefois, quand le bonheur habitait là. Mais, dans chacune d'elles, un grand portrait de Pascal était posé en évidence, sur le piano du salon, sur la cheminée de la salle, sur le bureau du cabinet de travail, dans la chambre, sur la petite table près du lit. Autour de chacun de ces portraits, quelques roses s'épanouissaient dans un vase effilé; et c'était là les seules fleurs de la maison, comme, dans le cœur de Claire, une seule flamme veillait devant l'image du disparu.

La jeune veuve eut vite fait de remplacer son

peignoir par une robe et de donner un coup de brosse à ses cheveux.

— Je vais à l'usine. Cela vous intéresserait-il d'y venir avec moi ?

Elles acceptèrent. Au fond du jardin, une porte basse s'ouvrit devant elles. Elles se trouvèrent dans la cour de la filature. De chaque côté, les bâtiments s'allongeaient avec leurs toits en équerre, leurs hautes cheminées, leurs immenses fenêtres.

Elles entrèrent dans le hall ; et, alors, ce fut assourdissant. Le bruit des métiers couvrait presque la voix de Claire, qui s'était mise à leur expliquer le travail. Tout cela marchait, vibrait, tournait, comme par une invisible main ; de larges courroies accomplissaient leur circuit vertigineux autour de roues dont on n'apercevait pas les rayons ; des bras de leviers se levaient et s'abaisaient en une mystérieuse cadence ; des métiers entiers, longs de plusieurs mètres, accomplissaient leur va-et-vient sur un rythme toujours pareil.

Devant les machines à la douceur tranquille, précise et formidable, les ouvrières se tenaient en longs sarraus, les cheveux poudrés de cette ouate imperceptible qui voltigeait en l'air et se tassait dans l'angle des vitres comme de blanches toiles d'araignée.

Ces femmes avaient l'air las et morne de celles de qui le labeur est le même tout le long du jour. Leurs gestes étaient simples et si dépourvus de pensée devant ces merveilleuses machines qu'il semblait que les ouvrières étaient les automates et que la bielle, la roue, la courroie avaient seules l'intelligence.

Mais l'intelligence par laquelle agissaient ouvrières et machines, c'était celle de cette frêle Claire qui s'appuyait au montant d'un métier et promenait autour d'elle un regard calme et attentif.

Un ouvrier s'approcha, un homme robuste aux mains noires et gercées. Il exposa une difficulté, demanda un avis. Claire l'écoutait, sérieuse, sa

tête fine un peu levée pour regarder l'homme plus grand qu'elle. Quand il eut fini, elle répondit par un ordre bref. Il s'éloigna, après avoir salué.

Les trois filles et leur mère quittèrent le hall. Claire les fit entrer dans son bureau, un petit réduit vitré d'où elle pouvait surveiller presque toute l'usine. Un vieil homme écrivait sur un registre.

— Monsieur Maréchal, mon chef comptable, dit Claire, en souriant à son employé. C'est grâce à lui que j'ai pu continuer à faire marcher l'usine. Monsieur, dit-elle, en s'adressant à lui, ayez donc l'obligeance d'aller jusqu'à la banque pour toucher ceci.

Elle lui tendit une liasse de papiers épinglés.

Le vieillard ôta immédiatement ses manches de lustrine, essuya sa plume, échangea sa calotte pour un panama jauni et quitta la pièce.

— Nous sommes plus tranquilles, dit Claire, en prenant câlinement la main de sa mère. Pour ce matin, il m'est très doux de vous avoir là, toutes trois. Mes livres auront tort, ajouta-t-elle, en frappant d'un geste enfantin la pile des livres noirs qui reposait sur son bureau.

— Vraiment, Claire, c'est toi qui s'occupe de tout cela? dit Thérèse, inerte.

— Mais oui, ma chérie. Au début, mon vieux Maréchal m'a été un précieux secours. J'aime à le lui redire. Il était à l'usine avant que Pascal ne l'achetât. Les deux premières années, c'est lui qui m'a fait faire mon apprentissage. Malheureusement, il baisse beaucoup : un de ses fils a été tué à Verdun, un autre est prisonnier depuis l'affaire de l'Hartmansvillerkoff. Tout cela le vieillit, mais il me rend encore de grands services.

— N'as-tu pas de difficultés avec tes ouvriers?

— Pas beaucoup. Pascal était très aimé, et son souvenir est encore très vivant. J'ai repris toutes ses œuvres; je tâche de faire le plus de bien possible.

— Mais, pourtant, si tu avais à subir de graves ennuis, une grève, par exemple?...

— Je fais de mon mieux, répliqua la jeune femme avec douceur; et puis mon cher mari m'aide tant!...

Là aussi, comme dans chaque pièce de la maison, il y avait un portrait de l'ascal; mais, au lieu de fleurs, c'était un large ruban tricolore qui s'épanouissait aux pieds du héros.

Claire disait vrai. Depuis le jour où elle avait été frappée, il lui semblait que l'âme de son mari, cette âme tendre et généreuse, l'habitait.

Thérèse se souvenait de la lettre que sa sœur avait écrite à Marthe et que celle-ci gardait si précieusement.

Cette sérénité de la douleur acceptée et comprise avait agrandi tout l'être de Claire; et M^{me} Orcines, habituée à concrétiser ses impressions, songeait avec étonnement, en regardant la pile des livres de comptes, qu'il y avait eu un temps où Claire, jeune fille, refusait obstinément de contrôler les additions de l'ascaline.

XVI

Le mariage était fait depuis quatre jours, et Marthe Jacquin rentrait à Paris.

C'était la première fois, depuis le commencement de la guerre, que Marthe quittait ses parents; mais elle avait tenu à répondre à l'invitation de Colette. D'abord, elle n'eût pas voulu peiner par un refus la petite amie qu'elle aimait bien; et puis elle avait désiré mesurer son courage en revenant au Roctel.

L'épreuve avait été décisive. Le souvenir de Bernard était demeuré, en ce cœur profond, comme une pierre dans un lac. Mais la surface en était calme, à présent. Marthe avait pu revoir le Roctel sans amer retour sur ce qui aurait pu être, sans révolte, presque sans douleur.

Et puis son esprit était sans cesse dans cet hôpital où toute sa vie tenait depuis trois ans. Les communiqués annonçaient des attaques; il devait y avoir des blessés.

Ecourtant de vingt-quatre heures son séjour, elle revenait à Paris.

Elle disait ordinairement :

— Avec des livres et des fruits, je traverserais la France en chemin de fer !

La tendre sollicitude de Thérèse s'était souvenue de ce caprice de son amie; et le verger et la bibliothèque avaient concouru pour assurer à Marthe un voyage selon ses goûts. Mais les belles pêches veloutées, les abricots piquetés de rouge, les dernières cerises étaient demeurés intacts dans leur corbeille, et les livres gisaient sur la banquette sans avoir même été feuilletés par la jeune fille.

Le coude appuyé à la portière et son menton sur sa main, Marthe regardait s'enfuir le paysage. C'était le même que, trois ans auparavant, elle contemplait pendant cette nuit de fièvre et d'angoisse du 1^{er} août. Comme ce jour-là, elle pouvait redire :

— C'est fini, c'est fini.

Mais elle ne disait pas cela, la courageuse Marthe. Elle pensait :

— Mon service, mes blessés, mon travail...

Et une paix profonde était en elle.

Sa mère, prévenue par dépêche, l'attendait à la gare. Marthe, dans son ardent désir de retour, avait surtout songé à son hôpital. Elle fut touchée et un peu honteuse de la joie de sa mère.

— Ma chérie, que je suis contente ! J'avais peur, au contraire, que tu ne restes plus longtemps là-bas. Tu n'as pas eu de contrariété, au moins ?

— Non, maman, dit Marthe, en faisant signe à un taxi qui vint les prendre au bord du trottoir; j'avais seulement le mal du pays. Cher Paris ! dit-elle, un peu plus tard, en se penchant par la portière de l'auto pour caresser des yeux les arbres des boulevards. Mère, si tu permets, je vais donner l'adresse de l'hôpital; je voudrais avertir de mon

arrivée et dire que je reprends mon service demain.

— Demain, c'est dimanche, implora doucement la mère; reste avec nous, ce jour encore.

Marthe hésitait un peu; mais, bravement, elle dit :

— Soit ! je ne rentrerai que lundi. Dans ce cas, je préviendrai par un pneumatique. Rentrons directement.

Le petit appartement de la rue Ganneron était tout en fête pour le retour de l'enfant aimée. Quand l'auto s'arrêta, Marthe et sa mère aperçurent M. Jacquin qui rapportait des roses pour sa fille.

Il vieillissait. Marthe s'en aperçut soudain, en le voyant monter péniblement les étages et en entendant sa respiration courte et sifflante. Elle frémit en son cœur.

Certes, ce n'était pas en huit jours qu'il avait changé ainsi, ce père que Marthe avait toujours connu vieux, quoique vig et alerte encore. Seulement, aujourd'hui, elle était comme délivrée momentanément de ses préoccupations habituelles, dégagée des soucis qui l'absorbaient, et elle voyait mieux.

Elle se mit à examiner sa mère, tandis que celle-ci s'activait pour ranger ses bagages. M^{me} Jacquin gardait encore ses joues rondes, un peu couperosées, ses yeux bruns, naïfs et toujours humides. Mais ses cheveux étaient comme de l'argent, son pas s'alourdissait, et, quand, s'étant approchée de la fenêtre, elle voulut enfiler une aiguille, malgré ses lunettes elle dut y renoncer. Alors, elle tendit fil et aiguille à Marthe et lui dit, en riant :

— Vois-tu comme je deviens vieille?... Mais il faut profiter de ce que tu es là; c'est si rare !

Cet inconscient reproche toucha le cœur de Marthe. Elle s'interrogea sévèrement, tandis que sa mère remettait ses affaires en ordre et que M. Jacquin lisait le journal du soir, qu'il avait rapporté.

« Ai-je tort de suivre cette voie ? se disait Marthe, en regardant, par la fenêtre ouverte, le

grand jardin des morts, dont les verdure s'épanouissaient. N'y a-t-il pas des dévouements égoïstes? Ma tâche, si dure soit-elle, est-elle celle que je devais prendre? »

Et, se rappelant les vers de Verlaine que Bernard aimait, elle se répétait :

La vie humble aux travaux ennuyeux et faciles
Est une œuvre de choix qui veut beaucoup d'amour.

« N'ai-je pas eu tort de fuir la vie humble, de négliger les travaux ennuyeux et faciles que ma mère me demandait? Et maintenant surtout qu'il me faut avouer à mes parents la résolution que j'ai prise, quel remords pour moi, si j'ai manqué à mon devoir en choisissant cette route? »

Peut-être, dans un acte de charité héroïque, aurait-elle, en cette minute, sacrifié ses espérances à un désir de ses parents. Cette carrière de médecin qui la tentait si fort et à laquelle elle pouvait oser prétendre, Marthe aurait pu y renoncer avec le même élan qui l'avait jetée dans l'étude pour l'amour de Bernard. Cette Marthe, à l'esprit si mûr et si profond, se laissait, à la vérité, entièrement dominer par son cœur.

Mais l'inquiétude de Marthe s'augmentait d'une circonstance puérile. Sa détermination, elle n'avait pu la garder aussi secrète qu'elle l'eût souhaité; son médecin-chef la connaissait. Il l'avait fortement engagée à la prendre, lui avait prêté des livres, des pièces anatomiques; il lui avait promis son appui; il l'encourageait, en un mot.

Que dirait-il, quand il apprendrait que Marthe renonçait à son désir, et qu'elle y renouçait sans raison; car Marthe ne voulait pas dire à ce médecin, qui était presque un inconnu pour elle :

« Un jour, parce que mon cœur était attendri par une semaine d'absence, j'ai abandonné le désir de toute ma vie, en songeant que mes parents ne le ratifieraient pas. »

Et puis il n'y avait pas seulement le médecin-chef; il y avait Thérèse qui savait le secret de Marthe. A celle-là non plus Marthe n'avouerait pas la vérité. Avec tout le monde, mais surtout

avec sa sensible amie, M^{lle} Jacquin avait l'étrange pudeur de ses sentiments. Que dirait donc Thérèse de cette défection? Elle avait paru si émerveillée de la confiance! Marthe ne détestait pas se faire admirer par Thérèse.

La chaleur était étouffante. Là-haut, dans le ciel pur, plusieurs moteurs d'aéros ronronnaient. Marthe, debout devant la fenêtre, rafraîchissait ses paumes brûlantes à la barre d'appui.

— Que tu es silencieuse! dit tout à coup M^{me} Jacquin. Raconte-nous le mariage, voyons!

Marthe sortit de ses réflexions et se retourna. Elle secoua la tête dans un mouvement qui ébouriffa ses cheveux comme autrefois. Sa toison blonde, éclairée par derrière, ceruait son visage d'un halo vaporeux.

— Le mariage? oh! très simple, naturellement. Il y avait juste la famille. M^{me} Hautier était témoin avec Claire Arnoux, Jean Mauson avait deux camarades qui sont repartis le soir même.

— La mariée était-elle jolie?

— Charmante, en robe courte. On eût dit une grande petite fille. Et un air si épanoui!...

— Vraiment, recommença M^{me} Jacquin, je ne comprends pas M^{me} Orcines d'avoir permis une chose pareille...

— Elle a en raison! dit Marthe, presque violemment. La vie n'est pas d'attendre; la vie est de vivre!

M. Jacquin leva la tête et abaissa sur ses genoux le journal qu'il lisait. Ses yeux affectueux allèrent de sa femme à sa fille.

— Tu n'as pas tort, ma bonne amie; mais Marthe a un peu raison. Je me souviens d'un temps où j'ai bien souvent pensé ce qu'elle vient de dire... Heureusement que le bonheur m'a attendu!

A ce rappel de leurs longues fiançailles, M^{me} Jacquin s'émut. Ces deux êtres, qui n'avaient pas été jennes ensemble, gardaient l'un pour l'autre, dans leur arrière-saison, une tendresse délicate et profonde. La femme vint poser sur l'épaule de son mari une main blanche et potelée qu'il baisa galamment.

Marthe était habituée à ces expansions chez ses parents. Pourquoi, aujourd'hui, en eut-elle le cœur serré ?

— Comme ils s'aiment ! pensa-t-elle. Lequel des deux s'en ira le premier ? lequel des deux sera brisé par cette douleur sans nom qui déparcille deux cœurs ? Oh ! comme il me faudra l'aimer, alors, celui des deux qui restera seul !

— Le vent est aux mariages, dit gaiement M. Jacquin en reprenant son journal. Ta mère t'a-t-elle appris celui de Berthe Preux ?

C'était une jeune femme de leurs amis, dont le mari avait été tué en janvier 15. Il y avait un an qu'ils étaient mariés, et ils n'avaient pas d'enfants.

— Berthe se remarie ! s'écria Marthe. Quelle idée ! Qui épouse-t-elle ?

— Un lieutenant aviateur, son filleul, répondit M^{me} Jacquin, avec humeur. Tu vois si c'est sérieux ! Toutes ces veuves de la guerre vont se remarier !...

— Quelques-unes auront raison, peut-être, dit pensivement Marthe. Pourtant, il me semble... Je suppose que j'eusse été la femme d'un seul amour, si j'avais été aimée.

Elle ne dit pas « si j'avais aimé » ; mais sa mère ne remarqua pas la subtile différence. Elle continuait avec une fureur comique :

— Toutes les veuves se remarieront ; et, alors, il n'y aura plus de mariés pour les jeunes filles.

Marthe éclata de rire.

— Ma pauvre manian, c'est donc cela qui te met dans un tel état ! Console-toi. Berthe Preux peut garder son aviateur ; je ne le lui envie pas. Et toutes les marraines peuvent se consoler avec tous leurs filleuls, ça m'est encore égal... Après la guerre...

Elle se tut. L'heure n'était-elle pas décisive ?

— Après la guerre, reprit-elle, d'une voix ferme, je disciplinerai mes études mieux que je ne l'ai fait jusqu'ici. J'apprenais par désir d'apprendre, par soif de connaître, et peut-être aussi par orgueil, pour éprouver mon esprit et le faire briller.

M^{me} Jacquin reconnaissait dans les yeux bleus de sa fille la lueur qui brillait dans les prunelles de l'inventeur, quand il expliquait son dernier brevet (un système merveilleux, il s'en manque d'un rien, juste ça !)

— Bref, ma science n'était que fruit de cendre, conclut Marthe, et je n'en étais pas rassasiée.

Inconsciemment, elle employait les expressions chères à Bernard. Il lui semblait qu'il était là, près d'elle, et qu'il souriait à son courage.

— Aussi, j'ai pris deux résolutions : je ne me marierai jamais et je ferai ma médecine, si vous le voulez bien, ajouta-t-elle d'un ton plus doux.

M^{me} Jacquin jeta un cri; et, s'étant assise, les mains sur les genoux, elle se mit à gémir tout doucement.

— Malheureuse enfant ! tu n'en as donc pas fini de tous ces livres sur lesquels tu pâlis depuis si longtemps !

Puis les mots puérils :

— Et cette affreuse odeur d'éther et de je ne sais quoi que tu nous rapportes, il me faudra encore la sentir après la guerre !

Enfin le grand argument, celui que Marthe attendait et qu'elle reçut en plein cœur, calme en apparence, mais les genoux tremblants et les tempes serrées.

— Et nous, tu n'as donc pas songé à nous qui sommes vieux, nous qui aurions voulu des petits-enfants avant de mourir !..

— Tu ne te marieras jamais, dis-tu, interrompit M. Jacquin, qui paraissait surtout avoir été frappé par cette phrase. Qu'en sais-tu ? Tu peux être médecin et te marier; ou, plus probablement, encore, tu peux commencer tes études et puis rencontrer un brave garçon qui te demande de les interrompre.

— Non, père, jamais !

M^{me} Jacquin se taisait, elle retrouvait devant son mari l'attitude humble de sa mère devant Hubert l'inventeur. Il parlait; il était le maître; il fallait l'écouter.

— Pourquoi? dit gravement le père en fixant ses yeux si doux sur le visage de sa fille.

Pour toute réponse, celle-ci se laissa glisser à genoux et posa sa tête entre les bras de son père. Il la baisa sur les cheveux.

— Bernard Hautier? interrogea-t-il, tout bas.

Touchée jusqu'à l'âme d'avoir été devinée, et depuis longtemps, peut-être, par ce tendre père, Marthe eut un sanglot qui disait oui et cacha plus étroitement son visage contre le cœur qui l'avait comprise.

Alors, avec une tendresse grave, M. Jacquin se tourna vers sa femme.

— Marie, dit-il avec bonté, rappelle-toi qu'un jour, il te fallut abandonner une existence facile qui te plaisait pour un travail ingrat et rebutant; que tu l'accomplis, pourtant, ce travail, pendant de longues années et qu'un jour, l'occasion s'offrant de l'abandonner pour une vie heureuse, libre et aimée, tu dus le continuer longtemps encore. Tu as fait plus que ton devoir, ma pauvre femme; mais tu ne peux pas ne pas dire combien tu as souffert. Crois-moi, laissons cette enfant faire ce qu'elle désire, puisque nous ne voulons que son bonheur,

Marthe, tremblante de joie, osa relever la tête. Sa mère était près d'elle; et ce fut une longue étreinte de ces trois êtres aimants.

XVII

Voici la fin de septembre. Les hêtres sont rouillés; la terre, dépouillée des moissons, est creusée à nouveau par les labours, les pommes sont gaulées, et, peu à peu, les pommiers se dépouillent même de leurs feuilles jaunies. Ils ne sont plus que des ramures desséchées. Mais, au bout de

chaque branche, un petit bourgeon brun et luisant contient l'espoir des fleurs pour le printemps prochain.

Ainsi toute douleur contient en germe une joie promise. M^{me} Hautier se tourne, chaque jour davantage, vers les sereines régions où il n'y a plus de révolte ni d'amertume, où la douleur acceptée reçoit la suprême consolation. Marie-Josèphe et Claire voient grandir leurs fils et songent au jour où l'enfant bien-aimé sera tout à fait digne de leur cher disparu.

M^{me} Orcines oublie tous ses chagrins, en contemplant le bonheur de Colette.

Jean est reparti au front, après une courte permission. La petite Colette, si jeune dans sa robe de mariée qu'elle ressemblait plutôt à une première communiant, la petite Colette au rire léger a eu le courage de sourire, quand son mari est parti. Elle pleure, peut-être, en secret; mais nul ne le sait. Une inexplicable confiance la soutient. Elle est sûre que Jean reviendra, et son grand bonheur l'effraie.

Il faut un noviciat à sa vie de jeune femme. Elle l'accomplit de son mieux. Elle agace l'ascaline par sa curiosité aux choses du ménage. La vieille bonne a bien envie de la renvoyer à ses jeux, comme autrefois, quand elle venait fureter dans la cuisine et soulever le couvercle des casseroles. Mais elle n'ose pas. Colette a de grands airs sérieux qui impressionnent Pascaline.

Marthe a repris sa tâche avec une joie nouvelle. Son avenir se dessine; elle y pressent des joies austères, l'épanouissement de son esprit, la pleine satisfaction de sa volonté.

Seule, Thérèse hésite encore sur le seuil à peine dépassé des portes d'or. Mais elle s'attarde dans le provisoire que crée l'épreuve actuelle, et, comme sa mère, répète : « Après la guerre, après la guerre... », quoiqu'elle sente bien que cette phrase n'est qu'un sophisme un peu lâche, et que la vie continue. Mais ce séjour au Roctel est une trêve heureuse qu'elle s'accorde !

A force de supplications, elle avait obtenu de sa

mère la permission de garder, pendant les vacances, sa poupée vivante. Tout était réglé avec la fermière : elle prendrait l'enfant le jour du départ des dames Oreines.

Oui, la mère avait accédé au désir de Thérèse. Elle pensait que le mariage de Colette avait attristé son aînée qui eût désiré, peut-être, se marier la première; aussi, après avoir résisté un peu, elle accorda à Thérèse l'autorisation que celle-ci sollicitait.

— Ce sera une diversion heureuse à sa déception, pensait-elle.

La pauvre Thérèse jouissait en tremblant de son bonheur. Le petit devenait, chaque jour, plus gentil. Le grand air le fortifiait; sur son teint de blond le soleil mettait un hâle doré.

Thérèse aimait à le baigner, ne se lassait pas d'admirer ce petit corps robuste et bien campé. Il portait des costumes de toile, des sandales de cuir sur ses pieds nus. Elle lui avait coupé les cheveux en frange sur le front.

Elle lui confectionnait un trousseau; mais tout était trop fin, trop joli pour un enfant destiné à vivre chez des paysans, pêle-mêle avec une demi-douzaine d'autres mioches à peine débarbouillés le dimanche.

Tout le jour, l'enfant jouait dans la cour, parmi l'herbe haute. Avant le dîner, Thérèse le prenait par la main et s'en allait avec lui se promener dans les champs, autour de la maison.

Jacques bavardait dans son jargon de bébé, et Thérèse l'écoutait, émerveillée de cet éveil de l'intelligence. Il tenait avec elle de longues conversations, s'intéressait aux bêtes, aux fleurs, aux cailloux, questionnait sans cesse; et les petits paysans de son âge parlaient à peine.

Quand Thérèse apercevait sur la route ces marmots des champs, sales et embroussaillés, elle soupirait et disait à Jacques, comme s'il avait pu comprendre :

— Dire que, dans quelques semaines, tu seras pareil à eux !

Il disait :

— Qu'est-ce que tu dis, marraine ?

M^{me} Orcines l'avait fait baptiser, car il ne l'était pas encore, Fanny avait voulu différer cette cérémonie jusqu'au retour du père. Michel, très fier, avait été le parrain, et Thérèse la marraine.

Un soir, Jacques fut un peu malade, une simple indigestion, mais qui tint Thérèse debout toute la nuit. Il pleurait et se plaignait. Elle le berça longtemps sur ses genoux.

Au matin, il s'endormit. Thérèse le remit dans son lit, mais ne se recoucha pas.

Accoudée à sa place favorite, elle songeait, et si profonde était sa rêverie, qu'elle oubliait sa nuit sans sommeil et sa fatigue.

Le ciel était d'un blanc de lait, sauf un trait rose à l'orient, un trait qui s'élargit sur le ciel comme une tache d'encre rouge sur un buvard. Un coq chanta, puis un autre; l'Angélus sonna. Thérèse se signa et le récita pieusement :

— *Ecce ancilla Domini...*

Oui, elle était la petite servante du Bon Dieu; mais à quelle besogne l'emploierait-Il ?

Alors elle dit, formulant pour la première fois ce désir, qui germait en elle depuis deux mois :

— Seigneur, laissez-moi cet enfant.

Et la résolution fut prise.

XVIII

Pendant que Thérèse et Jacques faisaient leur promenade quotidienne, Colette écrivait à son mari, et M^{me} Orcines avait coutume d'aller à l'église réciter son chapelet.

Ce jour-là, elle s'attardait après ses prières. Dans une semaine, elle quitterait ce pays qu'elle aimait. Le Roctel redevenait désert.

M^{me} Hautier avait laissé Marie-Josèphe rentrer

seule à Paris. La mère de Monique resterait en Normandie jusqu'à la Toussaint. M^{me} Orcines, craignant le froid, avait fixé son départ aux derniers jours de septembre.

Assise dans l'angle du banc des Hautier, la mère de Thérèse songeait, son chapelet aux doigts. Elle avait interrompu sa prière et pensait devant Dieu. N'est-ce pas une des formes de l'oraison et l'une des plus agréables au Seigneur, peut-être, que cette familiarité de l'âme qui se sait aimée ?

M^{me} Orcines parlait à Dieu de ses joies, de ses peines, de ses appréhensions.

Elle laissait sa fille aînée, dont le fardeau était si lourd. M^{me} Orcines, gâtée par un mari qui l'adorait et lui avait légué, en mourant, une fortune bien assise, était un peu étourdie, en songeant aux responsabilités qui pesaient sur les épaules de Claire. Elle se sentait, aussi, le cœur bien gros de quitter son petit-fils.

Mais à ces regrets se mêlait la satisfaction de rentrer chez elle. M^{me} Orcines aimait beaucoup son intérieur; elle pensait avec complaisance aux changements qu'elle devrait y faire, par suite du mariage de Colette, et se remémorait les meubles qu'elle abandonnait à sa fille. La grande armoire à linge du vestibule, l'armoire normande qui nichait des colombes dans les sculptures de son fronton, passerait dans la chambre de la jeune madame, comme aussi le fauteuil Empire du salon. Avec une doublure neuve, les rideaux iraient encore.

Elle songeait, et Dieu ne se fâchait sûrement pas de ses préoccupations de bonne ménagère.

Sa pensée s'arrêta sur sa benjamine; l'hiver serait long pour elle !

M^{me} Orcines fit un retour en arrière et se souvint d'un voyage d'affaires que son mari avait été obligé d'accomplir, un peu après la naissance de Claire. Elle avait pleuré huit jours à l'avance à cause de cette séparation qui en avait duré trois; elle avait exigé une dépêche chaque jour et s'était jugée, alors, la plus malheureuse des femmes.

Que les temps avaient changé ! Colette vivait ;

Colette riait, parfois; Colette faisait de la musique, s'intéressait à un livre, et cela, pendant que son mari dormait à la belle étoile, s'abritait dans une caverne, et que la mort rôdait autour de lui sous la forme d'engins plus meurtriers les uns que les autres.

Et, tout l'hiver, il en serait ainsi, et le printemps, peut-être, et tout le temps qu'il plairait à Dieu de prolonger l'épreuve.

Au moins, Thérèse ne connaîtrait pas cette angoisse. Mais, pour la mère, quel souci que cette enfant!

La tristesse de Thérèse n'avait pas échappé à sa mère, bien qu'elle la mît plutôt sur le compte d'un mauvais état de santé. Sans doute, le grand air du Roctel avait fait son habituel effet sur Thérèse. De nouveau ses joues étaient roses, ses yeux brillants, son pas alerte. Mais l'hiver n'allait-il pas à nouveau l'anémier?...

Tandis que M^{me} Orcines s'attardait à ses réflexions, elle ne remarquait pas, derrière elle, au fond de la petite église, une forme mince à genoux sur les dalles et le front sur le dernier banc.

Thérèse avait confié le petit Jacques à M^{me} Hautier.

— Voulez-vous le garder? demanda-t-elle. Je vais à l'église; il faut que je parle à maman.

M^{me} Hautier avait regardé la jeune fille. Les êtres qui vivent une active vie intérieure ont parfois un don singulier de double vue, et puis l'âme de Thérèse, à ce moment, transparaisait sur son visage. Ses joues étaient pâles, ses yeux cernés, quoique leur regard fût calme.

Avant de le quitter, elle saisit le petit Jacques dans ses bras et baisa violemment ses cheveux. Quand elle releva la tête, ses lèvres tremblaient.

M^{me} Hautier devina-t-elle la démarche que voulait tenter Thérèse, ou comprit-elle seulement que la jeune fille vivait une heure grave? Mais, à son tour, elle appuya ses lèvres sur le front de Thérèse, longuement, et lui dit :

— Va, ma fille, je prierai, en t'attendant.

Et Thérèse sentit que toute l'affection de sa vicille amie lui était rendue.

Cela lui fut une douceur profonde et un réconfort, surtout pendant ces longs instants où, n'osant pas troubler la prière de sa mère, elle se tenait humblement en bas de l'église et répétait, seulement, avec le courage du naufragé appelant à l'aide :

— O Marie, vierge et mère, aidez-moi !

Enfin, M^{me} Orcines s'agenouilla pour un dernier Ave. Thérèse entendit le cliquetis du chapellet sur le bois de l'accoudoir, puis le bruit du banc déplacé dans la stalle.

Elle se leva, resta debout près du bénitier, et ce fut sur ses doigts que sa mère, surprise, prit l'eau sacramentelle.

Sans mot dire, elles firent quelques pas en dehors de l'église, dans le cimetière aux allées pleines d'herbe; puis, la barrière leur livrant passage, elles se trouvèrent dans la campagne.

Une brume d'automne errait, s'accrochant et se déchirant aux buissons, aux toits de chaume, aux hêtres des talus. On eût dit les pièces d'une lessive de fête, voiles légers, soie des robes couleur du temps, velours impalpable des mantes, qu'un méchant lutin avait dispersés.

Aux creux des sillons, les fils d'araignée luisaient comme de l'eau dormante. Au delà des champs, une nappe couleur d'étain indiquait la mer, sur laquelle le soleil, bas déjà, traçait un chemin pailleté.

Le silence bruissant des champs fut déchiré, soudain, par la sirène d'un vapeur. Alors, comme si elle attendait ce signal pour desserrer ses lèvres closes, Thérèse parla.

Lentement, sans hâte, mais avec, au fond des yeux, l'anxiété folle du joueur qui mise son dernier louis, elle dit sa vie inutile, le vain regret suscité par la vocation de Monique et la résolution de Marthe, et le dépit de ne répondre intérieurement ni à la vocation du travail, ni à celle de la prière. Elle dit — et sa voix s'étranglait un peu — la révélation merveilleuse, la transformation faite

en son être par ce petit enfant, et combien la vie, maintenant, lui apparaissait belle et bonne et heureuse, quand elle menait par la main ce tout petit qui n'avait plus qu'elle.

Le jour tombait. Là-bas, au bout de la jetée, le phare était déjà allumé; mais sa lumière n'avait pas encore commencé le lent mouvement qui lui donnait sa signification.

Ainsi, dans l'âme de Thérèse, l'amour maternel ressemblait à ce feu immobile, mais dont la flamme allait, tout à l'heure, pour accomplir son devoir, éclairer toute la mer, toute la vie.

M^{me} Orcines et sa fille, instinctivement, n'avaient pas pris le chemin du retour; elles avaient suivi, l'un après l'autre, les chemins creux qui entourent les fermes.

Thérèse n'aurait pu parler si sa mère avait vu son visage et si elle avait été, à son tour, obligée de la regarder en face. Les paroles les plus profondes, les plus graves ou les plus folles que Thérèse avait dites dans sa vie, elle les avait dites en marchant, sans regarder son interlocuteur, les yeux ailleurs et comme occupés des détails de la route.

M^{me} Orcines laissait parler sa fille, et, dans le désarroi de ses paroles, voyait où elle voulait en venir. Elle ne l'interrompait pas, mais, tout en l'écoutant, elle préparait sa réponse.

— Mère, conclut Thérèse, tu as deviné, sans doute, ce que je veux te demander. Donne-moi ce petit enfant. Permets que je le garde, que je l'élève. Je sais qu'il ne peut être pour moi question de l'adopter; il y a des lois, et mon âge m'en empêche. Mais, si tu le prends à la maison, nul ne peut y trouver à redire. Il n'a plus de famille; personne ne le réclamera : il sera mon fils.

M^{me} Orcines répondit, enfin :

— Mais si tu te maries, Thérèse?

Thérèse eut un petit rire las.

— Je ne me marierai pas, maman. Les garçons de mon âge sont morts presque tous. Génération sacrifiée, a dit quelqu'un en parlant d'eux. Eh bien, nous autres, les jeunes filles, nous sommes

la génération du sacrifice. Celui qui m'aurait aimée est tombé au champ d'honneur. Nous serons, ainsi, une légion de veuves qui n'aurons jamais été des fiancées. Mais notre sacrifice compte pour la Patrie, et l'amour que nous n'avons pas eu ne peut être perdu. Monique le donne à Dieu, Marthe à ses blessés d'aujourd'hui, à ses malades de demain... Moi, je veux ce petit.

Elle n'implorait plus, sa voix s'était faite presque impérieuse.

M^{me} Orcines allait répondre d'un ton péremptoire et opposer un refus catégorique à cette folie de sa fille. Déjà, elle commençait :

— Mon enfant...

Mais elle s'arrêta et se tut.

Elles étaient arrivées, dans leur promenade distraite, près de cette petite mare dont la surface polie avait absorbé toute la lumière du ciel. Entre les roseaux de ses bords, cette flaque d'eau morte semblait garder un éternel secret.

Et voici que M^{me} Orcines reconnut l'endroit familier. C'était là que, trente ans auparavant, un jeune homme lui avait, pour la première fois, parlé d'amour. C'était devant l'eau glauque de cette mare qu'il avait prononcé les paroles éternelles dont, après tant d'années, elle croyait encore sentir la caresse autour d'elle.

Sans hésiter, alors, elle avait mis sa main dans cette main loyale qui se tendait, et toute sa vie avait été fixée en cette minute. Et c'était par un même crépuscule de septembre.

Deux de ses filles avaient, comme elle, entendu l'appel de l'amour.

L'une dans le souvenir de son éphémère bonheur puisait une force inconnue; la plus jeune rayonnait d'espérance et de joie.

Et Thérèse?... sa mère sentait bien qu'elle disait vrai et qu'elle ne connaîtrait jamais les joies de l'épouse. Que demandait-elle alors ?

Comme sa mère s'était arrêtée au bord de l'eau, elle s'était arrêtée aussi. Confuse d'avoir parlé avec tant d'insistance, elle baissait la tête, les mains jointes et les bras las. Ses yeux étaient de

la même couleur que cette eau morte, dont l'étrange éclat l'éclairait. Son visage était pâle, ses lèvres tremblaient; elle pressentait le refus qui la briserait, et, trop faible pour lutter, elle se résignait d'avance.

La mère fut touchée jusqu'à l'âme de cette attitude obéissante et douloureuse. Que demandait-elle, la douce Thérèse, qui resterait près de sa mère tandis que les autres s'échappaient du nid? Seulement la permission de faire une charité héroïque.

Vaincue, la mère tendit les bras, Thérèse s'y jeta en pleurant, le cœur gonflé de joie et de reconnaissance.

Il faisait presque nuit. Thérèse et sa mère, tendrement appuyées l'une à l'autre, revenaient au Roctel.

M^{me} Hautier et Colette, inquiètes, étaient au-devant d'elles sur la route.

Thérèse laissa sa mère expliquer la cause de leur retard; elle pressait le pas, elle ouvrit la barrière, et, une réminiscence lui traversant l'esprit :

« O portes d'or ! » murmura-t-elle.

Mais là-bas, au delà du portique fleuri des roses cruelles et douces de 1914, un petit enfant lui tendait les bras.

FIN

*Le prochain roman (n° 209) à paraître
dans la Collection "STELLA" :*

Le Vœu d'André

par

CHAMPOL

I

Il faisait presque clair, chose rare en la bonne ville de Leeds, après Sheffield la plus brumeuse de l'Angleterre, et, dans l'embrasure du large bow-window, miss Clara Crumps, installée devant un chevalet, dessinait laborieusement, sur une grande feuille de papier, quelques traits qu'aus-sitôt elle effaçait avec une égale application.

Cet exercice devait durer depuis un certain temps déjà, car la figure de miss Crumps, une longue figure mélancolique, paraissait fatiguée; ses mains, de longues mains malades, étaient noircies, et sa feuille de papier se trouvait, en tous sens, sillonnée de barbouillages informes, maculée de taches grisâtres.

A la fin, elle se lassa, releva avec un mouvement douloureux sa maigre échine, trop longtemps courbée, et dit, d'un ton profondément morne :

— Je crois que j'en ai assez !

— Moi aussi ! répliqua Henriette Flamant qui tourna la tête, remua les bras et, finalement, se permit une gambade.

— Oh ! vivacité française ! s'écria miss Crumps scandalisée.

Malgré ses dix-huit ans, on aurait pu, cependant, pardonner à Henriette son incartade, car il y avait bien deux heures au moins qu'on la tenait

LE VŒU D'ANDRÉ

là, immobile, à genoux sur un tabouret, les mains jointes, les yeux levés au ciel dans une position extatique, très gracieuse sans doute, mais encore plus fatigante.

Miss Clara Crumps, qui rangeait méthodiquement ses crayons dans une boîte, contempla la jeune fille avec un soupir et poursuivit :

— Non, décidément, ce n'est pas de ma faute si je ne puis rien faire avec vous ! La vérité c'est que vous ne m'inspirez plus, que tous les jours, de moins en moins, vous ressemblez à un ange !

Henriette se mit à rire d'un rire très frais, très perlé qui montrait de jolies petites dents blanches mais ne rappelait guère, en vérité, le mystique sourire effleurant les lèvres discrètes des séraphins.

Les regrets de miss Crumps s'accroissaient.

— Autrefois, continuait-elle, vous étiez toute tranquille, toute recueillie, toute blonde, toute frisée, avec un petit air effarouché comme si vous veniez de tomber du ciel. Quel changement !

Henriette secoua sa charmante tête, maintenant presque brune, et son fin visage eut une expression malicieuse dont miss Clara Crumps ne s'aperçut pas, car elle reprit, de plus en plus navrée :

— Votre petit cou, vos petits bras, tout cela a grandi, ne peut plus me servir à rien ! J'aurais dû prévoir qu'il en serait ainsi quand je vous ai prise. Il n'y a que vos yeux... oui, vos yeux quelquefois sont encore des yeux d'ange... mais pas toujours !

Pas en ce moment, par exemple. Dans ces yeux bleus, d'un bleu velouté de pervenche, qui, tout à l'heure, riaient si franchement, passait soudain une tristesse amère, presque irritée.

Cela ne dura qu'une minute et cela aussi échappa à miss Clara Crumps, qui n'avait pas l'habitude de se préoccuper outre mesure des impressions d'autrui.

Se levant, elle avait renfermé dans un placard les accessoires de travail devenus inutiles, puis, pour se consoler de son échec, elle se mit à parcourir la pièce du pas mesuré et silencieux de ses longs pieds minces, s'arrêtant de place en place pour admirer, aux dernières heures de ce jour d'automne, les nombreux chefs-d'œuvre jadis accomplis.

(A suivre.)

ALBUMS de BRODERIE et d'OUVRAGES de DAMES

Modèles en grandeur d'exécution

- ALBUM**
N° 1. *Ameublement, Layette, Blanchissage, Repassage.* Explications des différents Travaux de Dames. 100 pages. Format 37×27½.
- ALBUM**
N° 2. *Alphabets et monogrammes pour draps, tales, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages. Format 44×30½.
- ALBUM**
N° 3. *Broderie anglaise, plumetis, passé, Richelieu et application sur tulle, dentelle en filet, etc.* 108 pages. Format 44×30½.
- ALBUM**
N° 4. *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise.* 36 pages. Format 37×27½.
- ALBUM**
N° 5. *Le Filet brodé. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 76 pages. Format 44×30½.
- ALBUM**
N° 6. *Le Trousseau moderne : Linge de corps, de table, de maison.* 56 doubles pages. Format 37×57½.
- ALBUM**
N° 7. *Le Tricot et le Crochet.* 100 pages. 230 modèles variés pour Bébés, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnetts, Dames et Messieurs. *Dentelles pour lingerie et ameublement.*
- ALBUM**
N° 8. *Ameublement et broderie.* 19 modèles d'ameublement, 176 modèles de broderies. 100 pages. Format 37×27½.
- ALBUM**
N° 9. *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Format 37×28½.
- ALBUM**
N° 10. *Vêtements de laine et de soie au crochet et au tricot.* 150 modèles. 100 pages. Format 37×28½.
- ALBUM**
N° 11. *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Format 37×28½.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV).
(Service des Ouvrages de Dames.)

N° 208. ★ Collection STELLA ★ 1^{er} novembre 1928

La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles. Elle est une garantie de
qualité morale et de qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

SIX MOIS (12 romans) :

France. .. 18 francs. — Etranger.. 30 francs.

UN AN (24 romans) :

France. .. 30 francs. — Etranger.. 50 francs.

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
(ni chèque postal, ni mandat-carte),

à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

